U d'/of OTTAWA
39003002316312

C L

fix up
title

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/promenadeautourd00soul

PROMENADE

AUTOUR D'UN TIROIR

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage 810 exemplaires numérotés :

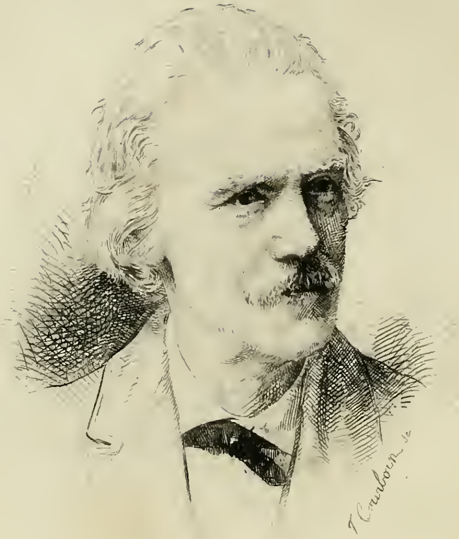
Dix exemplaires sur papier de Chine, portant les nos 1 à 10, avec double état du portrait gravé à l'eau-forte par Courboin;

Cent exemplaires sur papier de Hollande, portant les nos 11 à 110, avec double état du portrait;

Sept cents exemplaires sur papier vergé teinté, portant les nos 111 à 810, avec le portrait.

N° Hommage

Lyon. — Imprimerie SCHNEIDER FRÈRES, 12, quai de l'Hôpital.


F. Courboin sc

JOSEPHIN SOULARY

Chardon & Sormani.

PROMENADE

UTOUR D'UN TIROIR

PAR

JOSEPHIN SOULARY

[illegible]

LYON

[illegible]

3, RUE M[illegible]

[illegible]

PROMENADE

AUTOUR D'UN TIROIR

PAR

JOSÉPHIN SOULARY

> Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien.
>
> (MOLIÈRE, *le Bourgeois gentilhomme*, acte II, scène VI.)

LYON
BERNOUX & CUMIN
9, Rue Mulet, 9

MDCCCLXXXVI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

798 237

#14

PQ
282
.S68
1886

AVANT-PROPOS

Assis au coin de mon feu, l'autre jour, je tisonnais sans songer à mal ; tout à coup ma porte s'ouvre et livre passage à un inconnu de bonne mine et de belles manières, ma foi, qui m'aborde à brûle-pourpoint par ces mots :

« Vous plairait-il, cher maître, écouter la lecture d'un tout petit apologue ? »

Et comme je cherchais une manière honnête de congédier cet étrange visiteur, le voilà qui, sans plus de façons, s'avance à lui-même un fauteuil, allonge ses deux jambes sur mes chenets, tire de sa poche un manuscrit qu'il déplie méthodiquement, et me récite, en la nuançant d'une mimique étudiée, la fable que voici :

LE VAUTOUR ET LE PINSON

Dans le taillis qui le vit naître,
Un pinson-poète chantait.
« — Il a vraiment la voix d'un maître, »
Dit un moineau qui l'écoutait.
« Mais quoi ! ce modeste cottage
« Est-il propre à faire valoir
« Tous les trésors de gai savoir
« Qu'il reçut des dieux en partage ?
« Là-bas se dresse jusqu'aux cieux
« La montagne au piton superbe,
« Géant qui domine ces lieux
« Autant que le chêne un brin d'herbe.

« Que n'entonne-t-il sa chanson
« De cette tribune élevée ?
« — Ah ! soupira notre pinson,
« Cette gloire, je l'ai rêvée.
« Mais notre aile est courte, et j'ai peur,
« Avant que d'atteindre à ce faîte,
« De m'égarer dans la vapeur,
« Ou de tomber, perdant la tête. »

Un vautour, qui croisait là-haut,
Surprit l'imprudente parole :
« — Ami, quand l'aile fait défaut,
« Dit-il, c'est par autrui qu'on vole.
« Veux-tu voler ? Viens sur mon dos.
« Je sais par cœur l'espace immense,
« Et je connais là mille échos
« Qui feront valoir ta romance.
« Je veux, dans le ciel des chanteurs,
« Te rendre aujourd'hui populaire ;
« De l'aigle même, en ses hauteurs,
« Le suffrage est fait pour te plaire.

« — A quel taux cela revient-il ? »
Fait l'oiseau pressé de souscrire :
« — Bon ! notre ami pinson veut rire ;
« Passons ce détail puéril.
« — Tope ! » On se donne patte et griffe,
Et dans l'azur étincelant
Les voilà lancés. Mons Roland
Moins fier enfourcha l'hippogriffe.

Cependant, un œil en dessous,
Notre illustre égrenait ses notes,
Et, d'en bas, verdiers et linottes
D'applaudir, bien qu'un peu jaloux.
Aucuns disaient : « Sa chance est belle !
« Chante-t-il bien ? — On le prétend ;
« Mais vers la sphère solennelle
« Où tout se voit, d'où tout s'entend,
« Qu'un gros nous porte sur son aile,
« Et nous en ferons bien autant. »

Ils chevauchaient depuis une heure;
On arrive au Pic des Aiglons.
Le vautour dit : « C'est ma demeure;
« Descendez, mon cher, et réglons.
« — Grâce à vous, le succès me pose;
« Grand merci! dit l'oiseau léger.
« Pour votre zèle à m'obliger,
« Que vous dois-je? — Oh! très peu de chose;
« Je vais simplement vous manger.
« — Vous raillez? — Non pas! Est-il bête!
« Tu vis du chant, moi du chanteur.
« — Cruel! égorger un poète!
« — Faquin! risquer un éditeur! »

— Vous récitez avec beaucoup d'art, dis-je à mon visiteur.

— C'est là tout ce que vous pensez de cette fable?

— C'est, du moins, tout ce que j'en puis penser devant vous. Assurément, vous saviez, en venant ici, que vous y trouveriez celui qui l'a composée.

— Je vous l'accorde.

— Et vous n'avez pas, je le suppose, l'intention de me contraindre à la désavouer.

— A Dieu ne plaise!

— Dans ce cas, en effet, je vous ferais remarquer que cette petite malice, qui se rattache à une circonstance particulière de mes débuts en publicité, remonte à une date assez éloignée pour lui garantir la prescription.

— A 1863, je m'en suis assuré.

— Et qu'elle ne vous serait pas connue sans la trahison d'un ami.

— *Je n'essaierai pas de le nier.*

— *J'ajouterais que le vautour étant originaire de l'Allemagne, il est manifeste qu'un apologue où cet oiseau figure ne saurait, en aucun cas, s'appliquer aux éditeurs de mon pays, tous gens loyaux et de facile commerce, comme chacun sait.*

— *Voilà tout justement ce que je tenais à vous faire dire, et je vous ai la plus grande obligation de l'avoir dit.*

— Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse ?

— *Éditeur seulement, pour vous servir. Voulez-vous m'accorder la faveur d'être une fois le vôtre?*

— *Vous tombez mal, et me prenez, comme on dit,* sans vert. *Je n'ai rien en préparation, rien même en projet. Et puis, la grâce aidant, et l'âge aussi peut-être, je me suis rangé ; je ne fais plus de poésie.*

— *N'est-ce que cela? Nous publierons de la prose. Je sais où en dénicher de votre façon ; je n'ai qu'à la redemander à certains* Échos littéraires (1), *dont quelques-uns firent, dans leur temps, assez bonne figure au rez-de-chaussée de maint grand journal.*

— *Flatteur ! y songez-vous? des remembrances d'une autre époque?*

---

(1) *L'ensemble des études réunies sous ce titre formerait la matière de deux gros volumes. L'intention des éditeurs étant d'accuser simplement par quelques traits le talent de prosateur de notre compatriote, on s'est borné à composer le présent recueil des pièces ayant plus particulièrement le caractère de* choses lyonnaises.

(Note des Éditeurs.)

— *Le vieux neuf est fort à la mode; la moitié des succès du jour est dans l'art d'accommoder les restes de la veille. Qu'un écrivain, sentant sa fin prochaine, fasse l'appel de toutes ses* facultés, *comme on dit en style de notaire, et réunisse, au hasard de la destination, tout ce qui constitue, de près ou de loin, son hoirie littéraire, cela se voit tous les jours; c'est tout aussi simple et pas plus prétentieux que faire son testament.*

— *Encore faut-il être assez riche pour se persuader, en testant, que ce qu'on laisse après soi vaut la peine d'être offert et accepté.*

— *Les plus modestes ont quelque chose à laisser; les plus pauvres ont leurs coureurs d'héritage. A défaut de valeur sonnante, le souvenir donne du prix aux choses. Écoutez-moi sans sourire, je vous prie. De tous ceux dont le nom s'est trouvé sous votre plume, bon nombre sont morts; votre livre sera pour ceux-là comme un de ces* mementos *pieux qu'on dépose sur une tombe. A ceux qui vivent encore, il rappellera les difficultés des premiers pas et le dévouement désintéressé de celui qui les a soutenus de ses conseils et encouragés de sa sympathie.*

— *O sainte bonne foi! que vous connaissez mal le cœur humain! Apprenez, mon cher Monsieur, que s'il est un être à qui nous ne pardonnions jamais l'humilité de nos débuts, c'est précisément le confrère qui s'y est le plus intéressé.*

— Voilà qui justifierait l'égoïste retiré dans son fromage de Hollande.

— Toujours est-il que nous n'élevons jamais le niveau d'autrui sans mettre le nôtre en péril de baisser d'autant. C'est, après tout, la loi même du jeu de bascule.

— Ce jeu que La Fontaine décrit ainsi quelque part :

> *Deux seaux, alternativement,*
> *Puisaient le liquide élément...*

— C'est cela même, et puisque nous causons apologue, concluons que tout homme de lettres arrivé *ne ferait point trop mal de méditer la fable du* Loup et du Renard *avant de s'aventurer dans le puits où patauge un débutant.*

— Laissons l'ironie. Aussi bien, tout votre passé proteste contre cette odieuse théorie de l'abstention. Le livre que nous allons publier restera toujours, en admettant les pires éventualités, et comme un jalon dans l'histoire littéraire de notre ville, et comme un témoignage parlant en faveur de vous-même. Car il attestera que vous fûtes, en toute occasion, doux aux jeunes et respectueux de vos aînés; que vous n'avez jamais cherché vos moyens de réclame dans l'éreintement d'un confrère, ni jamais sacrifié les droits de la justice littéraire à vos rancunes ou à celles de vos amis.

— Si vous me prenez par les sentiments, je n'ai plus de défense.

— *Alors, c'est dit? Je porte de ce pas le manuscrit à l'imprimeur.*

— *Il est, au moins, bien entendu que si je cède, c'est sans conviction ?*

— *Parbleu!*

— *Que vous tentez l'aventure à vos risques et périls ?*

— *D'accord.*

— *Et que je me lave entièrement les mains du résultat final ?*

— *Faites mieux : persuadez-vous que vous êtes mort, et laissez-moi le soin du reste.*

— In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.

5 Janvier 1886.

JOSÉPHIN SOULARY.

◆

AU HASARD DE LA PENSÉE

A mon jeune ami PAUL MARIÉTON.

L'AMOUR peut absoudre un vice ; l'amitié seule peut pardonner un ridicule.

*

Le génie est comme le soleil ; il emporte dans sa splendeur l'excuse de ses taches.

*

Dans nos actions les plus louables, il y a toujours la part du diable ; c'est incontestablement la plus grosse.

*

Attache un collier d'or au cou de ton chien, tu ne le reverras jamais. Laisse aller ta femme le cou nu, elle te reviendra avec un collier d'or.

*

Il y a des naïvetés tellement déconcertantes, qu'elles passent pour des calculs d'hypocrisie, — mais seulement aux yeux des hypocrites.

*

Nous reprenons souvent chez les autres des défauts qui, chez nous, passeraient pour des qualités ; affaire de mise au point en bonne lumière.

*

Compliquer une question est facile ; l'enfant le fait qui brouille un écheveau. En dégager le simple est œuvre de labeur attentif; il s'agit de retrouver les bouts : principe et but, et de redévider sans rompre le fil.

*

Vieillir est la condition de vivre ; rester jeune est la condition d'aimer.

*

Regarde bien cet homme ; est-il bon ou mauvais ? — à première vue, tu ne saurais le dire ; au premier flair, ton chien ne s'y tromperait pas.

*

Quand une main se tend, demandant l'aumône, c'est la main qui donne qui devrait se sentir humiliée.

*

Il y a plus que de l'esprit à faire ressortir, chez ceux qui n'en ont pas, l'esprit qu'ils sont toujours sur le point d'avoir.

*

L'honneur peut se tirer sain et sauf d'une faillite ; le moindre embarras d'argent fait sombrer l'amour.

*

Plus je vais, plus je me convaincs qu'en dehors de l'art, il n'y a pas de salut pour la pensée humaine. On peut exister, privé de lumière ; mais exister n'est pas vivre.

*

Beaucoup restent vertueux par respect humain, que le respect d'eux-mêmes ne sauverait pas d'une faute.

*

Il faut accepter la modestie comme une excuse timide que le mérite nous ferait de sa supériorité.

*

La prétention à plaire m'est odieuse ; je crois entrevoir, dans les mérites qu'on me contraint de remarquer, comme un reproche muet adressé à mon discernement.

*

Ce qui peut venir le plus à point à qui sait attendre, c'est presque toujours le dégoût de la chose attendue.

*

Le mariage de *convenance* entre époux mal assortis ressemble fort à l'action de deux ennemis irréconciliables qui se concerteraient pour faire un mauvais coup.

*

L'aiguille est une honnête fille attachée à ses devoirs ; l'épingle est une tête folle qui ne demande qu'à se faire enlever.

*

Prétendre qu'un homme a poursuivi une carrière glorieuse sans soulever des haines et des jalousies, autant dire que le soleil a brillé sans faire sortir les vipères de leurs trous.

*

Chacun se loge selon ses tendances ; la fortune descend les étages, l'esprit les monte, l'amour les grimpe.

*

C'est par ses aspects extérieurs que la vie nous plaît ; elle nous attriste dès que nous la regardons en nous. — Pur besoin de complicité, auquel Dieu lui-même dut obéir lorsqu'il créa les mondes.

*

En payant l'amour d'une femme, on s'imagine lui enlever le droit d'être jalouse ; c'est le contraire qui a lieu. La femme est alors jalouse, non seulement de son ami, mais encore de la bourse de son ami.

*

Si nous portions en public notre conscience visible, comme un écriteau sur la poitrine, trouverions-nous beaucoup d'accusateurs parmi nos pareils ? — C'est douteux ; personne peut-être ne voudrait sortir de sa maison.

*

Nous éprouvons à notre insu des jalousies rétrospectives d'autant plus furieuses que leur objet s'offre à nous dans le mirage fascinateur de la légende, et paré de ces séductions d'apothéose qui font pâlir toutes les réalités à notre portée. J'apprendrais sans étonnement qu'un poète vient de se tuer tout à l'heure pour la princesse Hélène ou pour la reine de Saba.

*

L'enfer, a dit un homme d'église, est pavé de bonnes intentions. La conscience des scélérats, elle aussi, est bourrée de principes de loyauté — à sa manière.

*

S'il a été dit que la main gauche doit ignorer ce que donne la main droite, ne serait-ce point que la main gauche est toujours tentée de reprendre ce que la droite a donné ?

*

L'oubli pur et simple d'un bienfait reçu n'accuse que l'obligé ; l'ingratitude qui cherche à se justifier condamne même le bienfaiteur.

*

Notre arrivée ici-bas n'est pas toujours la bien-venue ; mais notre départ est toujours le bien salué par quelqu'un.

*

Ne dédaignons jamais, dans nos premiers rapports avec un inconnu, ce qu'on est convenu d'appeler *préventions instinctives*. La nature, en mécanicienne avisée, a placé des avertissements électriques dans tous les jeux de la physionomie humaine.

*

Défiez-vous des bouches affichant sans cause le sourire, et des yeux portant lunettes sans nécessité.

*

Espérer est plus doux qu'attendre ; attendre est plus sûr qu'espérer. La langue méridionale a confondu ces deux termes. On dit là-bas : *j'espère mon amie*. Appliquée à la mort, l'expression ne manquerait pas de piquant.

*

Crédit d'amour est mort ; au rebours de l'autre crédit, ce sont les *bons payeurs* qui l'ont tué.

*

La femme est une providence, tout le monde en convient; et pourtant, si cette providence-là n'existait pas, combien se garderaient de l'inventer !

*

Il en est de certains esprits comme de certaines maisons sordides; ils ouvrent sur des basses-cours.

*

Les fleurs ont leur langage, les métaux leurs affinités; il n'est pas jusqu'au bois de nos meubles qui ne se caractérise en analogie passionnelle. Le sapin pleure misère; le chêne est sérieux comme un esprit réfléchi; le noyer respire le travail honnête; les allures de l'acajou sont équivoques; il y a de la sottise importante dans le palissandre, et du libertinage dans le bois de rose.

*

Dans le drame de l'humanité, tous les événements sont des résultantes; l'individu lui-même n'est qu'une opportunité qui fait son temps.

*

L'abeille meurt de sa vengeance; la femme vit de la sienne.

*

C'est en amour surtout que la foi est nécessaire. Le dogme de la fidélité éternelle doit être ou rejeté net ou accepté aveuglément ; il ne supporte pas l'examen.

*

Les porte-voix de la renommée sont très variés ; à défaut de trompettes, elle embouche des sifflets, au besoin même des mirlitons.

*

Dans le brouhaha de la réclame autour d'un méchant livre, souvent un chef-d'œuvre passe inaperçu. Le bruit des grelots d'un âne peut aussi couvrir la voix d'une cloche.

*

La fourmi prétend qu'il n'y a pas de sots métiers ; le fourmi-lion qui l'assassine au passage se persuade qu'il n'y a pas de métiers malhonnêtes.

*

Le voleur demande la bourse *ou* la vie ; mainte femme prend l'une *et* l'autre, et l'honneur pardessus.

*

Il en est de nos lois comme de ces fondrières où les braconniers savent se frayer un chemin facile, où les honnêtes chasseurs perdent pied et s'abîment.

*

On dirait que la mère à qui nous *devons* l'existence a passé le recouvrement de sa *créance* à *toutes* les autres femmes. O les impitoyables mandataires !

*

L'homme épris doit cacher le sentiment de sa faiblesse aussi soigneusement que le soldat celui de sa peur ; il s'en faut que l'humilité soit une vertu en amour.

*

La Pudeur est la discipline de la passion ; il importe au maintien rigoureux de cette discipline que Jeunesse ne sache pas, et que Vieillesse ne puisse plus.

*

UNE LECTURE ATTACHANTE

Si risqué qu'il y fût, j'inscrirais volontiers le titre d'*esquisse littéraire* en tête de la singulière fantaisie que je vais me permettre. Comme il y a fagots et fagots, il y a littérature et littérature. Celle que j'analyse en ce moment n'est guère moins intéressante pour vous, ami lecteur, que votre dernière liquidation; rien surtout ne saurait avoir plus d'actualité, si ce n'est peut-être le billet d'enterrement que vous venez de recevoir tout à l'heure.

Un jour de la semaine dernière, par ce vent furieux qui renversait les cheminées, enlevait les femmes et soufflait les réverbères, comme je cherchais autour de moi quelque objet souriant qui pût détourner mon attention de la mauvaise humeur des éléments, j'avisai par hasard, à ma portée, une brochure in-4° (1), sombre d'aspect, ornée d'un large titre bien respectable, imprimée avec une *justification* méticuleuse, et constellée à l'intérieur de signes hiéroglyphiques dont la funèbre procession eût fait honneur à une stèle du temps des Rhamsès. Machinalement j'ouvris ce livre, et bien m'en prit ; au bout de cinq minutes, j'étais plongé dans cet état de stupeur béate, extase du bœuf qui vient de recevoir son coup de masse entre les deux cornes.

---

(1) *Compte moral administratif des Hospices civils de Lyon pour 1867.*

Ah ! que j'ai rencontré de choses consolantes dans ce livre, et qu'il m'a découvert du nouveau sur notre pauvre humanité ! On m'avait tant dit de me défier des statistiques à cause de leur sécheresse et de leur défaut d'émotion ; on les avait tout simplement calomniées. Cette *statistique de la souffrance*, que j'ai là sous les yeux, est du plus haut dramatique, je vous assure, et si j'avais pu seulement y joindre la *statistique du crime*, mon bonheur était sans mélange ; car je me trouvais dès lors en possession de cette vérité entrevue par le docteur Pangloss, à savoir que *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible*. Par exemple, je sais actuellement, à n'en pouvoir douter, que le *roi de la création* naît beaucoup en dehors des règles, qu'il meurt souvent dans un autre lit que le sien, et qu'il souffre avant de mourir des variétés de souffrances merveilleusement raffinées. Il est vrai qu'à part ces petits inconvénients, *il élève un front noble et regarde les cieux*, ce qui ne peut qu'être un grand soulagement pour le roi de la création.

C'est donc pour cela qu'en mon enfance, d'aussi loin qu'il m'en souvienne, je ne passais jamais devant cette magnifique façade de l'Hôtel-Dieu qui regarde si mélancoliquement aller le Rhône, sans être pris d'une invincible terreur pleine de doutes anxieux. Il n'y avait pas jusqu'aux statues du roi Childebert et de la reine Ultrogothe, sa femme, immobiles sentinelles du fronton, qui ne m'imposassent l'effroi par leurs attitudes rigides et leurs noms barbares. Je démêlais confusément dans la destination de l'édifice ce je ne sais quoi qu'on pourrait définir : le solennel dans le terrible, l'inexorable dans le sacré. Telle devait être l'impression des vierges crétoises arrivant au seuil de l'antre du Minotaure.

Mais c'était bien pis lorsque mes promenades avec mon grand-père s'aventuraient sur le coteau de Fourvières, dans le voisinage de l'Antiquaille; il m'avait dit qu'on tenait enfermés là de pauvres diables qui *n'avaient plus leur tête*. J'avais pris cette explication à la lettre, et forçant, avec l'intensité d'imagination naturelle aux enfants, l'onomatopée de ce nom d'*Antiquaille,* je me représentais une sorte de vaste friperie séculaire où s'agitaient à la diable, comme autant de loques vivantes, de grands corps maigres décapités.

Mes impressions sur l'hospice de la Charité n'étaient guère plus réjouissantes. On m'avait montré certain tour qui ne s'ouvrait qu'à la nuit close et par où l'on glissait clandestinement des enfants. Formidable mystère ! L'histoire du Petit Poucet et de la maison de l'Ogre m'obsédait comme un cauchemar. Ces enfants, d'où venaient-ils ? Comment se les procurait-on ? et qu'en faisait-on là-dedans ? Autant de questions qui ouvraient à ma jeune cervelle le champ des conjectures les plus fantastiques.

Hôtel-Dieu, Antiquaille, Charité, ma ville natale fut longtemps pour moi condensée tout entière dans ces trois merveilles. Ah ! j'en oubliais une quatrième : le petit guichet de l'ancienne prison de Roanne, cette sinistre porte basse qui ne s'ouvrait qu'aux condamnés marchant à l'échafaud.

Les réalités de la vie vécue sont souvent plus redoutables que les chimères de la vie rêvée. Je serais presque tenté aujourd'hui de regretter l'évanouissement de mes fantômes d'autrefois.

> Mais hélas ! je suis homme et nul ne peut me rendre
> Ma grande âme d'alors et mon corps si petit.

De nos jours, la cité lyonnaise compte ses merveilles par centaines, et celles que nous devons aux bienfaits de l'assistance publique ne sont ni les moins nombreuses ni les moins splendides. L'Hôtel-Dieu souffrait de plénitude, on lui a donné des annexes ; un nouvel hôpital a été élevé à la Croix-Rousse ; un hospice d'incurables installé à Oullins, dans l'ancien château du Perron; une maison pour les convalescents fondée à Saint-Genis-Laval; en même temps, des crèches nombreuses ont été ouvertes, miniatures de républiques spartiates, où les enfants apprennent de bonne heure le détachement des tendresses du chez-soi et s'initient à la pratique de la vie collective. Bon nombre d'établissements analogues ont été créés par la bienfaisance privée : hospices, asiles, refuges, maisons de charité, providences, dispensaires, pullulent sur tous les points. Dans ces réseaux prévoyants de la charité, viennent se prendre toutes les misères du corps, depuis l'extrême enfance jusqu'à l'extrême vieillesse. Celle qui n'y tomberait pas y mettrait de la mauvaise volonté, mais en pure perte; l'administration des secours à domicile irait la relancer jusque sur son grabat.

Si j'ajoute qu'à côté de ces refuges du corps, et dans la même progression qu'eux, se sont multipliés ces refuges de l'âme qui ont nom maisons de retraite, congrégations et communautés religieuses, sociétés et cercles pieux, ordres et tiers-ordres monastiques, couvents de toute discipline et de tous habits, on comprendra que la cité lyonnaise ait, entre toutes, une manière d'être bien tranchée, une personnalité très accentuée. De fait, elle tient de l'hospice et du cloître, mais évidemment plus du cloître que de l'hospice. C'est une ruche d'abeilles dressée entre un oratoire et une infirmerie. Il serait peut-être exagéré de dire que le tiers de la population confesse les deux autres tiers, mais on peut avancer sans craindre un démenti que la moitié de la population assiste l'autre moitié. Ici, dans toute main ouverte pour soulager, il y a deux doigts levés pour absoudre ; tout pain distribué aux nécessiteux est quelque peu bénit ; tout remède offert aux malades est quelque peu consacré. La population, ainsi prise, comme entre deux parallèles inflexibles, entre l'assistance et la dévotion, — protection au physique et surveillance au moral, — offre une physionomie *sui generis,* mélange de réserve et d'ennui, quelque chose de souffrant et de contemplatif ; on dirait l'impatience gauloise mise au régime des *frères moraves.* On pourrait définir la ville de Lyon : une bonne ménagère active et rangée, ardente par nature, maussade par fortune, prude par éducation. Je ne critique pas en ce moment, je constate.

Ce luxe toujours croissant d'établissements charitables est-il un bien, est-il un mal ? Cette tendance à substituer les attentions du foyer commun aux soins du foyer domestique, le dévoûment de l'association à l'amour de la famille, est-ce une amélioration sociale, est-ce une déchéance ? De quelque façon qu'on envisage la question, on ne peut se défendre de reconnaître que nous marchons, au nom de la charité, à une sorte de féodalité bizarre, celle de l'aumône, à une oppression inouïe, celle du secours sur le besoin.

A dire vrai, l'organisation industrielle de notre ville se prête merveilleusement à cet état de choses. C'est une vaste hiérarchie de dépendances ; tous y relèvent de quelqu'un. L'ouvrier est doublé d'un client, le maître est doublé d'un protecteur, — ne l'appelle-t-on pas patron ? — L'éventualité règle le travail, la sécurité n'est qu'une confiance sur ses gardes. Aussi, quand le chômage s'abat sur cette nuée de travailleurs, il en fait une armée d'affamés à la discrétion d'un morceau de pain et d'un mot d'ordre.

Dans ce moment, les théories sont mal venues, il faut aller au plus pressé.

> Hé ! mon ami, tire-moi du danger,
> Tu feras après ta harangue.

Voilà bien longtemps, ce me semble, qu'on va au *plus pressé*. N'est-il pas à craindre que l'abus de l'expédient ne fasse oublier la recherche du remède, que la quiétude du patronage ne détruise l'esprit d'initiative, que l'humilité du besogneux ne finisse par tuer la fierté du travailleur ?

C'est bien vrai que la misère déprave les plus nobles instincts de l'âme et dénoue les plus fortes attaches du cœur ! Le mariage du pauvre, ce mariage de l'immense majorité, n'est plus une bénédiction, c'est un désastre. L'enfant devient une gêne dans un ménage où manque le plus souvent cette première condition du ménage : la présence des parents au logis. Et vite, on l'envoie à l'hospice de la Charité, d'où on le retirera, s'il plaît à Dieu, quand on aura fait des économies, et surtout quand il sera d'âge à essayer ses forces comme bête de somme. Si ce n'est pas chrétien, c'est humain, — oui, humain comme tout égoïsme ici-bas. — A leur tour, le père et la mère, âgés et infirmes, deviennent une charge pour l'enfant qui s'en débarrasse au plus tôt dans quelque asile de la vieillesse. Si ce n'est pas humain, c'est logique, — oui, logique comme un cercle vicieux. — Invoquez maintenant la voix du sang, ô phraseurs ! parlez-nous des droits du père et des devoirs de l'enfant, ô moralistes ! et puis étonnez-vous de la génération indisciplinée qui vous rit au nez, graves éducateurs de la jeunesse !

Une société savante a, dernièrement, mis au concours une question formulée à peu près en ces termes : « Indiquer les moyens les plus propres à ramener et à maintenir chez l'enfant le respect dû à l'autorité paternelle. » On ne saurait trop louer les efforts tentés en vue de rétablir l'équilibre rompu de cette hiérarchie primordiale qu'on appelle la *famille.* Mais il me semble que les mille et un mémoires bourrés de sentences érudites, qui vont pleuvoir autour de cette question, devront tous arriver à cette conclusion prévue : « Que les pères commencent ! » Indiqueront-ils aussi les moyens à mettre en œuvre pour que les pères commencent ? C'est là qu'on va joliment patauger.

Il paraît, au surplus, que ce phénomène de la *voix du sang,* dont je parlais tout à l'heure, est à reléguer, comme beaucoup d'autres, dans la classe des pures abstractions de sentiment. Si l'enfant remis aux bonnes sœurs de la Charité ne fait pas, et pour cause, connaître son opinion sur son changement de nourrice et de berceau, en revanche, le vieillard, apte à faire valoir ses droits à un lit d'asile, exprime la sienne d'une façon très énergique. Dans cette course au clocher d'un nouveau genre, c'est à qui pourra se payer un tour de faveur; on fait des bassesses pour s'y faufiler avant le voisin. Je ne sais que deux positions aussi courues : les bureaux de tabac et les ministères. Ah ! n'en a pas qui veut de ces bonnes aubaines !

Pauvres gens ! pour en venir à se disputer jusqu'à l'intrigue ce petit coin à l'ombre, où ils finissent leurs jours entre une *bonne sœur* inconnue et des inconnus décrépits comme eux, qu'ils ont dû souffrir ! et que le sort a dû les frapper à coups répétés avant d'énerver en eux cette fibre si résistante de l'indépendance fière qui ne se rompt qu'après toutes les autres ! Je les plains, si leurs souvenirs se reportent quelquefois sur le mirage des jours passés, la vie à deux, l'intérieur aisé, le va-et-vient occupé de *notre femme*, les marmots jouant, le métier marchant, et le petit serin gazouillant dans la petite cage accrochée à la fenêtre près du pot de réséda. Ce serait alors l'irrémédiable s'acharnant sur l'impuissance.

Je vais au hasard et sans suite, on le voit, du reste, dans l'étude que j'effleure. Qu'ai-je besoin d'*un sergeant de bande à ranger mes pièces*, comme aurait dit le bon Michel Montaigne ? Toutefois, j'ai à peine parlé de l'enfant ; j'aime ce petit être et j'y reviens. Je n'ai plus, Dieu merci, pour l'hospice de la Charité la même répulsion qu'autrefois. Je sais aujourd'hui ce qui s'y passe; on n'y mange pas les enfants, on les y recueille, et je bénis au fond de l'âme les hommes de grand cœur qui les premiers ont organisé ce sauvetage d'épaves humaines, et les hommes de bonne volonté qui continuent leur œuvre. Cependant, le chapitre des enfants assistés me donne à réfléchir. On a essayé plusieurs digues impuissantes contre ce débordement toujours croissant de la vie hors du lit régulier que la société lui a creusé. Saint Vincent de Paul, le grand écumeur de cette marée montante (que son nom soit éternellement en honneur!), avait imaginé les tours, sauvant ainsi du même coup la vie à l'enfant et la honte à la mère. C'était chrétien, c'était surtout philanthropique; mais était-ce trop ou trop peu? Je ne sais. Toujours est-il que de nos jours on a pensé faire mieux que lui. On se sera dit: les enfants coûtent cher à élever, et les économies bien entendues sont la première richesse des cités comme des familles. Puis il faut nous rendre cette justice que nous sommes de petits saints en comparaison de nos ancêtres; nos mœurs sont moins relâchées et nos relations bien plus chastes que les leurs. Enfin, il est bien démontré que si l'on supprimait les juges, il n'y aurait plus de criminels, et qu'on garde les uns et les autres uniquement pour faire plaisir aux journaux, qui, sans cela, chômeraient de chronique. On a donc fermé les tours, persuadé qu'on fermait du même coup la source des naissances illégitimes. Depuis cette époque, les pauvres bébés de la honte, ne sachant où se fourrer, s'entreposent un peu partout, sous le porche des temples, au fond des allées, à votre porte, à la mienne; on les envoie en présents de nouvelle année, on les glisse dans les bouquets de fête, on les faufile dans les corbeilles de mariage. Certes, les réglementateurs ne peuvent être que de grands hommes; aussi leur infaillibilité m'impose-t-elle un profond respect. Cependant, si quelque personne bien informée me soufflait à l'oreille que depuis la suppression des tours, les infanticides et les avortements se sont multipliés d'une manière attristante, voyez quelle serait ma perplexité.

La question, dans mon esprit, resterait dès lors posée entre les deux pointes également embarrassantes de ce dilemme : rétablissement du tour au prix d'inconvénients majeurs, suppression du tour au prix de l'enfant, *argumentum bicornutum,* comme on dit en scolastique. Il y aurait bien un moyen de tout arranger; mais il est si simple, en vérité, que vous allez tout de suite le déclarer impraticable. Au lieu de rétablir le tour, au lieu de supprimer l'enfant, si l'on supprimait tout bonnement la honte de la mère !

Nous autres, les lions du sexe fort, nous sommes, il faut l'avouer, de bien effrontés coquins. Nous mettons tout en œuvre pour faire choir le sexe faible, et dès qu'il est par terre, nous lui faisons les cornes. Est-ce loyal ? La maternité, cette seconde dignité de la femme, est à nos yeux l'aggravation de la faute, quand elle en devrait être l'absolution.

Je ne suis peut-être pas assez bégueule, mais je l'avoue, chaque fois qu'il m'arrive de rencontrer dans la rue une fille séduite pressant son enfant dans ses bras comme une protestation vivante contre le mépris de la société, je me sens pris pour elle de la plus respectueuse commisération. Si je m'éveillais un beau matin législateur, — on ne sait pas ce qui peut arriver, — j'édicterais des peines très sévères contre les suborneurs, mais en même temps je déclarerais réhabilitées et spécialement protégées par la loi les filles-mères qui élèveraient bravement leurs enfants. — Vous encourageriez le cynisme dans la débauche, me direz-vous. — Eh non ! je donnerais simplement à la loi naturelle la sanction de la loi sociale. — A ce compte, toutes les vierges folles voudront avoir des enfants. — Ah ! vous avouez donc qu'elles les suppriment aujourd'hui ! Mais... mais... — Rassurez-vous, je ne suis pas encore législateur ; seulement, croyez-moi, ce n'est pas en tournant dans un impasse qu'on avance; essayez une autre issue, voulez-vous? — Empruntez franchement aux Chinois l'organisation économique de leur *Fleuve jaune*.

Il paraît que l'illusion obsédante des enfants élevés par la charité est qu'ils retrouveront un jour leur famille. — Heureuse illusion qui leur permet de se créer un père et une mère de fantaisie et de traverser la société les yeux levés sur tous les visages, à la recherche d'une sympathie qui les attire, d'une affection qui les encourage, d'un cri du cœur qui leur révèle une mère, une sœur! Qu'ils seraient punis, ces petits rêveurs d'amour, s'ils trouvaient une bonne fois ce qu'ils cherchent! Dans le monde, on peut rencontrer des antipathies et des rivalités; on se détourne, on passe et tout est dit. Les inimitiés robustes ne poussent que dans la famille; encore faut-il leur sourire en face et les embrasser sur la bouche. C'est une assez jolie compensation au malheur de commencer son arbre généalogique par soi-même; qu'en dites-vous?

De l'hospice de la Charité au grand Hôtel-Dieu, il n'y a qu'un pas; mais quelle enjambée! Elle franchit toute la vie active du travailleur. Ce sont les deux points extrêmes de l'étape humaine, dans l'intervalle desquels il y a fatigues, sueurs, efforts violents toujours, désespérances parfois, souvent blasphèmes.

Né hier là-bas, il entre aujourd'hui se reposer ici, dans la maladie ; demain, il y viendra mourir. Ne le dit-il pas lui-même dans son langage violemment réaliste : « L'hôpital n'est pas fait pour les chiens » ?

S'il n'est qu'un mode de venir au monde, — *modus unus vivendi,* — il est au contraire d'innombrables manières d'en sortir. J'ai relevé, sur la sémillante brochure qui m'occupe, neuf groupes principaux de maladies se partageant entre cinquante divisions donnant naissance elles-mêmes à des subdivisions à perte de vue. C'est vertigineux. Ces groupes sont les têtes de colonne de la mort ; ils se décomposent en familles, genres, espèces et variétés, absolument comme la Flore de Linné. Seulement, cette flore de la souffrance est beaucoup moins gaie que l'autre. Je me rappelle avoir lu quelque part que le nombre des causes bien déterminées de mort, étudiées en conscience par un fervent de cette botanique sinistre, ne s'élèverait pas à moins de vingt mille. J'aime à penser que l'aimable statisticien a compris dans sa réjouissante nomenclature les variétés hybrides qui s'obtiennent par le croisement des espèces, ainsi que les variétés accidentelles résultant de la cruauté des hommes et de la malice des choses. Autrement ce serait, de la part de la mort, plus que de l'intempérance, ce serait de l'orgie. Et quand on songe que ces vingt mille façons de mourir répondent à peu près à vingt mille façons d'être supplicié avant de mourir ; lorsqu'on se représente le mirifique arsenal d'outils de toute pénétration et de toute douleur, sécateurs, bistouris, scalpels, scies, vilebrequins, tarières, pinces, limes, tenailles, trépans, serre-joints, à l'usage des ouvriers qui travaillent cette culture de la chair dolente, on ne peut s'empêcher d'admirer que ces condamnés à la torture, qui se nomment vous et moi, aient le courage de manger, boire, dormir, plaisanter entre eux, et surtout faire de la prose de journal pour amuser ceux qui bâillent, en attendant leur tour d'exécution.

Le sujet m'attire; j'y reviendrai.

11 février 1868.

* * *

LOUISA SIEFERT

I

Lorsqu'il arrive à une de nos sœurs, éprouvée par les formidables orages de l'âme, de chanter pour tromper ses souffrances, comme une fauvette blessée, et de livrer aux quatre vents de la publicité le douloureux secret de son martyre,

> Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
> C'est une femme qui se noie; »
> Je tiens que c'est beaucoup (1).

En effet, si jamais la poésie mourait en France, surmenée qu'elle est par son seigneur et maître, l'homme, c'est chez la femme qu'elle ressusciterait. Je m'explique. La poésie peut se définir : l'incisif dans l'expression d'une sensation vraie. Sentir juste et l'exprimer vivement, n'est-ce pas une des qualités incontestées de la femme? Elle donne ce qu'elle éprouve, et rien de plus; l'emploi des procédés répugne à sa nature essentiellement spontanée en toutes choses. Pour le plaisir de s'attacher la faveur d'une galerie affamée de nouveautés *quand même*, ce n'est pas elle qui se fera jamais l'acrobate du rythme et le gymnaste de la rime périlleuse. Elle n'a pas la prétention de renouveler l'idiome poétique de son siècle et d'en raffiner les émaillures. Quand elle est simplement tourmentée par le diable bleu des vers, ses inspirations ne s'élèvent guère au delà d'une honnête imitation de ses poètes favoris, et, dans ce cas, son succès ne dépasse point le cercle de quelques intimes. En revanche, lorsque sous l'étreinte d'un sentiment profond, amour ou douleur, et qui dit amour dit douleur, elle se prend corps à corps avec l'inspiration, comme le prophète de la Bible avec l'ange, elle exhale en cette lutte suprême tous les cris du cœur, toutes les révoltes de l'âme. Sa personnalité s'accuse puissamment, et nous comptons un acte émouvant de plus dans ce drame palpitant du cœur humain qui rend ses acteurs immortels.

---

(1) La Fontaine.

Ces réflexions me sont suggérées par la lecture d'un livre de poésies, *Rayons perdus*, que vient de publier Mlle Louisa Siefert, notre compatriote. L'auteur est une toute jeune fille que n'a pas effrayée le sentiment de son audace et de sa responsabilité au regard d'un public moqueur, lorsqu'il n'est pas indifférent, ce qui est pire peut-être. Il semble qu'à dix-huit ans, une jeune fille ne devrait avoir d'autre préoccupation que de se laisser vivre entre le double sourire de la jeunesse et de la beauté, ces deux agaçantes initiatrices de la vie. Mais pour elle, comme pour tous les prédestinés du génie, la tourmente s'est levée avec le jour.

La brise s'est changée en ouragan glacé,
Ma vie à dix-huit ans compte tout un passé.

Est-il besoin de dire que ce passé, qui n'est que d'hier, a été désolé par le grand faiseur d'orages humains, l'amour ? Heureux passé ! heureuse désolation d'amour ! vous nous valez de belles pages; vous vaudrez un beau fleuron d'avenir à leur auteur.

Dans ce livre intime des *Rayons perdus*, les dates de chaque pièce auraient été précieuses à consulter. Le poète les a supprimées, et le sans-ordre apparent de ces pièces indiquerait de sa part l'intention marquée de dérouter les curieux qui prendraient fantaisie de reconstruire jour par jour et scène par scène la délicate charpente de son drame. Peine perdue pour l'auteur ! Chacun de nous n'a-t-il pas en soi-même la clé qui ouvre la serrure à secret de son semblable ?

N'est-ce pas toujours au lever du rideau, la même invocation à l'amour ?

Ecoutez, écoutez; j'aime, je suis aimée;
Je puis vaincre la mort et braver l'inconnu;
Mon ciel était obscur, mon âme était fermée,
Voici : le jour s'est fait et l'amour est venu.

Qu'on ne me parle plus d'aurore ou de rosée,
De chansons au matin, d'astres au firmament;
Laissez-moi, par pitié; j'aime, je suis brisée,
Et j'ai tout oublié pour ce cruel tourment.

L'imprudent qui a jeté l'étincelle sur ce jeune cœur prend peur tout à coup de son ouvrage. Il voudrait souffler sur la flamme pour l'éteindre; mais l'étincelle est déjà incendie, témoins ces éclats violents et passionnés :

Comme une torche résineuse,
Qu'embrasée on renverserait,
Flamberait droite et lumineuse
Contre la main qui la tiendrait,
Ma flamme que tu veux éteindre
Jette des feux multipliés,
Et, foulée aux pieds, pour t'atteindre
Elle te brûlera les pieds.

Hélas! l'amour, qui appelle habituellement l'amour, se heurte ici au calcul. Celui qu'elle aime a placé ailleurs ses projets d'union intéressée. Devant cette défection, quelle sera son attitude? Vous connaissez les imprécations de la Camille antique; écoutez maintenant les imprécations de la Camille régénérée par la religion.

Si le cœur doit se renier, dit-elle :

S'il n'a plus sa fierté constante qui le venge,
Si, pareil au polype inerte, il faut qu'il change
Selon le sort inattendu
Qui l'ampute au hasard et lui fait mille entailles,
Si la sagesse n'est, après tant de batailles,
Qu'un intérêt bien entendu ;
Oui, s'il en est ainsi, je hais et je méprise
Le bonheur, la raison, la vertu que l'on prise
Sur toute autre chose ici-bas.
Je n'aurai jamais trop de dédains et de rage,
D'horreur et de dégoûts, de vengeance et d'outrage
Pour ces calculs lâches et plats ;
Et je saurai souffrir, et je dirai que j'aime,
Et je ceindrai mon front, comme d'un diadème,
De ma couronne de douleurs,
Et rien n'empêchera ma passion candide
De monter jusqu'au ciel, radieuse, splendide,
Embellie encor par ses pleurs.

Mais la trahison est consommée. Va-t-elle en mourir ? Non, l'orgueil la sauvera de la mort. Quelle ironie amère et poignante dans ces objurgations !

Non, non, je ne suis pas de ces femmes qui meurent
Et rendent ce dernier service à leurs bourreaux
Pour qu'ils vivent en paix et sans souci demeurent.
Vois-tu, ces dévoûments sont niais s'ils sont très beaux.

Les hommes, je le sais, se complaisent trop vite,
Les pieds sur ces cercueils, à poser en héros,
Et j'ai dégoût d'ouïr la manière hypocrite
Dont ils disent toujours de ces doux êtres morts :
« Un ange prie au ciel pour moi, pauvre petite ! »

Sa rivale meurt. L'amante farouche et jalouse fait place à la chrétienne généreuse.

C'est fini maintenant, elle s'est endormie.
Sa profonde douleur m'a faite son amie.

Le passé disparaît ; j'effeuille avec des pleurs,
Sur son morne tombeau, ces vers comme des fleurs.
La mort apaise tout, jalousie et colère ;
Voici, le pardon vient et l'horizon s'éclaire.

L'apaisement se fait enfin dans cette âme tumultueuse. Résignation et compassion y descendent en même temps; il s'y répand une clarté sereine et douce comme le crépuscule d'une journée brûlante.

Moi je veux vivre, aimer et sentir désormais
Tout ce que peut souffrir une âme généreuse
Qui demande au devoir le secret d'être heureuse.

Ce n'est pas que le fantôme adoré ne revienne parfois encore hanter ses insomnies, mais ce n'est plus qu'un fantôme.

Car celui que j'aimais est mort.
— O la triste et bizarre épreuve !
Je puis le pleurer sans remord,
De son vivant je suis sa veuve.

Il y a de la saillie gauloise dans cette réflexion stoïque.

Elle a puisé dans le devoir tous les courages, même le courage de le revoir sans émotion. Les rôles sont intervertis; c'est le bourreau qui souffre; c'est la martyre qui sourit, mais de quel sourire navrant encore !

Quand tu constates les ravages
Du mal qu'autrefois tu m'as fait,
Devant cette mer sans rivages,
Tu sembles rester stupéfait,

Et de tes paupières baissées
Sur moi tombe un regard sans prix,
Ainsi se croisent nos pensées :
Tu soupires, moi je souris.

C'en est fait, elle a vaincu l'amour, la noble fille; elle contemple maintenant d'un œil mélancolique le champ de bataille où ses rêves sont *couchés comme des preux*.

Aujourd'hui, sans trouble ni peine,
Ni remords, je songe au passé.
Tout a fui, l'amour et la haine,
Qui tenaient mon cœur oppressé.
Je sonde ma vieille blessure,
Et, presque en tremblant, je m'assure
Que je survis à tant d'efforts.
Tel, à la fin d'une campagne,
Sous l'émotion qui le gagne,
Un général compte ses morts.

Mais il faut désormais un but élevé à cette âme rompue à la lutte ; le repos l'énerverait.

Un désir insensé prend mon cœur douloureux
D'échapper à tout prix à ma vie accablante.

Ce but élevé, ce sera l'art glorieux du poète, la palme qu'on ne cueille qu'au champ d'asile des illusions perdues.

Oh ! je veux m'en aller à la gloire, là-bas;
Mais, pour l'atteindre, il faut aussi franchir la route
Où tous les préjugés font le guet, l'arme au bras.
Je les sais sans pitié, j'ai peur, je les redoute ;
Le danger est certain, — si je n'arrivais pas !

Elle arrivera sûrement la fière enfant, car elle a les deux ailes rapides du génie qui s'appellent la Grâce et la Force. — Grave inconséquence pour une jeune fille! diront en chœur les préjugés bêtes. — Sainte et heureuse témérité! répondra la conscience des poètes. Toute renommée passe par un calvaire. Qu'ils montent donc hardiment dans la lumineuse auréole tous les transfigurés de la souffrance, aussi bien la jeune fille découvrant sous son voile virginal la blessure béante de son cœur, que ce martyr tenant élevée de ses deux mains sa sanglante dépouille d'écorché !

Je demande humblement pardon à M^lle^ Siefert d'avoir si imparfaitement analysé son œuvre. Mais il en est d'un livre qu'on lit plus avec le cœur qu'avec la tête, comme de ces vins exquis qu'on ne saurait analyser parce qu'ils vous ôtent, en vous enivrant tout de suite, le sang-froid nécessaire à une appréciation rigoureuse.

Si, du moins, les citations que j'ai çà et là substituées à mes impressions personnelles ont prouvé à mes lecteurs qu'ils ne sont pas en présence du premier poète venu ; si elles ont éveillé de sympathiques émotions dans l'âme de mes lectrices, je ne demande pas autre chose. J'aurai toujours eu cette heureuse chance d'être le premier à saluer, dans le firmament lyonnais, le lever de cette radieuse étoile, qui pourrait bien devenir quelque jour une constellation de premier ordre.

19 décembre 1868.

II

Désormais, j'ai mes coudées franches pour parler de M^lle^ Louisa Siefert et de son œuvre ; que les dieux en soient loués ! La jeune poète n'est plus une nouvelle venue pour nous ; elle a fièrement conquis sa place d'assaut à ce grand soleil de la publicité qui fait tant d'ombres jalouses, et, comme la bergère de Virgile, elle a pu répondre aux ardentes curiosités qui la guettaient au passage par cette répartie si coquettement moqueuse : « *Non sum adeò informis.* »

Ce n'est pas que l'entrée en scène n'ait été quelque peu faite pour intimider et la pauvre innocente qui ne se doutait de rien, et son introducteur officieux qui, se croyant naïvement en plein XIX^e^ siècle, donnait tête baissée dans la cour de la reine Berthe. Vous est-il jamais arrivé de glisser par inadvertance, dans une collection de médailles carlovingiennes, une jolie pièce d'or fraîchement frappée au coin phrygien ? Tel a été précisément l'effet produit par l'apparition inattendue de cette ardente et jeune poésie au beau milieu des habitudes réservées de notre puritaine société. Pour la pièce d'or phrygienne, que lui importe ? Elle se trouve là comme chez elle, effaçant tout par son éclat ; mais ce sont les pauvres médailles qui ne sont pas à leur aise ! Et l'auteur de la bévue donc ! Il ne tient qu'à lui de lire très distinctement sur toutes ces faces plus ou moins frustes ces épithètes à son adresse : Le maladroit ! le butor ! le perfide ! et autres aménités... carlovingiennes.

A cela près, il faut le reconnaître, les choses se sont passées bien mieux qu'on n'eût osé l'espérer de la pruderie des temps. Certaines gravités effarouchées ont fait la moue ; mais les jeunes ont tendu franchement les deux mains à leur charmante sœur, les jolies l'ont embrassée sur le front, et les gracieuses lui ont dit de la meilleure grâce du monde : « C'est beaucoup d'honneur que vous nous faites ! » — Le vrai public du poète sera éternellement du côté de la jeunesse, de la beauté et de la grâce ; — je m'en étais toujours douté.

Ce cher et bon public, le voyez-vous, à sa manière, protester de ses sympathies pour l'auteur qu'il adopte ? En quinze jours, il fait table rase de la première édition des *Rayons perdus*, et cela, s'il vous plaît, dans la ville natale du poète, avant même l'annonce du livre à Paris. Pouvait-on mieux faire mentir le proverbe : *Nul n'est prophète en son pays ?* La seconde édition de l'ouvrage vient de paraître, et au train dont va la vente, on peut augurer l'avènement prochain d'une troisième édition. Appelez cela de l'engouement, de la chance, si vous voulez ; toujours est-il que nous avons sous les yeux un fait exceptionnellement rare dans les fastes de la librairie. Tout à l'heure, il sera démontré que la chance et l'engouement ne sont pour rien dans ce succès de bon aloi. La Fortune perd assez de temps à réveiller les paresseux de la vie endormis sur le bord des puits ; elle peut bien, de temps à autre, assister l'ardent rêveur qui s'y penche, les bras tendus vers la lumineuse image qui l'attire.

N'importe, à toute jeune femme qui se sentira l'étincelle au front, et dans le cœur le désir

D'échapper à tout prix à sa vie accablante,

je veux conseiller obstinément de ne composer jamais que des cantiques. On ne lira pas l'œuvre, mais on tiendra l'auteur pour un parangon de vertu : c'est l'essentiel. Sur tout le reste, *taceat mulier in ecclesiâ.* Quant à chanter les combats du cœur et les orages de l'âme, c'est affaire à nous autres hommes. Ne sait-on pas que nous avons le monopole de la délicatesse dans le sentiment, de la franchise dans l'expression, de la passion dans l'amour, de la fierté dans la plainte, de l'énergie dans la colère ? Et si nous daignons permettre à nos Èves l'humilité résignée, c'est qu'en vérité nous sommes des maîtres bien tolérants !

Cette pauvre Louise Labé, notre gracieuse étoile du XVI^e siècle, ne lui a-t-il pas suffi, pour prêter le flanc à la calomnie, d'être belle, supérieurement instruite et de *gentes manières ?* C'est merveille que son nom soit arrivé jusqu'à nous sans en être plus entamé. Il faut que la poésie soit une égide bien puissante pour garantir ainsi ce que le seul respect de la femme aurait dû et n'a pas su protéger. Le monde est plein de ces pédants gourmés que l'amour du texte et l'habitude du commentaire portent à juger d'une vie sur un écrit. Leur plume est un scalpel ; une goutte de sang, de fiel ou de sanie pend toujours au bout. Ils font l'analyse d'une œuvre comme un chirurgien la dissection d'un cadavre, pour le seul plaisir d'y découvrir le point vulnéré. Pouvait-elle échapper à l'arrêt impitoyable de ces anatomistes de la lettre, celle dont l'œuvre se résume par cet adorable aveu trop plein de sincérité :

> Permets, m'Amour, penser quelque folie ;
> Tousiours suis mal, viuant discrettement,
> Et ne me puis donner contentement
> Si hors de moy ne fay quelque saillie.

Je n'avais pas l'intention d'introduire ici Louise Labé; car, de rapport, au moins moral, entre elle et Mlle Louisa Siefert il n'y a pas l'ombre, et si les bourreaux de l'avenir cherchaient dans le livre qui nous occupe ces quatre lignes qui font pendre un homme, et même une femme, puissent-ils reculer devant celles-ci :

O toi la bien nommée ! O lys de la vallée !
O la plus délicate entre toutes les fleurs !
Si ta tige se rompt, tu meurs inviolée,
Comme un lys trop chargé de rosée ou de pleurs.

Si je parle de l'autre Louise, c'est que, du fond de sa tombe, notre *Belle Cordière* s'est levée pour saluer, elle aussi, la muse des *Rayons perdus*.

Ecoutez quelques-unes des strophes en bon vieux langage qu'une dame lyonnaise, *coustumière de gay sçavoir,* Mme Alexine G... (1), a transcrites sous la dictée du gracieux fantôme. Afin d'éviter au lecteur la fatigue de consulter un glossaire, je me permets de simplifier l'orthographe de ce chef-d'œuvre archaïque :

Ahi ! Louise, j'ai rancœur
A voir tomber cerises vertes,
Oisel forclos par l'oiseleur,
Et peines par enfant souffertes.

---

(1) Mme Alexine Girard. Voyez ce qui en est dit plus loin, dans le chapitre intitulé : *Les Inédits.*

(Note des Éditeurs).

Ai souci, quand pleure tant mai,
Que déclose la fleur mignonne,
Froisse l'aile à papillon gai,
Et vente au nid de l'alcyonne.

Ça, Louise, un printemps du Nord
Qui guettait rose vous a prise;
Si m'en croyez, virez de bord
Votre nef à son âpre bise.

Laissez neige et fleurs de glaçons,
Vêture d'hiver en conquête;
N'est qu'aubépine des buissons
Pour ceindre votre jeune tête.

N'en voulez ? Me faites : Nenni ?
Mieux aimez douces violettes
Sous leur beau feuillage bruni ?
Non ? Jà les trouvez trop simplettes ?

Quoi ! Louise, est-ce laurier vert
Que rêviez, rimant votre livre,
Mieux que Tibulle bien disert
Et Sapho que faites revivre ?

Ne dites rien, mais souriez;
Adonc n'est par simple aventure
Qu'écrivant sentiez les lauriers
Fleurir sous votre chevelure ?

Eh ! Louise, un doute me prend
Que tant ayez pleuré de larmes,
Tant connu chagrin dévorant,
Ayant en mains si fières armes.

S'écrivent mots qui sonnent bien,
Tels qu'amour, tourment, décevance;
Les avez mis sans penser rien
Ni savoir rien de leur usance.

Crois qu'avez par feintise aimé,
Pensant d'en tirer belle gloire;
Mais qu'ayez trouvé cœur fermé,
Mignonne, qui voudra le croire ?

Sais bien, Louise, quoi penser
De vos hymnes si langoureuses;
C'est printemps qu'il en faut tancer,
Printemps aux pontes douloureuses.

Toute éclosion coûte effort;
Bouton vert déchire sa robe,
L'oiselet, quand de l'œuf il sort,
En mille éclats brise son globe.

Ainsi, cœur longtemps contenu
Rompt ses nœuds et s'enfuit, plus ivre
Que ruissel qu'on a retenu
Et que rossignol qu'on délivre.

Ah ! sais, pour ce qu'il m'a coûté,
Ce fol essor; en fis poème !
Et lisant ce qu'avez conté
Ai pleuré comme sur moi-même.

Dans votre œuvre, ainsi qu'en miroir,
Tenais ma prunelle attentive,
Vous y voyant ai cru m'y voir
Comme j'étais jeune et pensive.

Lors, ai rêvé qu'aviez robbé,
Quand je dormais en solitude,
Le bouquet qu'avais engerbé
Aux jardins de l'Amaritude,

Et que fleurant triste parfum,
Pensant humer baume et dictame,
Comme buveuse abeille à jeun
Las! aviez aspiré mon âme !

Si voulez, Louise, aujourd'hui
Qu'ainsi qu'écho je vous réponde,
Où quérir songe et doux ennui
Qu'avez en votre tête blonde ?

Plus querrais et plus perdrais temps.
Donc, Louise, il vous faut entendre
La triste chanson des autans
Que l'automne me vient d'apprendre.

Mais en perdriez le souvenir,
Louise, attendant votre automne;
Cinq mille nuits vous faut dormir
Devant que pour vous l'été sonne.

D'ici là, quelles riches couronnes Mlle Siefert n'a-t-elle pas loisir de se tresser dans les champs de la fantaisie ! — couronnes d'églantines et d'épis d'or entremêlés, hélas ! de quelques pâles verveines. Car des mains amies qui se lèvent aujourd'hui pour applaudir à son entrée dans la lice glorieuse, combien ne pourront plus se lever pour applaudir à son triomphe ! Et moi qui parle, est-ce en manière d'avertissement, est-ce par coïncidence fortuite, qu'en cet instant même mes yeux tombent sur ce passage de son livre :

Peut-être alors un enfant triste
Pour qui je serai le passé,
D'un œil de poète et d'artiste
Scrutera ce feuillet froissé,

Et dira, le cœur ému, comme
Le mien l'était en l'écrivant :
« Rien de ce qui se perd pour l'homme
« N'est perdu pour le Dieu vivant. » (1)

Tandis que la main court, chaude encore, sur cette page encore fraîche, constatons, à l'honneur de notre chère inspirée, que les bons écrivains de la capitale, ces gourmets qui ne touchent aux choses du crû provincial qu'à la façon du rat de la fable, « d'une dent dédaigneuse, » ont été gagnés eux-mêmes par la savoureuse nouveauté des *Rayons perdus*. Voilà qu'un des meilleurs d'entre eux, M. Charles Asselineau, cœur loyal autant qu'esprit délicat, lui a ménagé, en tête de la deuxième édition de ce livre, la surprise d'une préface très sérieuse, — j'appuie à dessein sur le mot.

---

(1) Ce triste pressentiment devait se réaliser pour elle; la pauvre muse s'est éteinte dans toute la force du talent et de la jeunesse, le 21 octobre 1877.

(Note des Editeurs).

« L'auteur des *Rayons perdus*, dit M. Asselineau, est un poète sincère, et nous l'en félicitons, car cette sincérité est la marque d'une âme fière et loyale, de la chaleur du cœur et de l'innocence de l'esprit. Jeune fille, de quoi parlerait-elle, sinon, comme elle le dit elle-même, de l'éternel roman

> Que toute jeune fille à mon âge imagine ?

« Elle a aimé, et elle ose le dire ; elle a souffert, et elle en est orgueilleuse. On devine, à la franchise de ses épanchements, l'influence d'une de ces fortes éducations qui font l'âme pure et noble sans l'affaiblir et sans l'enniaiser. Son poème est bien le poème de la femme, et de la femme de dix-huit ans ; c'est le cantique de toutes les espérances et de toutes les illusions, auxquelles se mêlent nécessairement les regrets, la mélancolie, la colère d'un cœur parfois désappointé; illusions encore sans doute, car l'auteur des *Rayons perdus* est à cet âge heureux et riche où les premières déceptions sont affronts et blessures pour l'âme invulnérée. On sourit à entendre une enfant de vingt ans à peine parler de désespoir et dire que tout est fini pour elle dans la vie. Qu'importe cependant si l'illusion est naïve, et pourvu que l'expression nous rende la grâce et l'énergie d'un sentiment vrai? Par sa candeur et sa franchise, M^{lle} Siefert retrouve par moments la fraîcheur des premiers âges et la simplicité des grands modèles. Il est tel vers, tel passage dans les *Rayons perdus* qui nous a rappelé la plainte d'Antigone allant au supplice : « Je n'aurai point connu « l'amour ni l'hymen, et je n'aurai point élevé « d'enfant! »

Quel rêve encor plus doux que celui de l'amour!
Des larmes sourdent presque au bord de ma paupière
Quand je songe à l'enfant qui me rendrait si fière,
Et que je n'aurai pas, que je n'aurai jamais;
Car l'avenir cruel en celui que j'aimais
De cet enfant aussi veut que je désespère...
Jamais on ne dira de moi : C'est une mère.

« Antigone, il est vrai, va mourir ; mais n'est-ce point une mort aussi que ce détachement violent d'un espoir ou d'une chimère? Qui n'a pas été un peu Werther à vingt ans? Ces renoncements, ces dégoûts de la vie, sont-ils autre chose que la suprême révolte d'une âme ignorante du mal et désenchantée, qui ne veut pas se rendre à la réalité sans combats, et navrée de survivre à son rêve?

« La sincérité, voilà donc, selon moi, le premier motif de la sympathie qui a accueilli le début de M^lle^ Siefert. N'est-il pas vrai que plus le poète est « personnel » et plus il intéresse! Le cœur de l'homme sera toujours pour l'homme le sujet préféré, et quand ce cœur est le cœur d'une femme, l'intérêt, par l'attrait du mystère, s'augmente d'une curiosité qui l'avive et d'une pitié qui l'attendrit.

« Le second mérite du livre est dans la fermeté du langage. On n'y trouve rien de ce vague, de ces équivoques, de ces obscurités dont ordinairement les femmes emmaillotent leur style, peut-être par habitude du voile, du masque et du vêtement flottant. M^lle^ Siefert parle une langue claire, agile, précise... »

Il est des éloges auxquels on ne peut rien ajouter sans les affaiblir, et j'aurais mauvaise grâce à paraphraser ce que M. Asselineau dit lui-même en termes si nets et si choisis. Je me borne donc à le remercier de sa courtoisie envers notre gentille muse lyonnaise. J'ai eu trop à me louer moi-même des encouragements de la presse parisienne pour n'en pas apprécier toute la saveur lorsqu'ils s'adressent à un de mes compatriotes.

3 mars 1869.

III

Sous ce titre, *l'Année républicaine*, M^{lle} Louisa Siefert vient de publier, à la librairie Lemerre, un nouveau volume de poésies révélant une transformation très remarquable dans son mode d'inspiration.

Que Phaon s'y résigne, elle ne fera pas le saut de Leucade, et nous aurons entendu sa dernière plainte d'amour. Elle a, dans un beau mouvement de fierté, brisé la chanterelle efféminée du luth, et voilà que ses doigts d'enfant s'attaquent vigoureusement aux cordes graves sonnant la note d'airain.

L'Année républicaine est un petit poème en douze chants très courts se rapportant aux douze mois de l'année. Cela rappelle ces croquis peints du premier jet sur nature, où les détails sont à dessein négligés, mais où s'accusent magistralement les lignes essentielles et les grandes colorations. Le véritable amateur les préfère au tableau terminé, dont le fini lui interdit de compléter, selon son tempérament, le travail idéal du peintre. On y sent si bien les ivresses du pinceau en communion directe avec la nature, et ces mystérieuses correspondances que les beautés extérieures éveillent dans le sentiment de l'artiste !

Telle est l'œuvre de M^{lle} Siefert. Les scènes qu'elle a esquissées ne sont guère que des indications de traits et de tons ; mais les traits sont librement attaqués, les tons franchement posés, et l'on devine sans peine, sous la pénétrante vibration des notes écrites, l'éloquente réserve des réticences voulues.

L'épigraphe du livre est empruntée aux *Feuilles d'Automne*, de Victor Hugo :

> Frère ! de ces deux voix étranges, inouïes,
> Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
> Qu'écoute l'Eternel durant l'éternité,
> L'une disait : Nature ! et l'autre : Humanité !

Cette épigraphe dit bien tout le poème. Le courant humain s'y porte incessamment du rêve à l'objet et de l'objet au rêve. On ne peut s'y tromper, c'est le grand souffle de 89 qui anime ces pages. Les espérances, les joies, les labeurs, les épouvantements de la nature y personnifient les manifestations dramatiques de la vie nationale. Les associations d'idées s'y succèdent, les changements à vue s'y multiplient, saisissants et implacables comme les hallucinations d'un cauchemar. L'arbre tord des bras révoltés, la pierre pleure des larmes, le soleil écrase comme un royal oppresseur, le tonnerre s'échappe en grondant de la poitrine des multitudes, la vendange exhale des odeurs de sang, la neige a des désolations de terreur blanche.

Citons une page du livre comme exemple. Cette page est une lamentation, cette lamentation s'appelle *Brumaire.*

La sève descend aux racines,
La force abandonne les cœurs;
— Sur les vieilles tours en ruines,
Les geais poussent des cris moqueurs.

La force abandonne les cœurs,
Les bras tombent de lassitude.
— Les geais poussent des cris moqueurs,
Enhardis par leur solitude.

Les bras tombent de lassitude;
Les lendemains viennent boiteux.
— Enhardis par leur solitude,
C'est l'heure des trafics honteux.

Les lendemains viennent boiteux
Après l'élan de la bataille.
— C'est l'heure des trafics honteux;
L'on se trahit et l'on se raille.

Après l'élan de la bataille,
Sur les sinistres tumuli
— L'on se trahit et l'on se raille.
Malheur aux vaincus de l'oubli!

Sur les sinistres tumuli
On met les tréteaux de la foire,
— Malheur aux vaincus de l'oubli!
Sombre est la nuit, lente est l'histoire.

On met les tréteaux de la foire,
Car les histrions sont vainqueurs,
— Sombre est la nuit, lente est l'histoire,
La force abandonne les cœurs.

Car les histrions sont vainqueurs;
Quand brumaire dort aux ravines,
— La force abandonne les cœurs,
La sève descend aux racines.

Ne trouvez-vous pas que ces retours d'images qui reviennent, à intervalles égaux, couper la plainte mélancolique du poète, ont quelque chose du rythme navrant d'un glas funèbre?

Il ne nous appartient pas de juger les aspirations qui se font sentir dans ces pages incisives. Chacun entend le patriotisme à sa manière, et nous admettons volontiers que la femme, qui représente le principe de conservation dans une société, ait voix délibérative au chapitre politique au même titre que l'homme, qui n'y représente que le principe de destruction. Mais, toute opinion de parti réservée, on ne peut méconnaître, dans la nouvelle manière de M^lle Siefert, cette inspiration originale, indépendante et forte qui prépare les penseurs sérieux et qui fait les grands poètes. Ce brillant essor nous paraît présager une ascension de haute volée, et nous avons foi dans l'avenir de ce jeune talent. Une muse de cette trempe n'est pas plus faite pour s'arrêter à l'égoïsme de la frontière qu'elle ne s'est arrêtée à l'égoïsme du foyer domestique. Elle se nomme aujourd'hui la Patrie, elle s'appellera demain l'Humanité.

30 mars 1869.

IV

J'en suis fâché pour La Bruyère; mais il m'est impossible d'admettre comme axiome indiscutable la pensée exprimée dans ce passage de ses *Caractères* : « Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve. Si un poète loue les vers d'un autre poète, il y a à parier qu'ils sont mauvais et sans conséquence. »

Cette opinion du moraliste est plus piquante que juste. S'il fallait la prendre au sérieux, on arriverait tout droit à cette absurde conclusion : qu'une jolie femme ne peut être exactement jugée que par une laideron, un peintre par un danseur, un poète par un mathématicien. Est-ce que vraiment nous serions à ce point jaloux de nos rivaux d'art ou de métier, que nous ne puissions reconnaître sincèrement leur valeur sans nous exposer au soupçon de fausse bonhomie ? Trop souvent, je le sais, de la part des esprits supérieurs, il se fait une dépense de courtoisie à l'égard des petits, qui dépasse les bornes honnêtes de l'indulgence, et devient ridicule à force d'humilité. Nos grands génies ont, comme à plaisir, exagéré cette diplomatie d'*eau bénite*, et l'on peut citer en ce genre des formules d'une modestie souverainement impertinente. Ces façons de s'abaisser sont permises aux dieux ; c'est une manière comme une autre de faire valoir la hauteur démesurée d'où ils s'abaissent.

Mais les dieux sont les dieux ! C'est au-dessous d'eux, dans le commun domaine des simples mortels comme vous et moi, que se trouve la véritable confraternité littéraire, et qu'un auteur peut compter sur le jugement loyal de ses pairs.

Si la critique entre poètes n'est pas toujours exempte de camaraderie, du moins l'égoïsme du rang ne s'y trahit-il guère, ni par l'outrecuidance insolente, ni par la condescendance calculée.

A la vérité, nous ne provoquons pas volontiers le succès d'un confrère, mais on ne peut nier notre empressement à le consacrer. Que voulez-vous ? On n'est point parfait, et la république des lettres est un peu comme toutes les républiques possibles, immobilisée au sommet, impatiente en bas. Puis, la critique est moutonnière de sa nature; elle suit le premier qui saute, mais elle attend qui sautera le premier; elle est imbue de respect humain, elle craint le scandale, elle aime un peu trop le boniment tout-fait, elle ne sait pas assez remonter le courant des idées reçues; voilà tout ce qu'on peut raisonnablement lui reprocher.

J'avais besoin de ce préambule pour me justifier d'avoir écrit autrefois de M^lle^ Siefert tout le bien que j'en pensais; sans cette précaution, j'hésiterais à dire, à propos de ses nouvelles publications, tout le bien que j'en pense encore.

A l'époque où parurent les *Rayons perdus* (ce livre est à sa quatrième édition, s'il vous plaît), ne m'a-t-on pas reproché d'avoir gâté ce premier essor par des éloges maladroits ? — « Prend-il donc, écrivait un galant homme à mon sujet, prend-il donc le public lyonnais pour un naïf, qu'il ose ainsi placer la nouvelle venue à ces hauteurs exclusivement réservées à la divine Marceline Valmore, l'éternel idéal de la femme poète ? »

Vidons, une fois pour toutes, cette ridicule querelle. Est-ce que, sans m'en douter, j'aurais fait acte d'autorité infaillible, moi qui dénie aux autres cette prétention oppressive ? Mais non, Dieu merci ! j'ai le respect de l'opinion du prochain, et la mienne n'engage que moi seul. Ennemi déclaré de toute tyrannie, s'appelât-elle affection, je n'entends pas plus imposer mes sympathies que mes répugnances, et je n'accepte, en fait de muselière, que celle de ma conscience, laissant les niais nouer celle du voisin par-dessus la leur, et les habiles attacher la leur par-dessous celle du voisin. Tel est mon *credo,* — en matière de dogme littéraire, c'est bien entendu.

J'aime éperdûment la poésie, et je crois avoir quelque droit d'en parler, sinon comme poète, au moins comme amateur. Si l'on me demandait à quelle religion poétique j'appartiens, cela me gênerait ; car je serais obligé de lâcher ce vilain mot d'*éclectisme*, qui donne un air si drôlement important à ceux qui l'emploient ; j'aime mieux avouer tout bonnement mes penchants innés à *la papillonne*, qui me font me lasser bien vite des mêmes rites et de la même prière, — en fait de religion littéraire, c'est toujours bien entendu.

Je veux donc le temple ouvert à tous les dieux, voire aux dieux inconnus. Quand je découvre un de ceux-là par hasard, je l'installe dans sa petite chapelle sans déranger les autres, et j'annonce à haute voix ma découverte en plein forum. Libre à chacun de me suivre ou de me tourner le dos. Nul surtout n'est contraint de marcher sur ses fétiches pour adorer mon idole, l'abjuration prouvant toujours une muselière mal attachée, flottante et lâche. — Je parle de l'abjuration littéraire, c'est toujours de plus en plus entendu.

Autour des autels que vous honorez, l'encensoir chôme-t-il un seul jour ? Moi-même j'y glisse, de temps à autre, mon grain de manne; pourquoi m'empêcheriez-vous d'allumer une toute petite cassolette vers celui-ci ou vers celle-là ? Plus il y aura d'encens brûlé, et plus le temple sera parfumé.

Je m'enthousiasme facilement, je l'accorde; mais encore n'est-ce qu'à bon escient. A l'exemple du bonhomme Mécène qui *ne dormait pas pour tout le monde*, je m'éveille volontiers pour quelques-uns, et si je me suis éveillé si vivement pour M^lle^ Siefert malgré son triple crime, — son âge, son sexe et son titre de compatriote, — c'est surtout à cause de son quatrième crime, le plus irrémissible de tous; — ô galant homme ! vous savez bien ce que je veux dire.

M'étais-je donc si fort abusé dans mes impressions sur ce jeune talent ? N'a-t-il pas tenu ce qu'il me semblait promettre ? Voyez plutôt ce qu'en trois années nous a donné *la nouvelle venue*, bel et bien placée désormais au rang des *arrivées*. Après les *Rayons perdus*, l'*Année républicaine*, puis les *Stoïques*, puis les *Saintes colères*, puis les *Comédies romanesques*, et dans quelques jours nous aurons les *Causeries poétiques*. Voilà, certes, de quoi défrayer honnêtement la vie ordinaire d'un poète; et notez que ce poète est à l'âge où l'on commence.

J'ai analysé dans leur temps les *Rayons perdus* et l'*Année républicaine*. Les *Stoïques* ont paru à cette époque de préoccupations anxieuses où les préparatifs de la guerre avec la Prusse absorbaient tous les esprits. Le livre a passé presque inaperçu; il mérite qu'on y revienne.

Moins attirant peut-être que les *Rayons perdus* par le côté intime, plus attachant par le côté philosophique, tel est ce livre des *Stoïques* dont les pages, déliées des premières timidités, accusent déjà dans la manière du poète une indépendance fière et de superbes énergies. L'aile s'est élargie dans les espaces impersonnels; l'amour en s'élevant est devenu charité. Toute égratignure effleurant une âme faible y fait descendre l'égoïsme; toute blessure entamant une âme forte y fait monter la générosité. Or, M^{lle} Siefert est une âme forte. Pourvu qu'on n'aille pas, à présent, insinuer qu'elle est un esprit fort! Les gens sont si difficiles à contenter!

En passant des *Rayons perdus* aux *Stoïques* serait-elle donc, la pauvre muse, tombée d'un danger dans un péril ? On lui reprochait d'être trop femme ; va-t-on l'accuser maintenant de trop de virilité ? Vraiment, si le poète, à ses heures d'inspiration, n'avait pas les yeux fixés plus loin que son siècle, il ferait tout aussi bien d'avaler sa langue.

Ce n'est pas qu'on ne retrouve, dans ce livre des *Stoïques*, de lointaines réminiscences des *Rayons perdus;* il est tels échos si lents à mourir ! Le fantôme conjuré réapparaît encore par intervalles ; cet éternel revenant du cœur ne quitte pas facilement la maison une fois hantée.

> La tristesse a vaincu ; je souffre et je me tais.
> J'ai, de mon doigt glacé comprimé ma blessure,
> Ma tête se redresse et ma voix se rassure...
> Où sont les vers que je chantais ?
>
> Que sont-ils devenus les chants de ma jeunesse ?
> L'écho me les demande et je ne les sais plus.
> — La plage est bien muette après le grand reflux,
> Avant que le flux ne renaisse.
>
> Laissez la mer monter et le temps s'accomplir.
> Comme aux jours de Marot, cette parole est vraie
> Pour moi : « L'arc débandé ne guérit pas la plaie, »
> Et j'ai senti mon cœur faiblir.
>
> Ainsi l'enthousiaste observant un long jeûne
> Cachera sa pâleur ; et, fière de mes maux,
> Moi, sur ma lèvre en feu, j'étoufferai ces mots :
> J'aime encore et suis toujours jeune !

Mais comme l'accent est moins amer qu'autrefois! Ce n'est plus le délire de la fièvre, c'est déjà la mélancolie de la convalescence. Connaissez-vous cet état presque extatique de l'âme et du corps, qui n'est plus la maladie et qui n'est pas encore la santé ? C'est comme une renaissance; on entre en communion nouvelle avec le monde extérieur; un courant d'ineffables tristesses se répand de nous sur les objets environnants, et revient à nous chargé des divines complicités des choses.

Ces mystérieuses correspondances éclatent partout dans les pages des *Stoïques;* on devine qu'en ce courant merveilleux, l'âme de la malade à son insu se retrempe, et que le cœur endolori aspire comme un renouveau de vie aimante. Que le soleil rie à la terre dans une resplendissante matinée d'été, elle se surprend à chanter le cantique du bonheur :

La nature aujourd'hui rit de son large rire,
Et la vibration en émeut les forêts;
D'un trait d'or au zénith le soleil vient l'écrire,
La joie en a couru des vignes aux guérets :
La nature aujourd'hui rit de son large rire.

Notre faiblesse est grande à porter le bonheur;
Le vent n'est pas si fort que cette douce haleine;
Cependant que la terre exaltait le Seigneur,
Mon âme a débordé comme une coupe pleine.
Notre faiblesse est grande à porter le bonheur.

Parfums des regrets passés, souffle des espoirs futurs, subtiles pénétrations dont se fait le recueillement du poète, n'est-ce pas sous l'influence d'un *Jour tombant* qu'elle vous exhale dans les vers qui suivent :

— Pourquoi rire ? les pleurs sont si près de la joie !
Dans l'ombre douloureuse où le sort m'a jeté,
Il n'est espoir si cher que mon cœur ne renvoie,
Il n'est amour si pur dont mon cœur n'ait douté.

— Pourquoi pleurer ? La joie est si proche des larmes !
Toute ombre dans son sein porte l'espoir du jour.
Il n'est malheur si rude où ne soient quelques charmes,
Il n'est bonheur si doux qu'on ne doive à l'amour.

— Pourquoi chercher en vain une paix éphémère ?
Ouvrir trop tôt son cœur ou trop tôt le fermer ?
Voici la vision, l'idéal, la chimère :
Rire, pleurer, chanter, et toujours plus aimer !

Et n'est-ce pas la tristesse d'un ciel brumeux qui se réfléchit dans les strophes assombries que voici :

Mais, ô mon cœur ! pourquoi sans cesse revenir
A ce que tu ne peux saisir ni retenir,
  A ce qui reste l'impossible ?
Et pourquoi, dédaignant tout ce qui t'est donné,
Aux flèches d'un regret à peine détourné
  T'offrir toujours comme une cible ?

Hélas ! l'heure qui sonne emporte un jour encor,
Et l'attente stoïque a remplacé l'essor
  Dont la puissance m'est ravie ;
Et je demeure seule, et je me dis, pendant
Que dans le vide obscur mes yeux vont regardant :
  « L'amour est l'âme de ma vie ! »

Ainsi, c'est en elle et pour elle que le printemps aime, que l'automne pleure, que l'hiver frissonne.

Dans les joies et les tristesses de la nature, les siennes se personnifient; l'identification est telle qu'on ne sait plus démêler au juste ce qu'elle reçoit de ce qu'elle donne dans cet échange continuel. Mais il arrive que par un singulier phénomène du magnétique tête-à-tête, plus son âme s'imprègne de sérénité, et plus ardente s'éveille en son cœur cette aspiration vers l'idéal qu'elle n'a pas embrassé : — la soif de l'impossible. Elle a cru ensevelir le dieu sous la pierre lourde des souvenirs, et voilà qu'il ressuscite sous mille formes, ici et là, et là-bas, et partout. Ah! pauvre poète! l'esprit obsesseur s'appelle légion, ne le saviez-vous donc pas ? Continuez cependant la lutte fière; n'êtes-vous point cuirassée de cette force suprême qui se nomme résignation ? Et que vous manque-t-il désormais pour être la digne sœur de ces stoïques dont vous dites en de beaux vers :

Tous les martyrs sont là, vivants, et c'est en vain
Que le souffle qui vient de l'infini, disperse
La poussière des morts oubliés, et renverse
Sur leurs cercueils brisés la pierre des tombeaux;
Il sème par poignées, il jette par lambeaux
Leurs paroles au monde et leur œuvre à la vie.
Incessamment foulée, incessamment suivie,
La route qu'ils frayaient dans leur sublime essor
S'ouvre devant nos pas et s'élargit encor.
Le sillon lumineux qu'a laissé leur génie
Guide l'humanité sur leur trace bénie,
Et Dieu met dans la coupe où nous buvons l'espoir,
Leurs larmes et leur sang versés pour le devoir.

Ces stoïques dont elle s'inspire, ce ne sont pas seulement ces grands combattants de la vie qui sont morts en traçant un sillon lumineux à l'humanité ; elle les cherche partout, et les découvre dans les coins obscurs aussi bien qu'au grand soleil; à sa portée aussi bien que dans l'histoire. Lisez les pièces réunies sous ce titre : « *Les vieilles gens* » et vous admirerez ce que peut trouver d'accents émus et de pitié tendre une âme blessée qui, dans les âmes blessées de ses frères, se reconnaît, se plaint, se console, et finit par s'oublier elle-même.

Des *Stoïques* aux *Comédies romanesques* la transition n'est pas aussi brusque qu'on pourrait le croire. La flexibilité du talent de Mlle Siefert se prête admirablement à toutes les entreprises sur la forme poétique. On pouvait prévoir à coup sûr que le genre dramatique tenterait ses curiosités. Là, en effet, la pensée se mouvemente et se fait action; ses nuances les plus diverses s'accusent dans le contraste des caractères mis en scène; l'esprit n'est plus contraint d'aller l'amble inflexible d'un rythme imposé d'avance; il se multiplie dans le libre jeu de toutes ses fantaisies. Cette évolution des facultés du poète s'accuse brillamment dans son nouveau livre.

Mais quoi ? *Comédies romanesques ?* Ces deux mots ne paraissent guère faits pour aller ensemble. Nous connaissons la haute comédie et la comédie bouffonne ; la comédie romanesque est une nouveauté. Si, comme l'indique la définition du mot, le fonds de ces pièces comporte le *merveilleux* dans les aventures, l'*exalté* dans les caractères, que devient alors l'élément *comique* ? On comprend la comédie de mœurs, de caractère, d'histoire, d'épisode ; on conçoit moins la comédie de roman. Et puis le mot *romanesque* se prend habituellement en mauvaise part ; il suppose des situations excentriques et des procédés de style faux et maniérés. Or, comme il n'y a rien de pareil dans les comédies de M^{lle} Siefert, je la soupçonne simplement d'un petit guet-apens prémédité sur la bonne foi du lecteur. Elle aura choisi ce titre comme un retranchement d'où elle semble crier au curieux qui s'approche de trop près : « Que venez-vous « chercher par là, monsieur le critique ? Passez votre « chemin, je m'amuse. N'allez pas relever mes viva« cités d'expression, mon langage est sans consé« quence ; gardez-vous surtout de prendre au sérieux « la passion que j'ai mise là dedans, c'est de la pure « fantaisie. Est-ce qu'on fait le procès à des comédies « *romanesques* ? allons donc ! »

Me suis-je trompé ? C'est elle-même qui va répondre : « En résumé, dit-elle dans sa préface, s'il « me fallait définir d'un mot l'un ou l'autre de ces

« essais, je dirais que pour moi *Théophile* représente « l'amour-fantaisie, *Bertholdus* l'amour-sentiment, « *Harry* l'amour-passion, *Etienne* l'amour-idéal, et « que leur titre de *Comédies romanesques,* certifiant la « sincérité d'intention que j'y ai apportée, doit « prouver suffisamment que je n'ai prétendu à rien, « sinon à broder le thème éternel à ma guise et pour « m'amuser. »

Hé bien, non! chère poète, vous ne vous êtes point amusée tant que cela, permettez-moi de vous le dire. A votre insu, vous avez continué le tête-à-tête dont je parlais tout à l'heure, et de quelque façon que vous ayez *brodé le thème éternel* en ces badinages de l'imagination, vous n'avez pu faire qu'il ne soit resté sur le canevas un trait premier, très pénétrant, que votre ingénieux travail de broderie ne parvient pas à recouvrir. Vous avez beau changer la scène, transformer l'action, modifier les attitudes, renouveler les types, l'élément primordial reste, au fond, invariablement le même. Vos héroïnes, qu'elles se nomment Hélène comme dans *Théophile,* Ottilie comme dans le *Recteur Bertholdus,* Florence comme dans la *Bague,* Lucy comme dans le *Retour,* ne sont bien qu'une seule et même création dont je vous dirais le vrai nom si je voulais; car c'est vous qui êtes à la fois Hélène, Ottilie, Florence et Lucie.

C'est plaisir de suivre ce charmant esprit dans ces incarnations successives, et de l'y surprendre toujours fidèle à lui-même, et toujours l'infatigable champion de cette redoutable puissance dont elle dit quelque part :

> Tout ce qui n'est pas toi tombe et meurt devant toi !

Ces comédies sont-elles *scéniques* ? Il m'a paru que deux au moins, *Théophile* et le *Retour*, sont en état de figurer à la scène ; mais c'est de quoi j'ai peu souci. Elles me charment à la lecture, cela me suffit. Qui voudra savoir ce qu'il doit en penser au point de vue de l'art, n'a qu'à lire la préface où l'auteur marque le point de départ de chacune d'elles et, de la meilleure grâce, en laisse entrevoir jusqu'aux imperfections. Pour moi, j'y cherche moins le travail superficiel de la plume que le travail latent du cœur. Par-ci par-là j'y coudoie, en ces explorations sur le vif, de vieilles connaissances du XVI^e^ siècle, du Musset souvent, quelquefois du Molière. Et, tenez ! cette tirade de Théophile ne rappelle-t-elle pas, à s'y méprendre, le tour d'esprit du maître ?

> Je ne puis vous laisser dans cette erreur ; en somme,
> S'il faut vous avouer toute la vérité,
> J'aime mieux plus d'orgueil et moins de vanité ;
> Et d'autant que je hais une sotte impudence
> Qui n'a dans ses propos vergogne ni prudence,

Et se trahit bientôt à vouloir s'imposer.
J'estime qu'on ne doit soi-même s'abuser;
Qu'on prend peu de plaisir aux mérites des autres
Quand on les met en point de vous nier les vôtres,
Et qu'il est bien plus sage, en sachant ce qu'on vaut
De se juger tout franc, ni trop bas ni trop haut.

Déjà Corneille l'avait dit :

Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous;
Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous ?

Le prix que vaut le poète dont je parle, ceux-là seuls peuvent le dire qui savent aimer la poésie pour elle, c'est-à-dire d'une manière absolue, dans ses caprices, dans ses écarts, dans ses audaces, et jusque dans ses hérésies.

Malgré ses précautions à diminuer la portée d'intention de son nouveau livre, M^lle^ Siefert peut s'attendre à de vives critiques, la sincérité étant ce qu'on pardonne le moins à une femme. On lui reprochera peut-être, que sais-je ? dans *Théophile*, la désinvolture du caractère de Cloris; dans le *Recteur Bertholdus,* l'incrédulité d'Ottilie à l'endroit du diable; dans le *Retour*, le républicanisme d'Etienne, et dans la *Bague* — ah ! dans la *Bague,* on lui reprochera tout. Ce petit duo lyrique, véritable symphonie amoureuse à laquelle ne manque qu'un accompagnement en sourdine de harpes éoliennes, n'est-il pas d'un bout à l'autre la paraphrase de ce cri passionné poussé par Florence dans le prologue :

> Pourquoi me retiens-tu s'il faut que je te fuie ?
> Est-ce à moi de te craindre, à moi de t'implorer ?
> ……………………………………………
>
> Cette réponse humaine à l'immense harmonie,
> Dois-je donc l'étouffer sur mes lèvres en feu ?
> Et, folle de terreur, sourde à l'appel du Dieu,
> N'ai-je la vie en moi que pour cette agonie ?
>
> Eve hésitait ainsi devant la pomme d'or,
> Mais sans qu'elle y mordît la faute était commise.
> — Et vous, bonheur sacré, félicité permise,
> Dans mon âme infidèle êtes-vous purs encor ?
>
> Non ! je sens sous les fleurs s'allonger la couleuvre,
> L'odeur du fruit fatal a troublé ma raison.
> Oh ! si c'est félonie ; oh ! si c'est trahison,
> Où donc est le vainqueur, qu'il achève son œuvre !

Qu'en va-t-on penser ? C'est osé, c'est dangereux peut-être, mais… tant pis, le mot est lâché : c'est magnifique !

Or ça, bonnes gens, remportez ce fagot. Il me serait désagréable que M^lle^ Siefert fût brûlée vive en place publique ; le sentiment profond que j'ai de ma complicité morale m'obligerait de monter avec elle sur le bûcher. Contentez-vous d'éloigner ces *Comédies romanesques* de la main des jeunes pensionnaires, et qu'on inscrive ces mots sur la porte du sanctuaire de la muse : « *Pueri, sacer est locus ; extra mejite.* »

25 mai 1872.

LA PLÉIADE CONTEMPORAINE

La sotte chose, en vérité, qu'une existence trop prolongée ! On demeure, au milieu des agaceries de la vie, exactement dans l'attitude gênée, maladroite et ridicule d'une orfraie qui aurait oublié de regagner son trou avant le jour. C'est un grand bonheur de mourir à temps, c'est une grande vertu de *savoir mourir à temps.* Mais qui peut se flatter, dans l'Olympe des grands hommes et dans le paradis des jolies femmes, d'accepter sans sourciller les injonctions de la terrible patte d'oie ? Quand nous voyons un vieillard singer les grâces mignardes de l'enfance, nous sourions de pitié. Mais si, d'aventure, ce vieillard est quelque grand poète, sérieux et grave par habitude, qui cherche à nous donner le change sur son âge en soufflant dans le chalumeau de Tircis ou dans la flûte de Corydon, notre pitié se tourne en dépit. Car la muse n'admet ni de ces transactions avec le rôle appris ni de ces retours niais à l'enfance. Aussi, quand nous la forçons à revenir en arrière pour se mettre au pas de la génération d'enfants terribles qui nous talonne, elle se venge joliment de nous en sifflant du bout des lèvres quelques airs bouffons qui pourraient bien être les *Chansons des Rues et des Bois*.

Sans compter que la perpétuité nous lasse en toute chose, même dans le bien, — surtout dans le bien. Il n'était pas tout à fait dépourvu de sens pratique, cet Athénien qui justifiait son vote d'ostracisme contre Aristide, en disant que cela l'ennuyait d'entendre toujours parler d'Aristide le Juste. A sa place, nous en eussions fait tout autant. Chacun son tour, chaque chose à son tour, c'est la moralité des révolutions, et les révolutions sont, à leur manière, des protestations contre le *retour d'âge* des sociétés caduques.

Il faut que les aigles du temps passé en prennent leur parti, les voilà décidément remplacés par les pinsons et les fauvettes. Ah ! tant mieux, ce n'est pas trop tôt ! Nous allons donc entendre de la musique à notre portée. La France est avant tout le pays du gai babil ; les oiseaux de haut vol ne s'y acclimatent guère, — et puis ils durent tant ! On en a pour sa vie, c'est bien long ! D'ailleurs, par ce régime de petits loisirs et de logis étroits que nous imposent les bienfaits de la civilisation, où trouver l'espace, où prendre le temps qu'exigent les grandes volières ? Place donc aux petites cages et salut aux petits oiseaux !

Voilà toute une couvée de ces joyeux chanteurs d'avril qui s'ébat depuis quelque temps à la librairie d'Alphonse Lemerre, un brave et loyal éditeur, celui-là, l'*homme au petit manteau bleu* des poètes, qui a plus fait depuis cinq ans pour la mise en lumière des talents cachés que pas un homme d'Etat depuis cinquante ans pour la mise en pratique d'une idée généreuse. Ce Lemerre, comme il s'est incarné dans son œuvre pie ! et comme il est la mise en action vivante de sa belle devise : *Fac et spera*. Oui, cher homme, fais et espère. Tant d'habiles gens, ici-bas, ne font qu'*à coup sûr* et n'escomptent les espérances du génie qu'*au marc le franc !* A faire éclore des poètes, il se peut que tu manques la fortune ; elle a tant de puits à visiter ! Mais, n'est-ce rien que d'être dénicheur de petits oiseaux ? D'abord, en cherchant des nids, on découvre des violettes, c'est toujours autant de gagné ; ensuite on a la chance de trouver des perles fines dans les nids. Comment y sont-elles venues ? Les naturalistes n'ont jamais pu le savoir. Et songe donc ! De ces petits êtres ailés que tu lances aux quatre points de la rose des vents quand tu les juges en état de se risquer dans l'espace, plus d'un s'abattra, sois-en sûr, parmi les jardins enchantés de cette Armide farouche qu'on appelle la Postérité. En découvrant sous leurs ailes ton estampille et ta devise, elle se dira : « C'est un message d'amour que me fait passer un de mes fervents de l'autre siècle », et elle bénira ta mémoire. Fais donc et espère.

Quelque jour, peut-être, il me prendra fantaisie de broder une étude sur chacun des poètes de cette intéressante volée des *jeunes* qui prépare son essor dans le passage Choiseul. En attendant, je ne résiste pas au désir de présenter à mes lecteurs un des mieux venus de la nichée, M. François Coppée, que sa petite comédie en vers, le *Passant*, — un événement à l'Odéon, — vient de mettre si soudainement en relief.

M. Coppée avait fièrement débuté, il y a deux ans, s'il m'en souvient bien, par un volume de poésies intitulé : *Le Reliquaire*, — un joli titre, à la faveur duquel il avait fait entrer dans son livre tout ce qui peut tenir de souvenirs délicats, de regrets émus, d'espoirs timides, de doutes résignés dans les replis d'un cœur de vingt ans, ce vrai reliquaire d'or de la poésie. Plus tard, il a publié les *Intimités*, un autre bijou plus précieux encore par la nature même de son contenu. C'était le coffret aux confidences, le mystérieux recéleur de ces mille riens aimés qui sont tout dans la vie, qu'on visite souvent en secret, sur lequel on pleure comme un enfant, et qu'on brûle pieusement avant de mourir. J'ai revu et respiré vingt fois les roses desséchées de cet écrin, et toujours il m'en est resté dans l'âme comme le parfum pénétrant de mon propre passé. Voilà en quoi M. Coppée me paraît être un poète supérieur. Il excelle à donner de la grâce et du trait aux impressions les plus simples ; il vous rendra vos pensées les plus familières à ce point vives et saisissantes, que vous croirez les découvrir en vous pour la première fois. Ce que nous cherchons dans un livre, ce n'est pas la majesté qui nous impose, l'éclat qui nous trouble, le difficile qui nous étonne ; c'est, avant tout, le naturel qui nous attire, l'esprit qui nous charme, le sentiment qui nous émeut. Une œuvre ne doit pas être seulement une curiosité qui nous amuse une heure, mais bien une amitié qui nous lie à tout jamais. A ce compte, ami lecteur, vous allez adorer mon poète, je vous en préviens ; rien n'est contagieux comme l'enthousiasme dans le beau.

Je rouvre, à votre intention, ce petit coffret des *Intimités* dont je parlais tout à l'heure, et j'en extrais un de ces jolis riens qui sentent si bon, vous savez, quand ils ont eu le contact de la femme aimée :

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi, chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain, jusqu'à nous, une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute, et s'était dit : Ils seront généreux.
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures ;
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
— Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

Qu'on vienne, après cela, soutenir que les réalités ordinaires de la vie, les choses du *terre-à-terre* si l'on veut, ne sont pas du domaine de la poésie, et que notre langue est une grande dame, *une très grande dame*, comme dirait Buridan, incarnée à perpétuité dans la pose officielle et la queue à traîne. Passe pour une fantaisie, me direz-vous ; on peut trouver cela par hasard, tout naturellement, comme un enfant trouve un joli mot ; mais transportez donc au théâtre votre muse vêtue à la légère, sans fard et sans poudre de riz, et vous verrez le bel effet que produiront à la rampe son air bonne fille et son petit jargon de tous les jours.

C'est là que je vous attendais. La petite comédie de M. Coppée, le *Passant*, va répondre pour moi. Charpente, action, facture, exposition, dénouement, tout y est d'une extrême simplicité. Nous avons tous rencontré ce drame une fois au moins dans notre vie, et si nous ne l'avons pas écrit, c'est qu'il nous a paru *trop nature*. C'est ainsi que nous passons vingt fois, sans y prendre garde, devant un petit coin perdu dont un peintre observateur fera tout à l'heure, sous nos yeux, un lumineux et frais paysage.

L'intérêt, — disons mieux, l'âme de la pièce que nous analysons, tient tout entière entre deux cris du cœur :

> Que l'amour soit maudit ! je ne puis plus pleurer !

C'est Sylvia qui s'exprime de la sorte au lever de la toile.

> Que l'amour soit béni ! je puis pleurer encore !

C'est Sylvia qui parle ainsi à la chute du rideau.

Entre ces deux situations extrêmes on devine un abîme. Quoi donc a pu le combler ? rien que de très simple, en vérité. L'amour béni a pris un instant la place de l'amour maudit, voilà tout. Sylvia, la courtisane florentine, éprouve, à travers les lassitudes de la chair, ce désir insensé du rafraîchissement de l'âme, inexorable supplice intérieur de toutes les filles de marbre. Que lui importent ces amants d'un jour qui l'achètent ?

L'orgueilleux podestat et l'argentier de Gênes
Luttent à qui pourra troubler mes yeux sereins,
En ouvrant devant moi la splendeur des écrins.
Mais nul ne m'a causé même de la surprise.
Ah ! c'est que je les hais comme je les méprise
Tous ces hommes au cœur aisément contenté,
Dont le désir me veut moins que la vanité.
Je souffre ! Vivre ainsi sans amour, est-ce vivre ?

Et voici qu'au même instant, comme une réponse à son appel, l'amour chante dans le lointain :

Mignonne, voici l'avril !
Le soleil revient d'exil ;
Tous les nids sont en querelles.
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles.

Prends, pour que nous nous trouvions,
Le chemin des papillons
Et des frêles demoiselles.
Viens, car tu sais qu'on t'attend
Sous le bois, près de l'étang
Où vont boire les gazelles.

Celui qui chante ce frais *canzoniere,* c'est Zanetto, un enfant perdu de la société, un bohême de seize ans, moitié jongleur de sonnets, moitié gratteur de mandoline,

Vivant de vingt petits métiers
Dont on n'a pas besoin. Mais pour être sincère,
L'inutile ici-bas c'est le plus nécessaire.

Il arrive sur le théâtre sans voir Sylvia, et, cherchant des yeux une place commode où s'endormir, il avise un vieux banc et s'y étend sans façon. Un banc, dit-il, c'est dur,

Mais la nuit est si douce !
Et puis je les connais, les oreillers de mousse ;
On y dort, et si l'on a froid dans son sommeil,
Le matin on se chauffe en dansant au soleil.
C'est égal ! on est mieux entre deux draps de toile.
Cette nuit, je te prends pour gîte, ô belle étoile,
Auberge du bon Dieu qui fait toujours crédit !

Sylvia s'approche, et regardant Zanetto :

Mais c'est qu'il dort déjà !
Pauvre petit ! il a sans doute l'habitude.
Mais quoi donc ? ce silence et cette solitude,
Cette nuit parfumée et cet enfant qui dort
Me troublent : on dirait que mon cœur bat plus fort,
Et qu'une émotion nouvelle le soulève.
Ah ! je suis folle ! — Hélas ! il ressemble à mon rêve.

C'est bien son rêve, en effet. Un amour ingénu, candide, saintement croyant, l'extase flottant entre ciel et terre, n'est-ce pas le rêve de toutes les damnées des sens ? Mais la pureté même du sentiment lui impose. Sois clémente, se dit-elle à elle-même :

Aujourd'hui souviens-toi que tout te le défend,
Que ton amour fait mal et que c'est un enfant.

Elle a réveillé Zanetto, et le dialogue s'établit entre eux, gêné et presque peureux du côté de Sylvia, pétulant et expansif du côté de l'enfant. Donnons un échantillon de ce délicieux bavardage :

Je vais par là, mais si la route
Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,
Eh bien, je prends le plus charmant et vais ailleurs.
J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage.
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
Et qui n'a pas de but, le poète, le fou,
Avide seulement d'horizon et d'espace,
Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe.
On n'entend qu'une fois mes refrains familiers.
Je m'arrête un instant pour cueillir aux halliers
Des lianes en fleurs dont j'orne ma guitare,
Puis je repars. Je suis le voyageur bizarre
Que tous ont rencontré, léger de ses seize ans,
Dans le sentier nocturne où sont les vers luisants.
Quand il pleut, je me mets sous l'épaisse feuillée,
Et je sors, ruisselant, de la forêt mouillée
Pour courir du côté riant de l'arc-en-ciel.

Est-ce assez gentiment gazouillé ? Nous entrons dans le vif de l'action. On ne cause pas impunément à deux dans un bois, par une tiède nuit de printemps.

L'amour qui descend au cœur de Sylvia, triste comme un crépuscule d'octobre, monte au cœur de Zanetto, joyeux comme une aube de mai :

Jusqu'ici j'ai couru comme un jeune poulain,
Libre, sans désirer d'existence meilleure.
Mais je dois l'avouer, madame, tout à l'heure,

Tandis que vous parliez avec tant de douceur,
Tout à coup j'ai rêvé vaguement d'une sœur ;
Et lorsque vous m'avez fait comprendre l'asile
Où l'intime bonheur loin des regards s'exile,
La petite maison que voilent les lilas,
Pour la première fois je me suis senti las.
Eh bien, à votre doux conseil je m'abandonne ;
Alors qu'on est si belle, on doit être si bonne !
Voulez-vous essayer, Madame, s'il vous plaît,
De garder près de vous le petit roitelet,
Et de le transformer en oiseau de volière ?
Tenez, je quitterais ma vie irrégulière
Et je vivrais ici, n'ayant d'autre dessein
Que de passer le jour assis sur un coussin
A vos pieds, vous faisant trouver les heures brèves
Et berçant de chansons fugitives vos rêves.

Un violent combat entre l'amour et le devoir se livre dans le cœur de Sylvia ; le devoir l'emporte, elle résiste ; mais l'enfant devient plus pressant, et comme il n'est rien de tel que les agneaux amoureux pour avoir des férocités instinctives, il cherche à piquer sa jalousie :

Puisqu'il n'est pas possible
De vivre près de vous l'existence paisible
Que tout à l'heure, en vous écoutant, j'entrevis,
Voulez-vous me donner du moins un bon avis ?
L'autre jour, on m'a dit qu'à Florence il existe
Une femme à laquelle aucun cœur ne résiste,
Et dont le seul regard fait tomber à genoux ;
On la dépeint royale et pâle comme vous ;
Vous connaissez son nom sans doute : la Sylvie !
On ajoute de plus qu'elle mène une vie
Somptueuse, et que tous viennent des environs,
Heureux de se mêler à ses décamérons.
Comme elle doit goûter la musique câline
Qui, sous un doigt savant, sort d'une mandoline,
A vrai dire, c'était chez elle que j'allais.

Voyez-vous la nouvelle situation que cet incident amène dans le drame ? Sylvia enverra-t-elle Zanetto à Sylvia ?

> Ce passant qui s'appelle amour, cet inconnu
> Dont la vue a rempli mon âme de tendresse,
> C'est à moi, bien à moi, que le destin l'adresse.
> C'est le bonheur qui passe, et je le chasserais ?
> Non, c'est trop étouffer mes sentiments secrets
> Et je veux.....
>
> ZANETTO.
>
> Etes-vous donc si peu mon amie
> Que vous vous taisez ?
>
> SYLVIA (à part).
>
> Ah ! si c'est une infamie,
> Je pourrais dire au moins que le sort s'en mêla.
> (Haut) Vous le voulez ? Eh bien !...
>
> ZANETTO.
>
> Eh bien ?
>
> SYLVIA (avec un violent effort).
>
> N'allez pas là !
> Croyez-moi, n'allez pas, ami, chez cette infâme.

La courtisane a triomphé d'elle-même ; tout son passé s'est purifié dans ce bon mouvement de l'âme. La morale est sauvée et la pièce aussi.

La voilà pourtant, cette poésie, telle qu'aucun *art poétique* ne l'enseigne, telle qu'elle était hier acclamée et fêtée, avec son allure dégagée et libre, avec ses tours risqués, ses enjambements osés et son fier sans-gêne. Car M. Coppée n'est pas, Dieu merci ! un de ces gros enfants attardés, allaités au biberon de Boileau, qui ne sauraient faire un pas sans les classiques lisières. Il ne se moque pas mal, cet enragé de l'école buissonnière, de la férule vermoulue et des impuissantes semonces du *législateur du Parnasse !*

Qu'est-ce à dire, législateur ? Otez d'abord ce mot qui tinte vilainement à l'oreille comme un trousseau de clés de geôle. Et puis, législateur de quoi, s'il vous plaît ? Est-ce qu'on légifère dans le pays bleu des rêves ? Il ferait beau voir, vraiment, qu'on mît la fantaisie ailée sous les ordres d'un capitaine instructeur. C'est ce qu'ils ont tenté, pourtant ! Cette fille de l'air, ô cruels ! qu'en avez-vous fait depuis trois siècles tantôt que Malherbe, la trouvant endormie sous les roses dans le jardin de Ronsard, l'a portée liée et bâillonnée aux appartements de Versailles pour la faire servir d'amusette aux grands seigneurs ? Vous l'avez fagotée en marquise avec le vertugadin gênant, la robe de lourd brocard, le collet monté, le chaperon et les hauts patins ; vous lui avez appris la civilité puérile et honnête, la décence du maintien prude, les belles révérences, les grandes manières, et surtout la *juste cadence* des menuets de la Cour.

Mais voilà qu'un beau matin de renouveau, trouvant la fenêtre de sa prison entrebâillée par Chénier, elle s'est bien vite esquivée à travers champs. Ç'a été pour elle d'abord un grand ébahissement que la splendeur des cieux retrouvés après tant d'années, et la piquante originalité de l'idiome désappris ; elle a eu quelque peine à se défaire des solennelles habitudes et des raideurs majestueuses ; mais, voyez-la s'ébattre désormais dans son indépendance première, les cheveux au vent, les pieds nus et en jupon bariolé, jasant le vieux langage avec ses amis d'autrefois et riant le bon rire avec ses amoureux d'aujourd'hui. Essayez de la rattraper si vous pouvez. Vous trouverez avec elle contre vous tout le clan sacré des révoltés de l'art, l'arrière-garde du XVI^{e} siècle unie à l'avant-garde du siècle qui se lève.

30 janvier 1869.

❦

GASPARD DE LA NUIT

Nous avons un tel engouement de l'inconnu, de l'étranger, du lointain, que nous sommes à mille lieues de soupçonner la valeur d'une belle œuvre, lorsqu'elle est simplement à notre portée. Tout comme ces bons maris qui ne s'apercevraient jamais d'un mérite rare, d'une beauté particulière chez leur femme, si la remarque ne leur en était faite par un tiers, amoureux de la dame, nous n'osons prendre sur nous d'admirer naïvement un talent de notre entourage, si la sanction d'autrui n'a pas dégagé notre goût de son scrupule timide, comme d'une responsabilité compromettante.

Pour nous, gens de province, autrui c'est Paris. Nous n'avons d'autre pierre de touche à vérifier notre or que l'opinion de la capitale; et il est très heureux que cet expert universel se prête d'assez bonne grâce à ces épreuves sur nos pépites du crû; sans cela, que de richesses perdues à jamais! que de fins métaux sans retour enfouis dans la gangue natale!

Mais le maître-essayeur a tant à faire! La coupelle, entre ses mains, ne chôme guère, et le plus souvent l'analyse en sort lorsque l'intéressé n'existe plus. Combien sont morts misérables sur des lingots trop tard appréciés ! Puis, exténuez-vous donc à poursuivre cette maîtresse quinteuse qui se nomme la Renommée ! Pour une pauvre petite fois qu'elle se trouve exacte au rendez-vous, elle arrive dix-neuf fois en retard, et alors que son amant, las d'attendre, est déjà parti depuis longtemps.

Allez à Dijon, par exemple ; interrogez le premier venu sur une célébrité de cette ville ayant nom Louis Bertrand. On vous répondra : « Vous faites sans doute erreur ; c'est de notre illustre contemporain, le maréchal Vaillant, que vous voulez parler, à moins que ce ne soit du général Charbonnel, ou peut-être de l'amiral Roussin. — Non, dites-vous, il s'agit d'un grand littérateur. » Alors, on vous détaillera complaisamment une longue liste de gens de lettres dijonnais, à partir de Tabourot-des-Accords jusqu'à Louis Viardot, sans oublier les deux Piron ; mais de Louis Bertrand, point de nouvelles. Une idée lumineuse vous traverse l'esprit, et vous jetez dans la conversation le nom de *Gaspard de la Nuit,* comme vous diriez *Han d'Islande* pour faire songer à Victor Hugo, ou *Jocelyn* pour faire songer à Lamartine. A ce coup, le visage de votre interlocuteur s'éclaircit visiblement, et d'un air entendu : « Je vois, dit-il, ce que c'est : — un livre excentrique et bizarre, rêveries d'un illuminé de bonne foi, — attendez-donc, je l'ai là ; — mais est-ce bien le titre que vous dites ? » — et triomphalement il vous sort du fond de sa bibliothèque..... le *Diable amoureux* de Cazotte.

C'était bien la peine, ô pauvre poète ! d'écrire en tête de ton livre cette déclaration d'amour filial que ta mère n'a pas lue : « J'aime Dijon comme l'enfant sa nourrice dont il a sucé le lait, comme le poète la jouvencelle qui a initié son cœur. »

Ah ! voilà : cette mère a eu trop d'enfants illustres, et comme il arrive parfois dans les nombreuses familles, les plus espiègles et les plus tapageurs absorbant toute sa sollicitude, elle a fini par oublier dans son coin cet enfant sournois et craintif dont M. Victor Pavie esquissait ainsi le portrait en 1829 : « Ses allures gauches, sa mise incorrecte et naïve, son défaut d'équilibre et d'aplomb, trahissaient l'échappé de province. On devinait le poète au feu mal contenu de ses regards errants et timides... Quant à l'expression de sa physionomie, un dilettantisme exalté s'y combinait avec une taciturnité un peu sauvage. »

Le portrait explique l'œuvre, il s'y adapte naturellement. Supposez cette figure se détachant, mélancolique et contemplative, dans un cadre sévère aux fines arabesques d'or, sur un fond estompé d'ombres fantastiques, heurtées çà et là par les jeux bizarres d'une lumière qui peut être aussi bien la lueur d'un fourneau d'alchimiste, le reflet d'un incendie, le rayon d'une lanterne, ou même la phosphorescence d'un feu follet, que la clarté du grand soleil, et vous aurez au vif le personnage du portrait, tel qu'il apparaît dans ce cadre étrange de *Gaspard de la Nuit*.

Quand on a conscience de la pauvre mine qu'on fait parmi les siens, on se tient à l'écart, on vit de son âme et l'on meurt à l'hôpital. C'est précisément ce qu'a fait Louis Bertrand, l'auteur ignoré d'un des livres les plus originaux et les mieux écrits que nous ait laissés la Renaissance de 1830.

Or, ce livre, dont la publication fut, dans son temps, « un des plus beaux désastres de la librairie contemporaine, » réapparaît aujourd'hui, recherché par les curieux et les gens de goût comme une merveille littéraire d'un prix inexprimable. Des mains pieuses ont recueilli jusqu'aux moindres vestiges de ce génie oublié, et voici qu'on nous rapporte ces chères dépouilles, enchâssées à l'étranger dans les plus riches splendeurs de l'art typographique. Mort, il vient prendre sa place à côté des illustrations dijonnaises les mieux honorées, celui qui, vivant, fut heureux « de ne pas faire plus de bruit que l'oiseau qui se désaltère à la source, que l'abeille qui picore à l'aubépine, et que le gland dont la chute crève la feuillée. »

Dès qu'il s'agit d'un acte de réhabilitation littéraire, il est des noms qu'on est toujours sûr de trouver en tête du jury de revision. M. Sainte-Beuve est de ceux-là. Dans une notice écrite en 1842, il avait, le premier, signalé la vaillante participation de Louis Bertrand au réveil poétique des provinces. Ce sera pour M. Sainte-Beuve un éternel sujet d'honneur que cette curiosité d'artiste qui le porte à chercher ses émotions plus loin que Paris, dans les recoins les plus humbles de la province, et la postérité lui tiendra grand compte de la bienveillance désintéressée avec laquelle il met en évidence les auteurs et les écrits ignorés dont il a reçu une impression particulièrement vive.

Mais l'homme épris par excellence de justice réparatrice, c'est M. Charles Asselineau. En voilà un qui ne dort pas en paix s'il n'a, dans sa journée, innocenté quelque écrivain mal jugé de son siècle ou déterré quelque page envasée dans l'oubli. C'est le sauveteur infatigable des épaves littéraires, la providence des inconnus, des déclassés, des dédaignés. Il va sans dire qu'il a ses préférences marquées; autrement serait-il une providence ? Je doute qu'il consentît à faire deux pas pour se procurer le manuscrit du roman de *Tarsis et Zélie;* mais je le soupçonne capable de payer au prix du diamant la plume avec laquelle Félix Arvers écrivait, en 1832, ce chef-d'œuvre inoubliable de quatorze vers que toutes les jeunes femmes savent par cœur.

De cette floraison littéraire qui s'étale si drue et si variée à toutes les marges de notre histoire nationale, un groupe surtout l'attire invinciblement. C'est ce groupe du Romantisme qui se caractérise par son horreur du symétrique et de l'ordonné, par son indépendance d'allure, l'incisive originalité de sa forme, le chromatisme féerique de ses couleurs et sa puissante faculté de symbolisation. La période de 1830 à 1840 l'a vu fleurir avec éclat sur ces robustes semis du XVI^e^ siècle si longtemps étouffés par le convenu, le pédantesque et le guindé, stériles végétations des parterres tirés au cordeau. C'est autour de ce groupe et dans cette période que M. Asselineau circonscrit ses ferventes études.

Dis-nous mil huit cent trente,
Epoque fulgurante,
Ses luttes, ses ardeurs
  Et les splendeurs

De cette apocalypse
Que maintenant éclipse
Le puissant coryza
  De Thérésa !

Car il est beau de dire,
A notre âge en délire
Courbé sur des écus :
« Gloire aux vaincus ! »

Envahi par le lierre,
Le château, pierre à pierre,
Tombe et s'écroule; mais
Rien n'a jamais

Dompté le fanatisme
Du bon vieux Romantisme,
De ce titan du Rhin
Au cœur d'airain.

C'est ainsi qu'en ses *Nouvelles Odes funambulesques,* Théodore de Banville encourage M. Ch. Asselineau à poursuivre sa tâche. Et certes, notre oublieuse génération, à peine au lendemain de cette époque de renouveau, a grand besoin qu'on lui rappelle les splendeurs de son berceau et les belles luttes de ces hommes d'indépendance qui sauvèrent ses bégaiements des solennels radotages du XVIII^e^ siècle.

Beaucoup de ces grands esprits n'ont laissé d'eux qu'une trace fugitive. Des initiateurs de l'époque, les chefs ont, comme toujours, absorbé les satellites. Les regards, éblouis par Lamartine et Victor Hugo, n'ont pas même cherché à distinguer les talents secondaires qui se levaient derrière ces génies. Mais à présent que nos yeux sont habitués à la clarté de ces deux astres, nous ne serions pas fâchés de voir aussi les petites étoiles. Or, écoutez en quels termes

M. Asselineau inaugure, par Louis Bertrand, ses études sur cette pléiade lumineuse :

« Il eut le don, — comme d'autres en ce temps-là eurent le don de la passion, de la véhémence et de la création poétique, — il eut le don de la délicatesse, de la finesse et de la justesse. Tandis que quelques-uns autour de lui, impatients et turbulents, violaient la langue et la brutalisaient, lui, il l'étudia sérieusement, patiemment et savamment, pesant les mots, remontant au sens propre de chacun, revisant les associations, les rapports, rajustant les images.

« Le premier il eut le sentiment de l'importance des mots et de leur valeur dans la phrase poétique. Et en cela il se rencontre avec le maître suprême des délicatesses, J. Joubert, qui, dès l'aube du siècle, en 1805, en pleine logomachie et en pleine décadence de la poésie et des lettres, avait le courage de rappeler les poètes à la précision et à la justesse.

« Il ne faut pas craindre de le répéter, en face de derniers doutes et de dernières ironies ; avant 1820, la littérature française se mourait de langueur dans les ambages de l'imitation routinière et radoteuse : vieilles tragédies, vieilles comédies, poésie didactique et épistolaire, vieux moules séculaires, et que Delille et son école avaient finalement mis hors d'usage ; mais la langue aussi se mourait : les vieux tropes et les vieilles images, usés pendant plus d'un siècle, bossués et cognés à tous les coins, déformés par l'abus de l'analogie, ne rendaient plus aucun son à l'oreille, et ne s'adaptaient plus au sentiment ni aux idées. Là aussi, tout était à refaire. Il fallait retrouver le rapport direct de la pensée et de l'expression, de la sensation et du vocable, et redonner enfin au verbe toute sa puissance de figure, de son et de relief. Bertrand le comprit, et c'est là sa gloire... Il semble qu'il ait vanné tous les vocables de la langue pour ne garder que les mots pittoresques, sonores et chromatiques. Sa phrase courte est néanmoins très pleine, parce qu'il en exclut rigoureusement tout terme sourd, terne ou abstrait. Il y combine tous les moyens d'expression, le son et la figure, l'orthographe et l'onomatopée. Et c'est ainsi que dans ses briéves peintures il arrive à des intensités prodigieuses... »

Ceci n'est pas une page écrite, mais bien plutôt une pierre gravée. M. Asselineau burine ce qu'il croit simplement écrire. Chez lui aussi, le terme sonne juste à l'idée, et la langue retrouve toutes les sincérités de son origine. Est-il donc étonnant que, sous sa plume, une simple notice acquière l'autorité d'un arrêt, que le livre qu'il a contresigné devienne monument ?

Tel sera désormais le livre de *Gaspard de la Nuit,* dont l'introduction n'est pas la page la moins intéressante. Il suffit, d'ailleurs, de le feuilleter pour comprendre l'admiration passionnée du critique. Disons pourtant au lecteur qu'il serait trompé s'il pensait trouver dans cet ouvrage de gigantesques échafaudages d'action, de grands développements de perspective. Il n'est pas donné à tout le monde de construire le poème de *Notre-Dame de Paris,* ni même de composer ce merveilleux pastiche archaïque des *Cent et un Contes drôlatiques*. L'œuvre de Louis Bertrand s'adresse avant tout à ces esprits friands du sobre et du condensé, dont l'imagination étend d'elle-même le cadre de l'objectif qu'on lui présente, et d'un simple trait vivement accusé, déduit à l'infini la sensation des grandes lignes. Aussi bien que la cathédrale entière, le moindre bas-relief peut raconter toute l'histoire du Moyen-Age. Il en est ainsi des petits poèmes de *Gaspard de la Nuit,* fantaisies moitié sérieuses, moitié grotesques, ciselées avec un art infini et la plus piquante originalité de ciseau qui jamais ait fouillé la gorge d'une corniche, le tympan d'une arcade ou les jambages d'un portail gothique.

Détachons de l'œuvre quelques-uns de ces fleurons précieux :

LE MAÇON

Le maçon Abraham Knupfer chante, la truelle à la main, dans les airs échafaudé, si haut que, lisant les vers gothiques du bourdon, il nivelle de ses pieds et l'église aux trente arcs-boutants et la ville aux trente églises.

Il voit les tarasques de pierre vomir l'eau des ardoises dans l'abîme confus des galeries, des fenêtres, des pendentifs, des clochetons, des tourelles, des toits et des charpentes, que tache d'un point gris l'aile échancrée et immobile du tiercelet.

Il voit les fortifications qui se découpent en étoile, la citadelle qui se rengorge comme une géline dans un tourteau, les cours des palais où le soleil tarit les fontaines, et les cloîtres des monastères où l'ombre tourne autour des piliers.

Les troupes impériales se sont logées dans le faubourg. Voilà qu'un cavalier tambourine là-bas. Abraham Knupfer distingue son chapeau à trois cornes, ses aiguillettes de laine rouge, sa cocarde traversée d'une ganse et sa queue nouée d'un ruban.

Ce qu'il voit encore ce sont des soudards qui, dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude, criblent de coups d'arquebuse un oiseau de bois, fiché à la pointe d'un mai.

Et le soir, quand la nef harmonieuse de la cathédrale s'endormit couchée les bras en croix, il aperçut, de l'échelle, à l'horizon, un village incendié par des gens de guerre, qui flamboyait comme une comète dans l'azur.

*

L'ÉCOLIER DE LEYDE

Il s'assied dans son fauteuil de velours d'Utrecht, messire Blasius, le menton dans sa fraise de fine dentelle, comme une volaille qu'un cuisinier s'est rôtie sur une faïence.

Il s'assied devant sa banque pour compter la monnaie d'un demi-florin, à moi, pauvre écolier de Leyde, qui ai un bonnet et une culotte percés, debout sur un pied, comme une grue sur un pal.

Voilà le trébuchet qui sort de la boite de laque aux bizarres figures chinoises, comme une araignée qui, repliant ses longs bras, se réfugie dans une tulipe nuancée de mille couleurs.

Ne dirait-on pas, à voir la mine allongée du maître, trembler ses doigts décharnés découplant les pièces d'or, d'un voleur pris sur le fait et contraint, le pistolet sur la gorge, de rendre à Dieu ce qu'il a gagné avec le diable ?

Mon florin, que tu examines avec défiance à travers la loupe, est moins équivoque et louche que ton petit œil gris, qui fume comme un lampion mal éteint.

Le trébuchet est rentré dans sa boîte de laque aux brillantes figures chinoises; messire Blasius s'est levé à demi de son fauteuil de velours d'Utrecht, et moi, saluant jusqu'à terre, je sors à reculons, pauvre écolier de Leyde, qui ai bas et chausses percés.

*

LA VIOLE DE GAMBA

Le maître de chapelle eut à peine interrogé de l'archet la viole bourdonnante, qu'elle lui répondit par un gargouillement burlesque de lazzis et de roulades, comme si elle eût eu au ventre une indigestion de comédie italienne.

C'était d'abord la duègne Barbara qui grondait cet imbécile de Pierrot d'avoir, le maladroit, laissé tomber la boîte à perruque de M. Cassandre et répandu toute la poudre sur le plancher.

Et M. Cassandre de ramasser piteusement sa perruque, et Arlequin de détacher au viédase un coup de pied dans le derrière, et Colombine d'essuyer une larme de fou rire, et Pierrot d'élargir jusqu'aux oreilles une grimace enfarinée.

Mais bientôt, au clair de la lune, Arlequin, dont la chandelle était morte, suppliait son ami Pierrot de tirer les verrous pour la lui rallumer, si bien que le traître enlevait la jeune fille avec la cassette du vieux.

— Au diable Job Hans, le luthier, qui m'a vendu cette corde ! s'écria le maître de chapelle, recouchant la poudreuse viole dans son poudreux étui. — La corde s'était cassée.

*

LE RAFFINÉ

Mes crocs aiguisés en pointe ressemblent à la queue de la Tarasque, mon linge est aussi blanc qu'une nappe de cabaret, et mon pourpoint n'est pas plus vieux que les tapisseries de la couronne.

S'imaginerait-on jamais, à voir ma pimpante dégaine, que la faim, logée dans mon ventre, y tire, — la bourrelle ! — une corde qui m'étrangle comme un pendu !

Ah ! si de cette fenêtre, où grésille une lumière, était seulement tombée dans la corne de mon feutre une mauviette rôtie, au lieu de cette fleur fanée !

La place Royale est ce soir, aux falots, claire comme une chapelle ! — gare la litière ! — fraîche limonade ! — macarons de Naples ! — Or çà, petit, que je goûte avec le doigt ta truite à la sauce ! Drôle ! il manque des épices dans ton poisson d'avril.

N'est-ce pas la Marion Delorme au bras du duc de Longueville ? Trois bichons la suivent en jappant... Elle a de beaux diamants dans les yeux, la jeune courtisane !... Il a de beaux rubis sur le nez, le vieux courtisan !

— Et le raffiné se panadait le poing sur la hanche, coudoyant les promeneurs et souriant aux promeneuses. Il n'avait pas de quoi dîner : il acheta un bouquet de violettes !

*

MESSIRE JEAN

— Messire Jean, lui dit la reine, allez voir dans la cour du palais pourquoi ces deux lévriers se livrent bataille. Et il y alla.

Et, quand il y fut, le sénéchal tança d'une verte manière les deux lévriers, qui se disputaient un os de jambon.

Mais ceux-ci, tiraillant ses grègues noires et mordant ses bas rouges, le culbutèrent comme un goutteux sur ses crosses.

— Holà ! holà ! à mon aide ! Et les pertuisaniers de la porte accoururent, que le museau des deux efflanqués avait fouillé déjà la friande escarcelle du bonhomme.

Cependant la reine se pâmait de rire à une fenêtre, dans sa haute guimpe de Malines aussi raide et plissée qu'un éventail.

— Et pourquoi se battaient-ils, messire ?

— Ils se battaient, madame, l'un maintenant contre l'autre que vous êtes la plus belle, la plus sage et la plus grande princesse de l'univers.

Une œuvre de cette distinction n'était pas faite pour rendre son auteur populaire ; les citations qui précèdent suffiraient seules à donner la raison de l'indifférence avec laquelle la première édition fut accueillie. Aux choses délicates, il faut un appréciateur délicat, et le public appréciateur n'est pas nombreux. Mais, en somme, c'est ce public qui, à la longue, fait et consolide les réputations. Celle de Louis Bertrand durera autant qu'il y aura en France des hommes de goût et des admirateurs du beau.

25 mai 1869.

◆

GUSTAVE MATHIEU

Place au printemps ! Si blasé qu'on soit sur les mystères, la résurrection des lilas et des roses ne laisse pas d'émouvoir jusqu'à l'ivresse les plus indifférents et les moins sensibles. L'homme a beau vieillir, cette adorable saison lui fait toujours monter au cerveau comme une poussée de verte sève. Devant l'épanouissement de la nature, il oublie un instant les années qui lui pèsent, les maladies qui l'affligent, les soucis qui le rongent. Il ne connaît plus l'ennui de vivre, cette prostration sacrée, moitié détachement, moitié somnolence, qui procède tout autant du dégoût des hommes et des choses que de la sensation anticipée du dernier sommeil. Mais quoi ! le dernier sommeil ? Est-ce l'heure d'y songer ? Que murmurait donc à son oreille, hier encore, la voix grave du bonhomme Février en lui posant des cendres sur le front ? « Souviens-toi que tout ce qui vit est poussière ! » Mais non ! la joyeuse fanfare d'avril ne lui crie-t-elle pas aujourd'hui par ses mille vocalises : « Souviens-toi que toute poussière est éternellement vivante ! » Et le voilà ce grand découragé, qui de nouveau s'intéresse au train des choses humaines, aux promesses des saisons, aux sourires du soleil, aux agaceries de la terre. Il s'étonne de retrouver au fond de son vieux cœur un reste de flamme amoureuse, et dans les ténèbres de son âme quelque chose palpite et luit qui ressemble à un acte de foi.

L'a-t-on assez chanté, assez fêté, le beau printemps, le renouveau ? Quel pensionnaire ne l'a pris pour complice de ses premières ivresses ? Quel poète ne lui a demandé ses premières inspirations ? Ne correspond-il pas pour l'un à l'idée d'amour, pour l'autre à l'idée de liberté ?

Et n'est-il pas, pour tous autant que nous sommes, la personnification de ces trois modes délicieux de sentir la vie : parfums, chants et couleurs ?

Parfums, chants et couleurs, tel est le titre d'un recueil de poésies qui vient de paraître, et que nous essayerons d'analyser. L'auteur, Gustave Mathieu, a-t-il compté sur la complicité du printemps pour se concilier les bonnes grâces de ses lecteurs et surtout de ses lectrices ? Il en est bien capable. Avouez au moins qu'on ne pouvait lancer au meilleur moment un livre ayant plus d'à-propos que celui-là.

Mais avant de feuilleter ce volume en gourmet de poésie, il convient de l'examiner en amateur de belles éditions. Ce n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre de typographie sorti des presses de Louis Perrin. Dans un splendide format in-4° qui reporte l'esprit à ces époques de loisirs studieux où le pupitre était en honneur, le texte magistralement s'étale en caractères augustaux bien espacés, sur des pages d'une justification méticuleuse encadrées d'une ligne rouge légère dont l'effet est plutôt de rassurer l'œil que de le gêner dans ses curiosités. Caractères, fleurons, bandeaux, culs-de-lampe, majuscules ornées, tout ici rappelle l'art sérieux des maîtres des XVI^e^ et XVII^e^ siècles; tout, jusqu'au portrait de l'auteur gravé sur bois à la manière vive et sobre d'Albert Durer, dans un cadre flanqué de deux cariatides et surmontant un cartouche où l'auteur, en vers quelque peu macaroniques, paraphrase à son usage le « *meme adsum qui feci* » de Virgile.

Une préface était de rigueur. Par fantaisie, paresse ou calcul, le poète a pris la sienne, de toutes pièces, dans le prologue des satires de Perse. Il n'est aucun lettré qui ne sache par cœur ce morceau de verve goguenarde où le poète toscan, livrant à ses contemporains les vers de très haute saveur que l'on sait, se défend d'être autre chose qu'un demi-profane. Mais on devine bien ce que parler veut dire ; modestie de poète et pruderie de coquette, c'est tout un.

Nous allions oublier l'épître dédicatoire. Trouvez donc un livre de la bonne époque sans épître dédicatoire. Ecoutez plutôt :

> Grand roi, si, jusqu'ici, par un trait de prudence,
> J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,
> Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,
> Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû ;
> Mais je sais peu louer, et ma muse tremblante
> Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
> Et, dans ce haut éclat où tu te viens offrir,
> Touchant à tes lauriers, craindrait de les flétrir.

Ah ! mon Dieu ! voilà que nous transcrivons du Boileau ! Trompé par une ressemblance d'extérieur, nous avons pris un livre pour l'autre. Pardon de la bévue. Voici la dédicace de G. Mathieu :

A RICHARD WALLACE

> Je veux illuminer le fronton de ce livre
> De l'immortel éclat d'un nom digne de vivre :
> Le tien, Richard Wallace, illustre homme de bien !
> A moi l'insigne honneur de t'armer citoyen
> De la France qui t'aime, et de marquer ta place
> Au fond de tous les cœurs par cette dédicace !
> C'est au nom de Paris qui compte par milliers
> Tes dons et tes bienfaits, que je brise à tes pieds,
> Pour ta pitié profonde et ton amour immense,
> Cette urne de parfums et de reconnaissance.

Nous voici bien loin de Louis XIV et des poètes de cour ; à la bonne heure ! Nous aimons mieux cela.

Sir Richard Wallace est ce philanthrope anglais qui, s'enfermant volontairement dans Paris pendant le siège, prodigua son or et ses soins aux malheureux affamés, et qui, dans ce moment encore, dépense généreusement sa fortune en améliorations utiles au profit des quartiers pauvres de la capitale. Ce Vincent de Paul britannique aura certainement un jour sa statue en France ; il appartenait à un poète de lui donner l'avant-goût de cet hommage public en lui faisant entendre dès aujourd'hui le cri de reconnaissance du pays.

Nous ne chicanerons pas G. Mathieu sur les conditions typographiques de son livre. Nous avons nous-même le goût de ces travestissements archaïques, qui donnent à une œuvre contemporaine ce cachet piquant de beauté par contraste, qu'offrirait dans sa personne une fraîche fillette affublée de la robe à ramage de son aïeule. Nous lui ferons toutefois une observation. Le format in-4° n'est-il pas un peu lourd pour l'aile légère de la muse ? Un recueil de poésies est bien plus un livret de poche qu'un ouvrage de bibliothèque. Cela se quitte et se reprend suivant la fantaisie du lecteur, l'influence de l'heure et la commodité du lieu. Il y a du chien de manchon dans le poète ; on veut pouvoir l'emporter partout avec soi, le caresser en tête-à-tête, et le faire disparaître à l'arrivée d'un importun. A plus forte raison un livre qui s'intitule : *Parfums, chants et couleurs*, est-il de ceux qui se feuillettent sur l'herbe à la campagne, non sur un pupitre dans un cabinet de travail.

Et tel est le livre de G. Mathieu qu'il ne peut être vraiment lu et goûté qu'en regard des scènes qui l'ont inspiré. Ouvrez-le plutôt et voyez ! Ce qui n'est qu'une note plus ou moins soutenue dans l'œuvre des autres chanteurs est ici le thème absolu des fantaisies du poète et l'essence même de son inspiration. Son livre est, d'un bout à l'autre, un *alleluia* de la nature, un hymne au soleil, la glorification du grand Pan, un ardent appel à la liberté agissante. Il s'ouvre avec une aurore et se ferme sur un lever de soleil. On peut supposer qu'entre ces deux matins une seule journée s'est écoulée ; mais quelle journée ! et combien remplie ? Il y tient toute la vie du poète.

A ce fervent amour de la nature, il a gagné de la bien observer et de la peindre juste. Ce n'est pas lui, par exemple, qui s'aviserait de faire fleurir l'aubépine en juillet ou chanter le rossignol en septembre. Il sait l'heure et le milieu de chaque chose, sa valeur locale, sa relation dans l'harmonie universelle ; on ne le prendra jamais *sans vert*. Puis, n'est-il pas chasseur, — chasseur *rustique* dans toute la force du mot ? —

et n'a-t-il pas surpris, *entre chien et loup,* tous les flagrants délits de la nature dans les halliers, les guérets, la lande, l'étang ? Jules Janin aurait pu très justement dire de lui ce qu'il écrivait de Léon Bertrand, un autre indiscipliné de saint Hubert :

« Il n'avait pas douze ans que déjà ses oreilles intelligentes, où retentissaient encore les premiers bruits de la langue athénienne, percevaient sûrement le chant du faisan dans le taillis, le cri de la bartavelle sur les coteaux, l'appel amoureux de la caille dans les luzernes incendiées. Beaucoup mieux qu'il ne distinguait Cicéron de Tacite, et de Virgile Horace, il distinguait le croulement de la bécasse de la plainte du courlis. Il se reconnaissait comme un vrai faune à travers tous les mystères, les silences, les repaires de la futaie. »

Mais l'écolier buissonnant aimait d'instinct les anciens ; leur franchise allait à la sienne. Par intuition plus que par étude, il apprit leur langage. Il vous récitera, sans broncher, des pages entières du texte d'Homère ; il sait par cœur tous les grands poètes latins. Il a si bien fréquenté les uns et les autres, qu'il les imite à son insu dans leurs façons de parler, leurs inversions, leurs ellipses, leurs onomatopées. Beau défaut sans doute, qui donne à son style une saveur particulière d'étrangeté, mais un

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

défaut enfin, puisqu'il est admis qu'on ne peut rien créer, rien élaguer, rien importer, rien greffer sur le terrain de la langue française sans une permission expresse de l'Académie. Le néologisme fut aussi le crime de Ronsard; les puritains du temps le lui firent bien sentir. On trouverait du Ronsard dans G. Mathieu, il en a les curiosités et les audaces. Comme le poète vendômois, il s'est composé un très curieux vocabulaire à son usage. S'il ne trouve pas dans notre idiome un terme qui rende *picturalement* sa pensée, il va le chercher dans le grec ou le latin :

Le *rubescent* matin, haut le pied, aile en l'air.....
Les bouleaux *trémulants* aux baisers du grand air.....

Au besoin, il le remplace par un idiotisme :

Sur le *mitan* des eaux, sur les petits talus.....

S'il le faut même, il l'invente :

Petits vents *crespelant* la surface des eaux....
Faisant de l'orient, sur un grand fond d'opale,
S'*aurorescer* soudain la rive occidentale.....
Ce monde voltige et reluit
Pépite et bourdonne.

Virtuose bizarre, il pousse jusqu'à l'illusion l'harmonie imitative; peintre pittoresque, il fait arriver parfois l'image au trompe-l'œil comme dans ces vers :

Peuples ! entendez-vous ce grand peuple qui prie,
Et qui, las de prier, en étouffant vous crie,
Du sang dedans la gorge et le poignard au sein :
« A l'assas-sa-sa-sa-sa-sa-sa-sas-sassin ! »

Effet saisissant peut-être, mais d'un goût risqué. Le *taratantara* de la trompette d'Ennius est dépassé. Le poète viserait-il à fournir une page nouvelle à ce recueil si volumineux des *Singularités philologiques ?*

Aussi, pour juger son œuvre, faut-il se placer en dehors des règles sévères de la pédagogie classique. C'est ce que nous faisons sans nulle répugnance. Passe encore si c'était un novice frais débarqué dans le monde des lettres ; on pourrait le mettre en garde contre sa propre fougue et lui montrer le danger des écarts. Mais dès longtemps, et bien avant qu'il songeât à réunir ses œuvres en recueil, il avait publié les plus importantes dans les revues et journaux de Paris. Il n'est d'ailleurs plus jeune et le conseiller à son âge serait peine perdue : il mourra dans l'impénitence finale. Son âge, il va vous le dire très plaisamment lui-même :

Mais déjà mes cheveux s'en vont,
Et ma barbe en pointe s'éclaire
De ces petites fleurs qui sont
Pâquerettes de cimetière ;
Ma face automnale rougit,
S'allumant comme un feu de joie ;
Le coin de mon œil en sourit
Par une grande patte d'oie.

Pierre Dupont nous parlait souvent de G. Mathieu avec un enthousiasme très convaincu. Ils étaient amis comme Oreste et Pylade. L'un et l'autre ont de communs rapports d'organisation ; chez tous deux, même vivacité d'impressions, même franchise de procédé. Si l'un chante, dans la *Nuit* :

Je t'attends sans espoir,
O ma pensée !
O ma fiancée !

L'autre répond, dans *Mélancolia :*

Hélas ! je ne vois pas venir
Mon seul désir,
Et je me sens mourir
De mon désir !

Si l'amoureux de la *Musette neuve* s'écrie dans son désespoir :

Jusqu'à la rivière
Je cours comme un fou.
J'y prends une pierre,
L'attache à mon cou,
Et sous l'eau muette
Iront sans nager
Amour et musette,
Musette et berger.

L'amoureux de la *Plainte du Pâtre* reprend à son tour :

Adieu, grands bois ! adieu, meunière !
C'est trop attendre et trop mourir.
Puisque rien n'a pu t'attendrir,
J'en finirai par la rivière.

La terre a bu, les prés sont saoûls,
Fleurissez, fleurs ! grandis, verdure !
Restez dessus, j'irai dessous
Prier que le printemps vous dure.

On dirait les échos alternés d'une lutte de chant dans la pastorale antique.

Là toutefois s'arrête la ressemblance entre les deux poètes. Pierre Dupont est plus féminin, plus délicat, et comme tel, il n'échappe pas toujours à la recherche. G. Mathieu a plus de décision, nous dirions volontiers plus de tempérament. Tandis que l'un s'arrête à songer, « *Allons-y gaîment !* », dit l'autre, et le voilà parti. Dupont avait des côtés mélancoliques, voilés et tendres, et de son éducation première un grand fonds d'idéalité religieuse lui était resté. G. Mathieu ne connaît pas la rêverie mystique, et sa philosophie est celle d'Horace : *Carpe diem.*

Aujourd'hui n'a pas de retour ;
L'heure est ailée, ô ma charmante !
N'attendons pas, prenons le jour
        Qui se présente.

Demain n'est qu'un pays tout noir,
Sans arbres verts, sans jour, sans lune;
Dans son eau sombre on ne peut voir
        Tes yeux, ma brune.

On ne trouve rien de cette note épicurienne dans P. Dupont. Plusieurs de ses chansons passeraient, au besoin, pour des élégies; celles de G. Mathieu sont surtout des symphonies et des fanfares; le premier souffle dans une flûte double, le second fait à lui seul tout un orchestre. Lisez plutôt les poèmes de son livre intitulés : la *Nuit,* l'*Etang,* la *Chanson de Kérouserai, Adieu à la falaise,* etc., etc.

Si l'on veut bien remarquer, au surplus, que P. Dupont est venu longtemps après G. Mathieu, que la *Plainte du Pâtre* était faite avant la *Musette neuve*, *Jean Raisin* avant le *Tonneau*, la *Vendange* avant *Ma Vigne,* on ne saurait méconnaître qu'une influence considérable a dû être exercée sur la manière de P. Dupont par son aîné en réalisme.

Une grande partie du livre de G. Mathieu est consacrée à des peintures de marine et à des scènes de bord. Cette partie est très achevée, et révèle chez le poète des connaissances techniques qui feraient honneur à un vieux *loup de mer*. C'est qu'en effet, G. Mathieu n'a pas borné, comme nous, son champ de course au *plancher des vaches*. Il a navigué longtemps

> Au battement rythmé des voiles sur les mâts

il a passé plusieurs fois la ligne, et chanté dans les deux hémisphères. Cette existence aventureuse n'a pas peu développé en lui le dédain des petits horizons et le sentiment des grandes extases. Aussi parfois, inassouvi d'indépendance, enrage-t-il de tourner sur ce petit globe comme un écureuil dans sa roue :

O vieille terre trop petite !
Quelle est la fureur qui t'excite
A tourner ainsi sans raison ?
Pourquoi nous dévider si vite
Les plus beaux jours de la saison ?
Mais si la terre est trop petite,
L'hirondelle qui le sait bien,
Suit le soleil et va plus vite;
L'homme reste, il ne connaît rien.
Prends ton manteau, muse frileuse,
Et suivons les chemins vermeils
De l'hirondelle aventureuse;
Allons chercher d'autres soleils !

L'hirondelle reviendra souvent dans ses vers. Est-il rien de plus vivement peint que sa pièce: *Le Retour des Hirondelles,* dont voici quelques passages :

L'autre jour, avec Marguerite,
En débouchant d'un chemin creux,
Une hirondelle filant vite
Frôla de l'aile ses cheveux.
« Vierge sainte ! cria la belle,
Surprise et rouge de bonheur,
Voici la première hirondelle ! »
Et tous deux de chanter en chœur :
« Les hirondelles sont venues !
Sortant du bleu du firmament;
De la brise et des blanches nues,
On ne sait pas d'où ni comment
Les hirondelles sont venues ! »

Après, j'ai vu deux hirondelles,
J'en ai vu trois, j'en ai vu six
S'entrecroisant à tire d'ailes;
En comptant bien, j'en ai vu dix.
Et maintenant c'est par centaines,
Les voilà toutes par milliers,
Effleurant l'eau, rasant les plaines,
Les murs blancs, les petits sentiers.

L'œil vers le sol ou dans l'espace
Bienheureux qui sait lire et voir
Dans ce petit livre qui passe,
Monte et descend, tout blanc, tout noir !...
Fleurs de l'azur et des nuages,
Amantes des longs jours d'été,
O vous qui mourez dans les cages,
Paissez les airs en liberté.

S'il parle ainsi de l'hirondelle, c'est affaire d'affinité secrète et d'analogie passionnelle. Comme cet oiseau, l'espace l'attire, la lumière l'enivre, il se grise éperdûment de colorations et de sonorités. C'est un Gaulois adorateur du feu, qui a oublié de naître Persan. Toutes ses facultés sont débordantes et singulièrement communicatives ; mais on pourrait lui souhaiter un peu plus de ce qu'en esthétique on appelle la *faculté subjective*, ce réfléchissement intérieur des choses idéales, source mystérieuse de tant et de si douces correspondances entre l'âme du poète et celle du lecteur. Pour le caractériser en un mot, c'est moins un contemplatif qu'un extatique ; or, l'extase n'est, après tout, qu'une volupté égoïste.

Citons, pour clore cet article, une des pages de son livre, où son talent de coloriste et de musicien s'accuse par ses côtés les plus saisissants :

CHANTECLAIR

L'éperon haut, portant sa crête
Comme un bonnet de liberté,
Chanteclair va dressant la tête,
Marquant le pas, ferme planté;
Ses pattes vont en ligne droite
Sous un croissant or et argent;
La queue en faucille miroite
D'un reflet noir et vert changeant.

Travailleur, luisant et superbe,
Il faut le voir, hiver, été,
Sur le fumier, la neige, l'herbe,
Grattant avec activité.
Toute la gent à crête rouge
En coquetant le suit de près,
Tout cela mange, cela bouge,
Mais lui ne mangera qu'après.

Dans un petit cercle écarlate
Le voilà clignant au soleil!
Sablé d'or fin, tout l'œil éclate
Des feux de l'orient vermeil.
Lors, sur ses ergots il se hisse,
Le col gonflé vient en avant,
Tout le plumage se hérisse,
Son chant cuivré perce le vent.

La chanson part, éclate et vibre
Comme un appel à l'hallali,
Ou le cri d'un poète libre
Que l'argent n'a point avili,
Qui, louant la chose bien faite,
Flétrissant ce qui doit finir,
Se fait le sonore interprète
Des volontés de l'avenir.

Tous les Chanteclair lui répondent
Comme s'ils s'entendaient entre eux;
Les chants s'éloignent, se confondent,
En montant de la terre aux cieux.

Toute la rive orientale
S'empourpre de vives rougeurs,
Et l'alouette matinale
Monte en chantant, des blés en fleurs.

. . . .

Quand il battit l'aigle dans Rome,
Chanteclair s'appelait Gallus,
Et luisait, planté sur la pomme
Des étendards du vieux Brennus.
Comme emblème du vrai courage
Toujours les Gaulois l'ont aimé;
L'aspect seul de sa claire image
Souffle l'audace à l'homme armé.

Au fort de l'ardente fournaise,
Quand tout tremble, le sol et l'air,
Dans le vent de la *Marseillaise*
On entend chanter Chanteclair,
Et sous la mitraille enflammée,
En avant quand il faut marcher,
On l'aperçoit dans la fumée
Comme un souvenir du clocher.

Lorsque, renié par saint Pierre,
L'Homme-Dieu pour l'humanité
Allait mourir sur le Calvaire,
Trois fois Chanteclair a chanté.
Et sur toute la terre ronde,
Tant que les épis mûriront,
A la délivrance du monde
Tous les Chanteclair chanteront.

Chanteclair c'est la vigilance,
Le courage, l'activité,
L'amour, la vie, et la semence,
L'éternelle fécondité.

. . . .

Gustave Mathieu ne figure ni dans l'*Anthologie* de Crépet, ni dans celle qu'a récemment publiée

Alphonse Lemerre. Une notice très écourtée le mentionne seulement dans l'appendice du *Cours de Littérature* du lieutenant-colonel Staaf, où se trouvent citées ces deux strophes de la chanson du *Pauvre :*

Tous les dimanches, le matin,
Non loin du porche de l'église,
Il se plante sur le chemin
Comme un vieux saint de pierre grise.
Là, mains jointes, à deux genoux,
On le voit, front haut, tête nue,
Implorer la pitié de tous,
Faisant des yeux blancs à la nue.
Sans cesse on le voit revenir
Dans la campagne qu'il fréquente,
    Et d'une voix lente,
    Pour mieux attendrir,
    Quand il souffre, il chante !

Le voyez-vous là-bas, marchant
Comme une grande ombre qui passe
Parmi les splendeurs du couchant ?
Pauvre et soleil sont face à face !
L'un va chercher son lit dans l'eau,
Et l'autre à l'étable voisine,
Dans les senteurs du foin nouveau,
Près d'une vache qui rumine.
Sans cesse on le voit revenir
Dans la campagne qu'il fréquente,
    Et d'une voix lente
    Pour mieux attendrir,
    Quand il souffre, il chante !

Le poète méritait mieux. Mais s'il n'a pas eu jusqu'à ce jour la grande part de notoriété qui lui est due, c'est un peu sa faute. A quoi bon se morfondre à la porte du temple lorsqu'on peut en forcer l'entrée ?

C'est ce qu'il vient de faire, et nous l'en félicitons sincèrement. Allez donc refuser l'accolade à un gaillard déterminé qui se présente, armé d'un in-4°, sans crier gare, qui plante crânement son pennon rouge au beau milieu de l'autel, et qui dit en regardant les gens en face :

J'ai forcé le saint lieu ;
Je l'ai fait ! me voici ; je m'appelle Mathieu.

Entrez, camarade ! vous êtes chez vous, parbleu !

Nous permettrons-nous cependant l'innocente malice de dévoiler un petit travers du poète ? il en a si peu, vraiment ! Figurez-vous qu'il a pris au sérieux la double acception du mot latin *vates*, et qu'il se croit positivement doué d'influx fatidique. Comme Ingres, qui s'estimait plus musicien que peintre, ayant quelque peu râclé du violon, G. Mathieu s'estime plus devin que poète, ayant prédit quelque jour un orage qui tint parole. Il vaticine donc dans un almanach, fort spirituellement rédigé d'ailleurs, en collaboration d'autres fantaisistes de son école, et ce ne lui est pas un mince plaisir de contrecarrer les conjectures de son homonyme de la Drôme, dont les lunettes l'empêchent de dormir.

N'allez pas le contrarier à ce sujet, il serait intraitable. Sachez que son amour-propre est mille fois plus chatouillé pour un de ses pronostics tombé juste que pour une de ses strophes les mieux réussies. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que l'astrologue s'est fait accepter à la faveur du poète, et que les bons vers ont fait passer les prédictions hasardées. Après cela, pourtant, si c'était vrai ? Lui et la nature s'entendent si bien ! Allons, c'est convenu. Cher poète, faites-nous de la pluie et du beau temps pour les gens rangés qui n'ont nul souci des chansons ; cher astrologue, faites-nous des chansons pour les gais compagnons qui se moquent de la pluie et du beau temps.

1er avril 1873

⁂

LES ROMANCIERS DE CHEZ NOUS

I

M^me Th. BENTZON

La gentille petite ville de Vienne, notre voisine, qui produit des académiciens à ses heures, est en passe de donner à la France un de ses meilleurs romanciers, M^me Thérèse Bentzon. Derrière ce pseudonyme tant soit peu britannique se cache une charmante femme, toute française de cœur et d'esprit, qui s'est déjà fait connaître dans le monde des lettres par des œuvres d'une grande distinction. Dernièrement, la *Revue des Deux-Mondes*, — une Revue qui a le droit d'être difficile, comme on sait, — publiait d'elle successivement une nouvelle ravissante, la *Vocation de Louise*, qui a obtenu un grand et légitime succès ; plus tard, une étude très finement esquissée sur un roman de M^me Beecher Stowe, sans compter un nombre considérable d'études sur la littérature étrangère, entre autres sur les humoristes américains. Sa dernière et sa plus importante publication, *Un Divorce,* l'a décidément signalée comme un talent de premier ordre aux consécrations de la critique, à l'estime des gens de goût et aux sympathies littéraires de ses émules. Nous ne nous occuperons que de cet ouvrage dont la presse a beaucoup parlé.

Une étude préliminaire sur le roman nous mènerait trop loin. Disons seulement pour ceux de nos lecteurs qui tiennent au point de départ en toute chose, que ce genre de littérature, essentiellement français, a subi de singulières transformations depuis son origine jusqu'à nos jours. C'est merveille qu'en route, à force de dépouillements successifs, il n'ait pas perdu jusqu'à son nom. Mais il en est comme du couteau de Jeannot; qui, pour avoir changé vingt fois de lame et vingt fois de manche, n'est pas moins demeuré toujours le même couteau.

S'il est vrai, comme le prétend Naudé dans son *Apologie des grands hommes accusés de sorcellerie,* que cette origine remonte aux *Chroniques* de Turpin, le bon évêque de Reims, s'il revenait au monde, refuserait assurément de reconnaître ce naïf et robuste nourrisson, contemporain de Charlemagne, jargonnant en patois romain ses fabuleux récits de *geste* et d'*aventure*, dans cet adolescent maladif et concentré qui devise aujourd'hui, en pur langage d'académie, sur les questions sociales, politiques et psychologiques. Il ne serait pas nécessaire de remonter si loin pour constater la dissemblance; du XVII^e^ au XIX^e^ siècle seulement, quel écart! On peut s'en faire une idée, en rapprochant, par exemple du roman de *Mauprat*, de Georges Sand, le roman de *Tarsis et Zélie*, de Lamothe-le-Vayer, dont l'éditeur disait naïvement dans une note préliminaire : « Cet ouvrage est digne du cabinet de ceux qui se plaisent à étudier la marche du cœur humain, et à nourrir leur sensibilité de ces scènes intéressantes et souvent funestes des effets de l'amour et des autres passions. »

Etudier la marche du cœur humain! nos romanciers d'aujourd'hui ne font pas autre chose, à cette différence près qu'au lieu d'imaginer, comme autrefois, des êtres fictifs auxquels on prêtait des caractères forcés, des aventures extravagantes et des sentiments de convention, ils peignent des types ressemblants qui se meuvent sur le fond brutal des réalités de la vie. Dans ses conditions actuelles, le roman est surtout une œuvre d'observateur, et pour en faire une œuvre de moraliste, il suffit que l'observateur soit honnête et convaincu.

On ne pourrait guère aujourd'hui, sans injustice, rééditer contre lui cette fameuse harangue du père Porée qui le déclarait corrupteur des lettres et l'accusait de fausser l'histoire, la géographie, la poésie et l'éloquence. A bien y regarder même, on lui découvrirait peut-être plus d'utilité que de danger. Reflet de la société, expression de ses souffrances, de ses aspirations et de ses besoins, il indique au législateur et à l'économiste, bien mieux parfois que ne pourrait le faire un ouvrage de haute théorie, les côtés à reprendre dans l'édifice social, pour cause de vétusté, de relâchement, de perte d'équilibre, de disparate avec le milieu actuel. Est-ce trop dire que le roman, considéré à ce point de vue, serait comme l'esprit *vécu* de la loi ?

Son élément naturel, l'antagonisme des sexes, envisagé sous le double rapport de la liberté individuelle et du devoir collectif, est à l'ordre du jour depuis que le monde existe ; mais jamais plus ardemment qu'en notre siècle ne s'est plaidé ce procès contradictoire, qui ne sera pas de sitôt jugé en dernière instance. Autour de cette délicate question du mariage et de sa rupture, les plumes les plus éloquentes se sont exercées.

Les partisans du divorce disent : La séparation n'est pas un remède, pas même un palliatif au mal ; c'est l'aggravation du mal ; car, en distendant simplement le lien détesté, on le prédispose presque inévitablement à des nœuds irréguliers et à des désordres de toute nature qui ne font que le compliquer davantage. Ils ajoutent que le divorce, comme toute solution extrême, porte en soi-même ses appréhensions devant lesquelles hésite toujours la volonté, et pour montrer qu'il serait salutaire, ne fût-ce qu'au point de vue comminatoire, ils donnent pour exemple, d'après Valère-Maxime, qu'à Rome, en pleine licence de divorce, il se passa cinq cents ans et plus avant que nul s'en servît. Ils oublient d'ajouter que nous n'avons des premiers Romains ni les vertus intérieures, ni les énergies civiques.

Les adversaires de cette opinion invoquent en faveur de l'indissolubilité du lien conjugal et l'autorité de l'Eglise et les nécessités de l'ordre social, — deux arguments formidables par l'appui mutuel qu'ils se prêtent.

De part et d'autre, on le voit, la lutte est vive et les passes d'armes serrées. En attendant, la démoralisation va son train, et l'observateur le plus optimiste est obligé de convenir qu'il en est de la civilisation d'un peuple comme de la maturité d'un fruit, dont la corruption est le dernier terme.

Le relâchement du lien conjugal correspond à des circonstances qui frappent tous les yeux : les vices de l'éducation des deux sexes, là trop frivole, ici trop positive; les convenances de position primant les inclinations de nature; l'intérêt substitué à l'amour; le luxe introduisant dans les ménages les besoins factices et les tentations mauvaises; le rire malsain du célibat troublant la sérénité du sacrement; le devoir auguste livré aux brocards d'une certaine littérature gouailleuse; autant de causes au bout desquelles se produit trop souvent cet effet terrible : la faute! Ici la question devient brûlante; à son étude un moraliste ne suffit pas; il y faudrait surtout un physiologiste, non pas à la manière de Balzac chez qui la pente goguenarde ne s'arrête qu'aux côtés facétieux de l'observation, mais à la manière des Bichat, des Magendie, des Flourens, dont l'examen impartial n'exclut pas, de l'interrogatoire de nos passions, les témoignages de nos tempéraments et de nos maladies.

Chose étrange! dans le roman de M^me^ Bentzon, la faute vient de la femme; ce n'est guère l'habitude du beau sexe de s'accuser d'avoir commencé. Ne soyons pas en reste de franchise, et reconnaissons très sincèrement qu'en y regardant de près, les premiers torts viennent de l'époux neuf fois sur dix, et qu'habituellement c'est le plus coupable de félonie qui crie le plus fort à la trahison. Nos petits dieux domestiques sont très exigeants, pensez donc ! Il ne faut ni les négliger, ni les dédaigner, ni surtout les maltraiter, encore moins les remplacer par d'autres. Et combien pleurent et maudissent leurs petits dieux partis, qui leur ont eux-mêmes ouvert la porte ! Il y aurait, dans tous les cas, de la justice à rechercher d'où provient l'accident, de la sagesse à le ramener aux proportions d'un acte inhérent à la faiblesse humaine, et de la grandeur d'âme à le pardonner ; car si l'indifférence le prépare habituellement, l'amour-propre le rend presque toujours irréparable. Mais nous ne sommes ni justes, ni sages, ni généreux ; nous sommes hommes, partant passionnés, violents et intolérants.

La question s'imposant, non telle qu'elle devrait être selon la loi de charité, mais telle que l'a faite l'égoïsme de nos mœurs, voyons le parti que M^me^ Bentzon a tiré de son examen.

Dans son livre : *Un divorce*, M^me^ Bentzon s'attache à démontrer que si le sentiment et l'équité plaident en faveur de l'être malheureux rivé à une chaîne qui lui est odieuse, la conscience et le devoir se prononcent inexorablement contre la rupture de cette chaîne du moment qu'elle est resserrée par l'existence d'un enfant. Elle s'est demandé si les aspirations très naturelles de l'*homme* et de la *femme* au bonheur d'une nouvelle union ne doivent pas être étouffées chez le *père* et la *mère* par les plus impérieux de tous les devoirs, et si nous avons le droit de vivre pour nous-mêmes, lorsque ce dépôt redoutable et sacré, — un enfant, — a été remis entre nos mains. Son roman sera l'exposé dramatique des arguments que l'enfant lui semble apporter avec lui dans le plaidoyer contre le divorce.

L'action se passe en Allemagne. L'auteur croit devoir prévenir que lorsqu'elle écrivait son récit, l'Allemagne n'étant pas encore prussifiée, il n'y avait pas de honte à l'aimer ; elle ajoute que les mœurs et le caractère qu'elle a esquissés lui paraissent devoir offrir d'autant plus d'intérêt que le teutonisme va les effacer pour jamais, faisant ainsi autant de mal à la *grande patrie* qu'il en a pu faire à notre pauvre France. Dont acte donné au patriotisme de M^me^ Bentzon, et passons à son œuvre.

Elsbeth Klauss, fille d'un riche ingénieur, aime un officier du nom de Karl de Waldheim, un de ces fils de famille qui ont mené d'abord la vie à grandes guides, et qui, leur patrimoine dissipé, se font soldats, n'ayant pas le courage de se faire travailleurs. Le père d'Elsbeth s'oppose à l'union des jeunes gens. Karl, désespéré, quitte l'armée et se rend en Amérique où il prend part, comme officier supérieur, à la guerre de sécession. Il inspire une passion excentrique à une riche Américaine, miss Dora Moore, qu'il épouse et dont il a une fille. Mais sa femme est coquette; il découvre qu'elle en a aimé un autre avant lui, et il a cru surprendre des preuves de la continuation de ces premières relations. Il obtient le divorce, abandonne à miss Moore toute la fortune qu'il en a reçue et revient en Allemagne avec sa petite fille Betsey, âgée de neuf ans. Elsbeth est restée fidèle à ses souvenirs et ne s'est pas mariée; son père est mort, elle est libre. Elle accueille Karl comme un ami malheureux, le console et se charge de l'éducation de Betsey. Mais ce rôle l'entraîne irrésistiblement à remonter la pente du passé, au bout de laquelle se dégage, fraîche et souriante, la vision des premières amours.

Elle finit par épouser Karl. Mais Betsey se rappelle sa première mère, et ne sanctionne pas cette substitution de rôle. Elle entre en lutte sournoise avec Elsbeth et lui fait sentir sa révolte avec cette cruauté de persistance et ce calcul d'intention qui font de certains enfants, à certaines heures, des bourreaux sans pitié ni merci. Elle grandit, et avec elle sa répulsion contre Elsbeth. Karl, à son insu, devient le complice de sa fille. Ce portrait vivant de Dora, avec son étrange beauté, ses caprices fiers et ses turbulences passionnées, contrastant si complètement avec les grâces tranquilles, le dévouement obscur et la calme sérénité d'Elsbeth, lui font monter au cerveau les capiteuses réminiscences du passé. Betsey et lui, comme s'ils s'entendaient à demi-mot, se cachent pour parler de leur existence en Amérique; Elsbeth n'est déjà plus qu'un repoussoir à ce fond lumineux des ivresses de la mémoire. Cependant Dora Moore, après avoir tenté d'étouffer dans une vie de désordre le souvenir de Karl qu'elle n'a pas cessé d'aimer, passe en Allemagne avec le désir d'enlever sa fille et de se venger à la fois de Karl et de celle qui l'a remplacée auprès de lui.

Elle parvient à voir Betsey qui porte le coup de grâce à Elsbeth dans le fiévreux entretien qui suit cette rencontre. Elsbeth a jugé d'un coup d'œil l'épouvantable réalité; le vertige la saisit; elle se sent coupable envers la femme dont elle a usurpé la place, coupable envers l'enfant qui ne pardonnera jamais à la rivale de sa mère, coupable même envers Karl à qui elle ne pouvait se sacrifier qu'à la condition de demeurer sa sœur et rien de plus. Elle expiera sa faute en poussant le sacrifice d'elle-même jusqu'au renoncement absolu; elle se supprimera pour assurer le repos de trois personnes. Mais avant de mourir, elle éprouve le désir insensé de voir sa rivale. Ici se place un épisode du plus haut dramatique : l'entrevue d'Elsbeth et de Dora. Il fallait la plume délicate d'une femme pour se tirer d'une situation aussi périlleuse, et rester vraie sans sacrifier au vraisemblable. Ces pages sont un chef-d'œuvre d'observation fine, de tact exquis et d'émotion naturelle. Elsbeth impose à Dora l'étonnement d'abord, le respect ensuite; elle éveille dans le cœur de son ennemie l'écho des sentiments généreux qui sont dans le sien; on sent qu'un peu plus elle la dominerait jusqu'à l'aveugle obéissance. Mais elle n'a voulu vaincre que pour se faire pardonner d'avoir vaincu. Tout étant fini pour la pauvre désabusée, elle se résigne à mourir, en donnant à sa mort, par un dernier scrupule de délicatesse et de respect humain, les apparences d'un accident. Une lettre écrite *in extremis,* — douloureux testament d'un cœur brisé, — fera connaître sa résolution fatale à un pasteur, son ami d'enfance, dont elle a éprouvé le dévouement sans bornes; lui seul connaîtra le secret de sa fin.

Je sais gré à M^me^ Bentzon de s'être crue obligée à faire intervenir ce confident en son drame. Trop souvent les romanciers se passent de cette intervention, laissant le lecteur se demander comment et par qui l'événement qu'ils racontent a pu être divulgué puisqu'il n'avait pas de témoins. L'illusion complète d'un récit n'est qu'au prix de la vraisemblance absolue dans les moindres détails.

Tel est le cadre de l'œuvre. Mme Bentzon en a tiré de puissants effets ; la possession passionnée de son sujet s'y révèle par des mouvements d'une grande éloquence ; le style est vif et naturel; l'action se développe sans effort à travers des épisodes bien amenés et des esquisses de mœurs et de caractères dessinées avec beaucoup d'esprit. Cette part faite sans réserve à la portée littéraire du livre, c'est en hésitant que j'aborde sa portée morale. Je me demande si la solution à laquelle aboutit l'écrivain est de nature à satisfaire, je ne dirai pas l'esprit du lecteur, mais sa conscience. Je ne le pense pas. Il est évident que Mme Bentzon n'a pas voulu faire l'apologie du suicide, comme certaines critiques le lui auraient reproché ; mais on ne peut nier qu'en plaçant son héroïne dans des conditions telles que sa suppression volontaire apparaisse comme inévitable, elle ne donne au suicide une sorte d'excuse morale, ce qui ressemble fort à une sanction.

Or, le suicide nécessaire n'existe pas ; s'il existait, ce serait dans la loi morale une fissure par où s'échapperait toute la responsabilité humaine. Ici même, remarquons-le bien, la conséquence n'est forcée que par l'exagération du point de départ. Que l'enfant apporte avec lui, en naissant, un argument sérieux contre la disjonction du lien conjugal, nul ne le contestera ; mais qu'il vienne se placer, comme une attache inexorable, inflexible, entre deux incompatibilités absolues, qui oserait l'admettre ? Il n'amènerait pas l'union, et ne serait lui-même, dans les tiraillements continus de l'horrible chaîne, qu'un anneau froissé jusqu'au martyre. Défions-nous des affectations et fictions de sentiment, et surtout de ce chauvinisme particulier qu'on a nommé « *la voix du sang* ». La vraie maternité n'est pas celle qui crée le corps, mais celle qui prend la charge de l'âme ; l'une est un accident physique, l'autre une vocation sacrée. A ce compte, la vraie mère de Betsey était Elsbeth ; à ce compte aussi, beaucoup de mères auraient fort mauvaise grâce à revendiquer comme étant *leur chose*, l'enfant que la société leur soustrairait au nom de la morale, en vertu de son autorité souveraine. Le prestige qui, pour l'enfant, s'attache même à une mère indigne, dérive habituellement d'affinités inconscientes, souvent d'un pur instinct de vanité. De même, chez ces sortes de mères comme chez Dora Moore, le sentiment maternel n'est souvent qu'un pur instinct d'égoïsme. Une femme disait un jour devant moi : « J'aimerais mieux voir mon enfant mort que le savoir heureux en d'autres mains que les miennes. »

Or, cette mère, qui n'avait pas même allaité son enfant, n'affirmait ses droits sur lui que par de mauvais traitements et du mépris. Ces incohérences du sentiment maternel sont, comme toute les bizarreries de nature, à ranger dans l'ordre des phénomènes physiologiques; mais nulle règle morale n'en saurait être déduite en faveur de la thèse qui nous occupe.

Je n'insisterai pas davantage sur ce point chatouilleux; seulement je préviens M^me^ Bentzon que toutes les sympathies de ses lecteurs seront pour Elsbeth contre Dora, et qu'ils appelleront unanimement du verdict qui condamne à mort cette chère innocente, coupable seulement de fidélité en amour et de constance en dévouement. Aussi bien, en plaidant contre elle, M^me^ Bentzon a donné un tel prestige de relief, un tel charme d'exposition aux circonstances atténuantes, qu'on ne voit en réalité que celles-là dans toute l'ordonnance de son brillant plaidoyer.

Il me revient, à ce propos, une réflexion que j'ai souvent faite en lisant nos romans de mœurs. Le dénouement est presque toujours fatal à celui des héros ou héroïnes qui nous intéresse le plus. Si ce n'est là qu'un procédé destiné à nous émouvoir fortement, je le déclare mauvais. Certes, on ne peut exiger qu'un roman se termine invariablement comme un conte de fée, que les gens s'y marient, qu'ils vivent longtemps heureux et qu'ils aient beaucoup d'enfants, mais encore n'est-il pas prouvé que les romans anglais, américains et suédois soient moins émouvants que les nôtres pour finir à peu près à la manière des contes de fée. Il est désespérant de voir sacrifier de parti pris à cette fatalité des événements si dure aux meilleurs, si facile aux pires,

> Et les corps les plus beaux et les cœurs les plus doux.

On me répondra peut-être que la vie est ainsi faite, soit; qu'on nous la dépeigne alors non comme elle est, mais comme nous voudrions qu'elle fût; nous y gagnerons du moins l'illusion. Mais la vie est-elle vraiment faite ainsi ? Et serait-elle donc d'une application absolue, cette moralité échappée, un jour de fantaisie noire, à la plume de notre poète V. de Laprade : « *Le vice n'est pas toujours récompensé, mais la vertu est toujours punie* » ?

4 août 1873.

II

M^{me} S. BLANDY

Aussi bien que M^{me} Th. Bentzon, dont nous parlions dernièrement, M^{me} S. Blandy peut se dire notre compatriote. Où est-elle née ? nous l'ignorons, mais elle a l'accent de notre pays. En tous cas, elle a tellement vécu de notre air, et, dans ce qu'elle a écrit, s'est si bien inspirée de nos sites, de nos mœurs, de nos caractères, que nous ne ferons nulle difficulté de lui délivrer, pour peu qu'elle y tienne, ses grandes lettres de naturalité lyonnaise. Elle aussi est en voie de se faire une place distinguée dans la littérature de roman.

Vauvenargues admettait la nécessité de faire des fautes, la plus grande de toutes étant, disait-il, de se priver de l'expérience. Il ne faudrait pas pousser trop loin cette théorie qui aboutirait au quiétisme de la conscience. Le moraliste ajoutait d'ailleurs, de crainte qu'on se méprît sur la portée de sa pensée : « Nos passions ne sont pas distinctes de nous-mêmes ; il y en a qui sont tout le fondement et toute la substance de notre âme. Cela ne dispense personne de combattre ses habitudes, et ne doit inspirer aux hommes ni abattement ni tristesse. » Cette citation serait un hors-d'œuvre dans notre causerie si nous ne faisions bien vite remarquer qu'en s'exprimant ainsi, Vauvenargues plaidait sans s'en douter la cause des romanciers, dont le fonds s'alimente de nos fautes et de nos travers, et qui sont en quelque sorte les casuistes des passions humaines.

Mais n'est-il pas vrai aussi qu'à la manière dont ces scrutateurs du vif l'étudient et l'analysent chez les autres, ils trahissent eux-mêmes les plus secrètes habitudes de leur propre nature ? Il suffit de lire un roman pour être fixé sur la moralité vraie de l'auteur.

M^me^ Blandy n'a rien à redouter de ce critérium qui ferait tant de tort à certains romanciers de notre connaissance. Etudiée à travers ses livres, elle nous révèle une âme élevée, un sens droit, un esprit délié joignant à une certaine hardiesse dans la manière de penser un grand fonds d'honnêteté morale. Elle voit bien et juste, mais elle sent mieux encore. Elle sait bien ajuster ses fictions et ne les fait jamais sortir de cette mesure hors de laquelle il y a trouble pour l'entendement et malaise pour le cœur.

Ce qui nous plaît dans sa façon d'écrire, c'est qu'elle ne prépare pas, comme tant d'autres, ses surprises sur l'esprit des lecteurs ; elle l'engage très naturellement dans le vif des situations, et l'y retient sans effort par le seul attrait du récit. Elle évite surtout de faire sentir la tyrannie de son opinion dans le domaine des questions délicates, et sur ce terrain difficile elle s'arrange toujours de manière à laisser au lecteur — ce qui est très habile — sa grande part de complicité personnelle.

Sa faculté d'assimilation est très remarquable ; elle en donne la preuve, notamment dans son dernier ouvrage, *Les Indiscrétions du prince Svanine.* Les quatre récits réunis sous ce titre sont des moralités de sentiment arrangées dans le cadre des mœurs russes. Telle situation vraie en soi n'est vraisemblable que dans un milieu approprié ; or, le milieu des mœurs françaises n'eût comporté la vraisemblance ni de l'*Emeraude*, ni du *Bruderschaft*, ni surtout de *Sept pour un*, dont l'héroïne, une femme trahie, qui a reporté sur son unique enfant toutes ses affections, obligée de restituer cet enfant à l'époux indigne, met ce dernier dans l'impossibilité de reconnaître l'héritier de son sang au milieu de six autres enfants du même âge qu'elle a fait élever avec le sien.

Nous n'analyserons pas ces récits qui tous ont un grand charme d'originalité relevé d'un intérêt dramatique de bon goût. Nous dirons seulement qu'en les lisant, on ne peut se défendre de les croire écrits sur place par une personne initiée de longue main à toutes les habitudes de la société moscovite.

Nous insisterons davantage sur son avant-dernier roman, *Revanche de femme*, qui nous touche à plus d'un titre, et dans lequel nous pouvons apprécier très exactement par nous-mêmes les qualités dominantes du talent de M^{me} Blandy.

Cet ouvrage atteste un esprit observateur, plein de verve naturelle, fixant d'un trait rapide et sûr la ressemblance des physionomies, et mimant les caractères avec une originalité piquante. Il a été pensé, écrit et vécu à Lyon ; nous en connaissons les types, nous en avons coudoyé les personnages.

Voyez plutôt ! Cette « personne sèche et longue qui ressemble à une cigale gigantesque avec son costume vert-pomme », ne l'avons-nous pas rencontrée maintes fois ? « C'est l'une des femmes les plus pieuses, les plus respectées et les plus redoutées de Lyon. Elle est dame de charité et présidente de bon nombre d'œuvres. On la respecte à cause de sa vertu très prônée, on la redoute pour son rigorisme. »

Regardez de ce côté : « Cette belle dame en robe rose est une de nos élégantes ; nulle ne sait mieux qu'elle la robe de demain ; nulle ne juge plus sévèrement les anachronismes du costume et les fautes de goût. Ne lui parlez que de chiffons si vous voulez qu'elle vous écoute. »

Dans cette autre dame en noir « dont les repentirs blonds se meuvent avec la régularité d'un balancier de pendule », ne reconnaissez-vous pas « certaine dévote doucereuse et curieuse, aussi insinuante qu'une couleuvre et pas tout à fait aussi inoffensive » ?

« La vie de province rend inquisiteur, » dit M^me^ Blandy. Cela se comprend. Nous avons tous reçu du ciel une dose à peu près égale d'activité ; plus circonscrite est sa sphère d'action, et plus ardente elle s'exerce aux détails ; ce qui n'est que curiosité sur une vaste scène devient investigation souvent indiscrète sur un petit théâtre. Les investigations de M^{me} Blandy nous valent des jugements très piquants sur les hommes et les choses de notre ville ; on n'y sent guère le parti pris de critique ; mais la vérité nous oblige à reconnaître qu'ils ne sont pas toujours exempts de fantaisie. Ainsi, n'en déplaise à l'auteur, notre place Bellecour n'est pas plus un désert sablonneux que la place de la Concorde ; notre parc a de l'ombre, et notre Bourse n'est pas un édifice écrasé tant que cela.

Elle dépeint quelque part « le Lyonnais pur sang, alerte de corps, rond d'esprit, d'une gaîté aiguisée d'une pointe de malice ; car ses jeux ne sont pas sans plaisanterie narquoise, et il ne faut pas oublier que Lyon est la patrie de Guignol, le type du bon sens bonhomme et gouailleur. » C'est bien vu et bien dit. Elle ajoute que les Lyonnais, au point de vue de l'esprit pratique, sont les Américains de la France, moins toutefois la noble indépendance yankee. D'accord ; mais ne force-t-elle pas un peu la note lorsqu'elle affirme qu'ils sont tous marchands par instinct, même ceux qui exercent des professions libérales ?

Elle est exacte dans le portrait qu'elle trace d'un « fabricant de soie de la vieille roche, absorbé par ses affaires, leur consacrant son temps, son esprit, toutes ses facultés. Au demeurant, un excellent homme, n'ayant d'autre tort que celui de se croire un mari sans reproche parce qu'il est fidèle à sa femme, sans songer qu'il y a plusieurs sortes de fidélités, et qu'elle est presque négative celle qui n'apporte dans le tête-à-tête que des préoccupations d'intérêt et des distractions commerciales. »

Nous reconnaissons aussi de la fidélité dans l'esquisse d'ensemble que voici, encore que le crayon n'ait pu s'y défendre de certains traits dont la finesse est quelque peu cherchée :

> Ce que Lyon a de plus beau, ce n'est, en dépit de l'opinion courante, ni la double ligne de ses quais ombragés, ni ses rues monumentales qui lui donnent un faux air de capitale, ni ses deux fleuves qui font payer aux Lyonnais leur voisinage imposant en tributs d'angines et de rhumatismes éclos de leurs brouillards compacts ; c'est sa banlieue. Cette assertion révoltera sans doute les Lyonnais épris de leur ville, patriotes de clocher jusqu'au fanatisme. Lyon, en effet, est plein d'honnêtes gens, de gens instruits, intelligents même parfois, qui poussent jusqu'au culte, jusqu'à la dévotion l'amour de leur vieille cité. D'autres villes sont plus illustres, plus pittoresques ou plus gaies que Lyon, nulle n'est plus aimée.
>
> Ce n'est pas comme on aime généralement sa patrie que les indigènes des Terreaux, des Brotteaux et de Perrache chérissent leur ville ; ils ont pour elle la faiblesse d'un amant pour sa maîtresse ; ils admirent tout d'elle, surtout ses imperfections ; ils la possèdent à tous les temps du verbe, car Lyon est peuplé de savants, d'archéologues qui passent leur vie à compulser des

parchemins, à déchiffrer des inscriptions, à collectionner des médailles pour s'enquérir du passé de Lyon, des hommes célèbres qui l'ont embelli ou seulement visité, et je craindrais de faire sourire aux dépens de gens que j'estime en révélant l'avenir qu'ils rêvent pour leur patrie.

Paris n'a qu'à se bien tenir s'il veut conserver le privilège qu'un aveugle hasard lui a donné sur les autres villes de France. Il montre bien sa pénurie en quêtant de ci, de là, une rivière, quelques gouttes d'eau enfin pour suppléer à sa petite Seine, à ce méchant ruisseau presque sec, et en appelant à lui des ressources des quatre coins du globe, tant il lui est impossible de se suffire. Lyon est plus riche ; Lyon se suffit matériellement et intellectuellement parlant.

Tandis que les Revues parisiennes traitent des sujets les plus divers ; tandis que leurs directeurs se plaignent du peu de variété des matières que leur amassent cent collaborateurs tournés chacun vers un horizon différent, Lyon a sa Revue, fort bien écrite du reste, mais dont le programme, suivi religieusement depuis trente ans, se circonscrit dans le territoire du Lyonnais. Et, chose qui surprendra ! après ce long temps de publication, elle trouve toujours quelque chose à dire sur un sujet qu'on croirait épuisé. Dans trente ans et au delà, cette Revue, à laquelle je souhaite heureuse vie, et qui d'ailleurs est fort valide, célébrera encore les gloires passées, présentes et futures de Lyon, tant il est vrai qu'on n'a jamais tout dit sur n'importe quel sujet.

Toute ville de province, indépendamment des traits typiques de sa physionomie extérieure, réfléchit ses habitudes morales par une manière d'être qui lui est propre. « A Paris, dit M^me^ Blandy, avec de l'esprit, du savoir-faire et de la hardiesse, on parvient à acquérir de la notoriété, et partant une position. Les conditions sont autres à Lyon ; c'est de la religion et un certain sérieux mi-pédant, mi-modeste, qu'il faut afficher. Dire qu'il faut *afficher* sa conviction et sa morgue n'a rien d'exagéré ; car, à Lyon, l'on arbore ses convictions réelles ou d'emprunt comme une enseigne, et c'est de toutes la meilleure. La médiocrité habile à l'adopter est sûre de l'emporter sur le plus réel talent. »

De là à conclure que l'hypocrisie est le fond du caractère lyonnais, il n'y avait qu'un pas ; Mme Blandy l'esquive adroitement. « L'hypocrisie, dit-elle, est la négation intime des convictions qu'on étale en public. Mais ici, les convictions fortes sont rares ; tout nage dans le vague ; la tradition de famille est pour beaucoup dans l'observation des pratiques religieuses, et par indifférence de raisonner sur les principes, on se sauve de la honte de se trouver en contradiction avec soi-même. »

Cette étude du côté mystique du tempérament lyonnais est le point de départ de son roman, *Revanche de femme.*

Elle met en scène deux époux que la convenance des positions a réunis, mais que la différence de communion divise. La jeune femme, inquiétée par les scrupules de son éducation de couvent, excitée d'autre côté par les conseils d'imprudentes zélatrices, s'est mis en tête de faire abjurer le protestantisme à son mari. Ses entretiens tournent à la conférence ; elle fait de son canapé une chaire de prédicateur. Ces tentatives n'aboutissent qu'à rendre le tête-à-tête intolérable à son époux, qui cherche dans un lien irrégulier le bonheur dont il est sevré chez lui. Lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle a fait fausse route, il est trop tard. Il lui suffirait d'une avance loyale ou d'un cri sincère du cœur pour ramener l'époux égaré ; mais une fierté mal entendue tient ses lèvres closes. Alors, avec cette facilité d'entraînement qui est le propre des natures ardentes, elle se jette d'un extrême dans l'autre. A ses ferveurs religieuses succèdent les dissipations mondaines ; sur cette pente, on glisse vite à la faute ; elle y tombe et ne s'en relève qu'après avoir souffert toutes les meurtrissures du cœur, toutes les humiliations de l'amour-propre. Elle fera du moins servir sa funeste expérience à la sauvegarde de son sexe. Le complice de sa faute, avec lequel elle a rompu, est sur le point de déshonorer une jeune femme dont il a obtenu des lettres compromettantes. En feignant auprès de lui un retour de passion jalouse, elle se fera rendre ses lettres et sauvera ainsi son amie d'une situation désespérée.

A cet acte loyal contre un perfide se bornera sa *revanche de femme,* et la moralité dégagée de ce drame intime sera celle-ci : « Nulle doctrine n'est plus funeste que celle qui préconise l'irrésistible pouvoir de la passion. En s'appuyant sur elle, on croit subir une fatalité, quand on est seulement l'esclave de son inertie. »

Le chef-d'œuvre littéraire de Mme Blandy, c'est sans contredit son premier livre publié sous ce titre : *La dernière Chanson*, scène du Mâconnais. On peut varier de sentiment sur ses autres ouvrages, selon le point de vue philosophique ou moral où l'on se place pour les juger. Mais si l'on discute l'esprit, le goût ou la fantaisie, on ne discute pas la nature ; or, c'est la nature qui a posé dans ce livre. Il n'est, d'un bout à l'autre, qu'une succession continue de tableaux et de scènes rustiques peints avec amour, dans leur couleur vraie et dans leur impression la plus franchement réaliste. La légende au courant de laquelle se développent ces tableaux est elle-même une merveille de grâce naïve et d'émotion sincère.

Vous rappelez-vous cette *Fleur des champs*, d'une romance d'autrefois, qui meurt d'amour pour un riche garçon qu'elle ne peut épouser, *n'ayant à donner que son cœur* ? Au rebours, ici, c'est *Fleur des champs* qui est riche, et qui meurt victime de l'orgueil entêté de son père dont elle a bravé l'autorité pour épouser un garçon pauvre dont elle est éprise.

« Ceci nous prouve (c'est la pauvre enfant qui parle ainsi dans la simplicité de son âme) qu'il faut contenter honnêtement son cœur lorsque personne ne s'y oppose, mais qu'on n'a pas raison de le satisfaire quand on est obligé de causer du dépit à toute une famille. »

Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, et la conclusion ne serait peut-être pas du goût de tous les pères. Nous préférons renvoyer le lecteur à ses propres méditations, et pour le mettre en humeur d'ouvrir ce livre, nous en détachons quelques passages pris au hasard, qui lui donneront la sensation friande du surplus :

> La cour du Pilori présentait un tableau harmonieux. Debout sur la machine à battre, le mécanicien recevait sur un large plateau les gerbes de blé lancées du char par trois hommes agiles. Les gerbes tombaient, et les épis lourds, les longs chalumeaux de paille frissonnaient dans leur chute avec un bruit métallique. Bien que se succédant de seconde en seconde, les gerbes suffisaient à peine à remplir l'insatiable gueule de la machine dont le mouvement continu, le long corps noir hérissé de rouages, le foyer rouge pareil à un œil de bête fauve et le bruit strident faisaient songer à quelque animal monstrueux et affamé. Le blé, séparé de la paille, dans les entrailles de la machine, retombait en tas sous les roues, tandis que la paille était dégorgée par un déversoir installé en avant.
>
> De ce côté, s'alignait une longue file de travailleurs, dont les premiers retiraient la paille à l'aide de fourches et la faisaient glisser plus loin entre un double rang de râteaux, qui la repoussaient à l'extrémité de la cour. La paille courait, bruissante, aveuglante, comme une cascade de paillettes d'or… De la machine, des râteaux, de la paille soulevée, s'élevait une poussière blonde qui scintillait au soleil comme la poudre d'or. Quand les gerbes déliées s'amoncelaient sur le plateau, on voyait s'échapper de leur fouillis bruissant des sauterelles grises, des scarabées au luisant corselet, qui sautaient en bonds effarés sur le sable de la cour et s'enfuyaient sur l'herbe courte du chemin où leur cuirasse d'émeraude se perdait dans le ton vert des graminées…

*

.... Ce fut un instant solennel que celui où ce père, où cette mère reçurent morte celle qu'ils avaient repoussée vivante. Personne jusque-là n'avait violé le secret du cercueil, et chacun s'empressait autour de cette bière que nul ne se croyait le droit d'ouvrir. Jacques lui-même (le père) un genou en terre, la couvait d'un œil hagard sans oser la toucher. Enfin, Reine Jardy, la première, porta la main sur ce funèbre réceptacle de ce qu'elle avait de plus cher au monde. Confus de leur hésitation, les parents l'aidèrent, et Marie apparut dans la majesté blanche et immuable de la mort.

La malheureuse mère se jetait sur elle pour l'embrasser ; la vue de cette robe grise, de ce tablier rose qui jetait ses reflets soyeux sur cette pâle figure de cire la fit reculer et s'écrier. Un frisson parcourut l'assemblée. Tous tombèrent à genoux. Chacun comprit la pensée de la pauvre morte (elle avait voulu rentrer dans la maison paternelle, parée de la robe qu'elle portait lorsqu'elle en était sortie), et lorsqu'on eut arraché la mère aux étreintes dont elle entourait ce cadavre, au lieu de jeter de l'eau bénite sur le corps de Marie, toutes les femmes vinrent baiser son front ou ses petites mains jointes sur la dentelle de son rabat....

*

... Sur le cortège funèbre planait un splendide soleil de juillet. Les haies vives du chemin étaient embaumées par les clématites et les menthes ; au-dessus des blés mûrs ou nouvellement moissonnés, invisible dans les profondeurs de l'azur, l'alouette mêlait sa chanson joyeuse aux lugubres psalmodies du clergé et des chantres. Un groupe d'enfants jouait sur les marches du cimetière, lutinant une chèvre qui léchait le salpêtre du vieux mur. Partout des images souriantes, et, sur les bras de quatre porteurs, dans ce cercueil étroit, gisait une créature belle, jeune et resplendissante de vie trois jours auparavant.

Il est des livres doués en naissant d'une jeunesse éternelle ; ils intéressent à toutes les époques et ne datent jamais, parce que le sentiment vrai de la nature est en eux, et qu'ils ne réfléchissent que des impressions immuables comme elle. On lira toujours, à titre de nouveautés, *Paul et Virginie*, de Bernardin de St-Pierre, *la petite Fadette*, de Georges Sand, et pourquoi ne pas le dire aussi, malgré le caractère osé du sujet, *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert.

Mme Blandy peut, sans trop de présomption, compter sur cette chance de longévité pour son ouvrage. Mieux signalé, mieux connu, ce livre aurait eu déjà plusieurs éditions. Patience, madame ! vous êtes jeune et pouvez attendre. Puis, voyez-vous, la curiosité de la génération actuelle ne s'est pas encore épuisée après la lecture de la trente-septième édition de *Mlle Giraud ma femme*. Quelque jour peut-être nous nous dégoûterons de ces scandales, et, comme il arrive aux gens blasés, nous reviendrons, par l'abus même des excitations fortes, au régime des émotions rafraîchissantes. Ce jour-là, madame, nous goûterons délicieusement les délicatesses de votre *Dernière chanson*.

6 septembre 1873.

◆

LES INÉDITS

I

J'ai fait, l'autre jour, moi aussi, mon petit feu de la Saint-Jean. J'avais rêvé *poisson noir en eau trouble,* ce qui signifie, on le sait, mort prochaine, et, l'influence de la politique aidant, je me trouvais fort à point dans cet état de grâce mélancolique où s'occuper de ses dispositions dernières est presque une distraction souriante.

Songeant à ces mille superfluités écrites dont l'homme s'embarrasse durant sa vie, sous prétexte de relations de cœur ou d'esprit, je me promettais bien de ne rien laisser après moi qui pût tenter la cupidité des collectionneurs d'autographes ou la curiosité des fureteurs d'indiscrétions posthumes. Cette pénétration dans le vif des intimités de la vie, quand l'homme n'est plus, m'a toujours paru souverainement impertinente. On enterre avec le mort, dans certains pays, ce qu'il a le plus aimé de son vivant, — son cheval, sa femme, son arc et ses flèches; c'est bien vu, — surtout pour la femme. On y joindrait certainement son écritoire, sa plume et ses *petits papiers*, si l'on connaissait là-bas l'usage, et surtout l'abus de ces riens charmants — si compromettants parfois.

Le sacrifice fut décidé, non sans quelque émotion. pensez donc ! une correspondance remontant si loin, provenant de tant de sources, et si variée de sens et de forme ! A la dépouiller feuille à feuille, il n'eût tenu qu'à moi de me donner le plaisir amer de revivre pour ainsi dire minute par minute l'existence passée; mais quelle scène de cette farce tragi-comique vaut bien la peine d'être répétée ? Non, pas même celle où, selon l'expression de Châteaubriand, *la femme suspend autour de l'homme les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.* De quel poids ne serais-je pas soulagé quand, de ces chimères pensées, aimées et souffertes, plus rien ne resterait qu'un petit tas de cendre grise dont le Wagner de Faust lui-même ne pourrait extraire un atome de cet *esprit flottant* qu'il emprisonna dans la fiole d'*homunculus !*

La flamme fit son œuvre en conscience; tout y passa joyeusement, et vos mensonges dorés, mon illustre maître; et vos perfidies naïves, mon tendre ami ; et vos adorables trahisons, ma belle enfant ; et vos sottises ténébreuses, mon cher anonyme.

Mais voilà que des profondeurs du meuble où je puisais à pleines mains les aliments de cet *auto da fé,* partent soudain des gémissements étouffés, et je vois s'en échapper, comme autant de feuillets sibyllins du trépied delphique, une multitude de *petits papiers* roses, blancs et bleus, chargés de ces caractères bizarres, symétriquement disposés, que beaucoup d'honnêtes gens prennent pour des vers, et qui en sont quelquefois.

Chacun, près de mourir, se plaint en son langage :

— Je suis une épître familière oubliée par Horace avec ses tablettes dans le boudoir de Lydie ; personne ne me fera-t-il arriver à mon adresse ?

— Je suis une élégie égarée par Properce dans une rue de Rome, cette nuit où il se morfondait à la porte de Cynthie ouverte à son rival le Préteur. N'est-il plus d'amoureux éconduit qui veuille de mes services ?

— Je suis une ode enfermée par distraction dans le tombeau de Pindare ; ne me sera-t-il pas donné d'éveiller une énergie vivante ?

— Je suis un ïambe enchaîné sur les lèvres d'Archiloque depuis le jour de son triomphe aux jeux olympiques ; le front que je visais ne connaîtra-t-il jamais la honte de sa pensée ?

— Je suis un sonnet perdu par Pétrarque dans la forêt des Ardennes; cette petite perle fine manque aux pendants d'oreille de Laure; nul ne voudra-t-il donc lui rapporter ce bijou ?

> Le doux parler ne nuit de rien,

a dit Lafontaine. Cette évocation *in extremis* du nom sacré des maîtres m'arrêta tout court dans mon œuvre d'anéantissement, et encore que je ne fusse pas dupe des fictions imaginées pour m'attendrir, je recueillis précieusement ces *petits papiers*, me promettant à part moi de m'occuper de leur sort dans le monde, pour peu qu'ils eussent des titres à la protection de la muse.

C'est cette promesse que je viens remplir aujourd'hui.

*

Par quel courant mystérieux d'idées ma mémoire, depuis ce moment, s'est-elle obstinée après cette phrase de Montaigne : « Nous n'avons pas la milliesme « partie des escripts des anciens ; c'est la fortune qui « leur donne vie ou plus courte ou plus longue, selon « sa faveur ; et ce que nous en avons, il nous est loi- « sible de doubter si c'est le pire, n'aïyant pas veu le « demourant. »

Je me suis dit que la réflexion du philosophe humoriste pouvait s'appliquer très justement à notre *corpus poetarum*, et qu'à côté de ces anthologies où sont réunies les œuvres des maîtres connus, on pourrait faire une anthologie non moins riche et piquante avec ce *demourant d'escripts* que nous n'avons pas vus, soit qu'une occasion propice de publicité leur ait fait défaut, soit que la modestie des auteurs les ait condamnés d'avance à une obscurité volontaire.

Or, cette question de renommée littéraire ouvre à l'esprit un champ de méditations qui le met en grande perplexité. Ce même Montaigne n'a-t-il pas écrit à ce sujet les lignes peu encourageantes que voici :

« A la considérer simplement en soy (la renom-
« mée), je sçais bien que je n'en sens fruict ni jouïs-
« sance que par la vanité d'une opinion fantastique ;
« et quand je seray mort, je m'en ressentiray encores
« beaucoup moins ; et si perdray tout net l'usaige
« des vrayes utilitez qui accidentalement la suyvent
« par fois. Je n'auray plus de prinse par où saisir
« la réputation ny par où elle puisse me toucher ny
« arriver à moy. »

Ce dédaigneux mépris de sa réputation était-il bien sincère chez Montaigne ? N'aurait-on pu lui objecter que par cela même qu'il écrivait le chapitre sur *la gloire*, où sont ces lignes, il prouvait que le besoin de faire parler de lui après sa mort l'occupait durant sa vie, plus peut-être qu'il n'eût voulu le laisser voir?

Sainte-Beuve, un grand esprit de la même trempe, tout aussi subtil, mais visant moins à la bonhomie, n'affectait pas ce désintéressement des soins d'outre-tombe ; il avouait franchement sa vanité d'homme de lettres ; mais, par une transaction habile entre sa coquetterie d'auteur et sa modestie d'homme du monde, il légitimait ce sentiment au nom d'un impérieux devoir envers la société.

« Tout homme, — écrivait-il dans une étude sur Diderot, — tout homme doué de grandes facultés et venu en des temps où elles peuvent se faire jour, est comptable par-devant son siècle et l'humanité d'une œuvre en rapport avec les besoins généraux de l'époque et qui aide à la marche du progrès. Quels que soient ses goûts particuliers, ses caprices, son humeur de paresse ou ses fantaisies de hors-d'œuvre, il doit à la société un monument public, sous peine de rejeter sa mission et de gaspiller sa destinée. »

Que cette loi du génie s'applique à des esprits hors ligne, tels que Montesquieu, Pascal, Rousseau, Voltaire, on peut au besoin la défendre, et encore faudrait-il que tout le monde s'entendît sur la nature et la réalité de leur action bienfaisante. Mais étendue à la généralité des écrivains, elle serait simplement bouffonne. A quel poète de nos jours, par exemple, ferait-on accroire, sans rire, qu'il est investi d'un apostolat et qu'il a mission d'âmes ? Le génie est une exception, et toute loi qui ne vise que des exceptions est lettre morte.

Ni si importante, ni si vaine, telle m'apparaît la question, sincèrement envisagée après les maîtres dans mon humble entendement de disciple.

Le désir de se survivre existe en chacun de nous, c'est indéniable. Supprimez ce désir, et vous tuez du même coup ces grands agents de perpétuation qui se nomment travail, patriotisme, prévoyance, amour. La brute vit pour vivre, et beaucoup d'hommes, à ce compte, sont des brutes : mais on peut dire que l'être intelligent ne vit que pour préparer, après sa mort, le témoignage de sa vie : celui-ci par un poème, une toile, une statue ; celui-là par un palais, une maison, un jardin ; cet autre par une invention utile ; tel par une action d'éclat ; tel même par un crime. Ce sentiment d'importance individuelle, qui nous porte à prendre possession anticipée de l'avenir, est au fond peut-être le mobile même de la vie ; car il procède du sentiment de notre immortalité. Purement instinctif, il ne laisse rien à l'analyse. Que le stoïque le dédaigne par indifférence, que le religieux l'étouffe par renoncement ; dans ce cas même, c'est une visée spéculative que l'esprit abandonne pour une portée plus haute. Il n'en demeure pas moins ce qu'il est en soi : un besoin de la nature humaine qu'on ne doit ni trop déprécier ni priser outre mesure.

Voilà une digression bien grave pour un sujet si léger ; je reviens à mon *demourant d'escripts.*

*

Sous ce titre : *Les Inédits*, quel beau livre ne ferait pas un amateur intelligent qui ne reculerait ni devant le temps ni devant la difficulté des recherches ! Ce serait comme un *salon des refusés* où le goût public ferait raison des injustices du sort, des timidités du sexe ou de l'âge et des rigueurs de la position. Ce travail de réparation qu'un pieux ami des lettres entreprendra peut-être un jour, je le tenterai pour mon plaisir dans cette causerie nécessairement circonscrite à ce qui se trouve là sous ma main : hommages naïfs d'élèves, discrètes confidences d'auteurs, obligeantes communications d'amis. Il me plaît de faire arriver sur ces chers inconnus de la renommée un petit rayon de ce bon soleil où les plus petits doivent trouver à se chauffer, si loin que se projette l'ombre des géants. Peut-être cet essai décidera-t-il quelques-uns d'entre eux à tenter une publicité plus complète ; en tout cas j'aurai fait acte de sympathie envers ceux qui vivent, acte de souvenir pieux envers ceux qui ne sont plus.

Et voyez donc ! comme si rien ne devait manquer à cette étude, pas même cette précaution de coquetterie littéraire qu'on appelle une préface, voici que j'en trouve une fort à propos dans mes *petits papiers*. Elle est due à la plume originale d'une de nos compatriotes, M^me^ Alexine Girard, et devait précéder un recueil de ses poésies qui n'a pas été publié, peut-être parce qu'il méritait de l'être. Cette jolie chose remonte à 1859 ; bon Dieu ! comme le temps marche !

Hélas ! viendra le jour où, rimes et raison
Dans un livre, à l'étroit, s'éveilleront encloses ;
On vous enfermera, les folles, en prison,
Entre des murs de papiers roses.

Puis, à l'étal du coin, sous la brume et les vents,
Aux parfums de la rue, à l'odeur des lanternes,
On vous accrochera, mes papillons vivants,
Entre des Barême aux yeux ternes ;

Et puis, comme au pendu bafoué par la gent,
On vous fera procès. Mondor dira peut-être :
« Quel est ce nouveau sot qui préfère à l'argent
Le son muet d'un hexamètre ? »

Répondez-lui : « Monsieur, l'argent a tant d'appas
Qu'il est gardé de près par l'envie et les crimes,
Tandis que le pauvret, mon maître ne craint pas
Qu'on veuille lui voler ses rimes. »

M^me^ Alexine Girard est un esprit délié, d'un tour fantasque et plaisant qui rappelle Jean Passerat, cet initiateur de La Fontaine. La langue romane n'a point de secrets pour elle ; j'ai vu de sa façon telles poésies en vieux style qu'on eût dites retrouvées dans les archives oubliées du XVI^e siècle (1).

---

(1) Mme Alexine Girard est décédée le 14 février de cette année. Elle avait l'auteur en estime et affection particulière, et s'était assimilé sa manière au point de faire parfois illusion. On lui doit les *Sonnets-préfaces, glissés par une Dame Lyonnaise en tête des* « *Figulines* » *et de la* « *Chasse aux Mouches d'or* ». Elle avait salué l'apparition de ce dernier ouvrage par la très fine et spirituelle boutade suivante, dont la place nous a paru naturellement marquée dans l'inventaire des *Petits Papiers,* que le chapitre des *Inédits* met en lumière :

LA CHASSE ÉTERNELLE

Dans les fleurs et sous la ramée,
Avril éveille ses essaims ;
Saphir ailé, perle emplumée,
Tout se meut dans les airs sereins.
— Hé ! chasseurs de la saison verte,
Jeunesse, amour, sonnez du cor !
Au galop ! la chasse est ouverte,
La chasse aux mouches d'or.

Courez les bois, longez les grèves ;
Dans leurs ébats capricieux,
Elles montent, comme les rêves,
Du bord de l'onde au bord des cieux.
Lancez vos réseaux de dentelle,
Et luttez, essor contre essor ;
A vingt ans que la chasse est belle,
La chasse aux mouches d'or !

Ils vont au diable, — et midi sonne.
— Halte ! et retournez sur vos pas ;
Dans vos filets tant d'or foisonne !
D'amasser n'êtes-vous point las ?
— Nous ! disent-ils, quitter la trace ?
Laisser la moitié du trésor ?
Taïaut ! taïaut ! forçons la chasse,
La chasse aux mouches d'or !

Ils vont toujours, — il fait nuit sombre ;
Mouches, Désirs, Songes ailés,
Fuyant les mornes froids de l'ombre,
Par tous les trous s'en sont allés.
Tristes chasseurs ! chacun en glose !
— Hé ! vieux, qui rabattez encor,
Hallali ! çà, la chasse est close,
La chasse aux mouches d'or !

Avril 1876. (NOTE DES EDITEURS).

Voici des manuscrits d'une autre muse lyonnaise, Mlle Amélie Pernod ; je ne les touche qu'en tremblant. Lorsqu'au mois de septembre de l'année 1871 elle me les envoya du fond de la Suisse, où elle s'était retirée, elle m'écrivait, comme frappée d'un secret avertissement : « Si, lorsque vous aurez la bonté de me dire ce que je dois faire de ces essais, vous ne receviez pas de réponse, c'est que je serais morte. J'ai été si près du tombeau ce printemps, je suis si faible encore, et ce climat m'est si cruel, que j'ai de mauvais pressentiments pour cet hiver. » Je m'empressai de lui transmettre mes encouragements et mes conseils ; mais hélas ! j'attends encore sa réponse (1).

Quel volume attachant on extrairait de ces petits cahiers, minutieusement remplis, comme le serait la confession d'une âme écrite au jour le jour ! Tout y est naturellement senti, librement avoué ; le moindre souffle agitant cette *lampe orageuse* fait passer au courant de la page comme un frisson communicatif. C'est une poésie d'*impression* plus que de *rendu* ; mais sa simplicité même y met ce charme de la chose vraie que l'art le plus savant ne saurait suppléer. Le passage suivant fera comprendre ma pensée :

---

(1) Ce pressentiment ne s'est heureusement pas réalisé. Sous ce titre : *A tous*, Mlle Amélie Pernod a publié, en 1876, chez Sandoz, à Neuchâtel, un fort élégant recueil de ses poésies.

(Note des Éditeurs).

Lis en mon cœur ; regarde, il est rempli de toi :
A toute heure, en tous lieux, je n'ai qu'une pensée :
Je ne sais pas cacher ma peine ou mon émoi,
Nulle trace aisément n'en peut être effacée.
Je t'aime et te le dis ; mon âme est sans détour ;
J'ignore l'art de feindre et ne saurais l'apprendre ;
Si je ne sais qu'aimer, si grand est mon amour
Que tu ne peux pas être aimé d'amour plus tendre.
Brise-moi sans pitié ! Je ne me plaindrai pas
Si tu me méconnais, si ton cœur me repousse ;
Mais, ainsi que la fleur qu'on foule sous les pas
Exhale en s'effeuillant une senteur plus douce ;
Ainsi qu'un luth brisé, dont les cordes encor
Rendent un dernier son, triste et mourante plainte,
Mon amour méconnu, cher et pieux trésor
Que je donne aujourd'hui sans détour et sans feinte,
Enveloppant ton cœur d'une invisible étreinte,
Reprendra vers le ciel un plus puissant essor,
Et de son mal auguste et de sa douleur même
Saura se faire un chaste et cruel diadème.

Ce dernier trait se retrouve, plus énergique peut-être, mais non plus pénétrant, dans la strophe suivante des *Rayons perdus*, de M^lle^ Louisa Siefert :

Et je saurai souffrir, et je dirai que j'aime,
Et je ceindrai mon front, comme d'un diadème,
    De ma couronne de douleurs ;
Et rien n'empêchera ma passion candide
De monter jusqu'au ciel, radieuse, splendide,
    Embellie encor par mes pleurs !

La concordance entre l'une et l'autre poésies est remarquable ; elle tiendrait même d'un hasard merveilleux s'il n'était démontré que l'amour, si habile à varier ses formules, n'est et ne sera toujours au fond qu'un divin radoteur de la même pensée. La coïncidence est, du reste, facile à expliquer. L'amour fait souffrir ; la souffrance emporte l'idée du martyre, qui éveille à son tour l'idée de la couronne du martyre. Ici et là, le même travail de la pensée s'étant opéré, la même conclusion était forcée.

Mlle Siefert n'a-t-elle pas dit aussi quelque part :

Mon rire est un mensonge et l'amour le sait bien !

Je trouve dans les pages de Mlle Pernod une jolie paraphrase de ce vers, avec des nuances particulières, d'une grande délicatesse :

Non, ce n'est pas l'amour qui me fait te sourire;
Mon âme à ses transports sut trop bien se fermer !
Un jour, je fus heureuse (oh ! pourquoi te le dire ?
Ne l'as-tu pas compris ?) un jour, j'allais t'aimer.
Mais que t'aurait donné cette furtive ivresse ?
L'idéal te sourit, la muse te caresse,
L'art embellit ta route, — et l'amour fait souffrir !
Pour t'épargner ses maux, va ! j'aurais su mourir !
— Et j'étouffai mon cœur; pour doubler mon courage,
D'un passé douloureux j'évoquai le mirage.
Dès ce jour l'amitié fut mon plus cher trésor;
Je sus ne pas t'aimer pour te revoir encore.

Cette finale n'est-elle pas d'un sentiment exquis ?

Plus sensitive que notre sexe dont le cœur est, quoi qu'on dise, bien moins impressionnable que le cerveau, la femme accuse mieux que nous, dans tous ses écrits, ses pentes mystérieuses et ses affinités secrètes. Tandis que nous réfléchissons le monde extérieur en nous, elles se réfléchissent elles-mêmes dans le monde extérieur. — Habitude du miroir, aurait dit Balzac. — Le *style, c'est la femme,* dirai-je à mon tour, en variant Buffon. Ouvrez un de nos livres; le monstrueux et le terrible sont nos moyens familiers d'effet. Ouvrez un de leurs livres; le gracieux et le frêle sont leurs éléments courants d'émotion. Où nous avons dû *imaginer,* elles n'ont eu qu'à *sentir,* et si leur domaine est celui des oiseaux et des fleurs, c'est qu'elles tiennent évidemment de cette double nature.

Frissonnants à tout vent d'orage,
Frileux même sous le baiser,
Il est des oiseaux de passage
Qui ne savent où se poser.

Voilà bien la femme poète, telle que la dépeint une jeune femme poète, Mme Mathilde Soubeyran, qui va nous livrer, en d'autres vers charmants, le secret de ses sympathies pour la violette : (1)

Il est une chaste fleurette,
Emblème du cœur pur et doux,
Qui cache sa beauté discrète
Dans les coins ignorés de tous.

---

(1) Mme M. Soubeyran a fait paraître, en 1878, sous ce titre délicat : *Oiseaux et Fleurs,* un mignon volume de ses mignonnes poésies.

(NOTE DES ÉDITEURS.)

. . . .
Son parfum seul nous la dévoile.
— Hélas ! qui n'a pas, en rêvant,
Dédaignant la fleur pour l'étoile,
Marché sur elle bien souvent ?

Telle âme est cette fleur blessée
Qui, martyre de sa candeur,
Aux pieds mêmes qui l'ont froissée
Exhale sa plus douce odeur.

Les fleurs jouent un grand rôle dans l'inspiration de la femme, comme confidentes de regrets ou complices d'amoureux désirs. M^me^ Valmore, à qui notre langue poétique doit l'expression imagée de *lampe orageuse* que j'employais tout à l'heure, en a parfumé ses poésies comme un parterre oriental. Une jeune muse de Valence, M^lle^ Adèle Souchier, qui, sous le titre friand de *Roses du Dauphiné*, a publié un recueil remarquable de légendes et de chroniques dauphinoises, pousse la passion pour les fleurs jusqu'à l'égoïsme de leur faire partager son tombeau.

Je veux qu'un jour ces fleurs soient mises dans ma bière ;
Mon cœur pourrait revivre à ce contact si doux.
C'est une illusion dont ce cœur est jaloux ;
Mais je dormirais mieux dans notre cimetière,
Et moins lourde à mon corps serait la froide pierre,
Si j'avais ce bouquet placé tout près de moi.
Exaucez donc un vœu de tendresse et de foi.

Il est vrai que ces fleurs lui viennent d'une main amie, et qu'elles sont *consacrées*.

Ce qui fera *revivre votre cœur,* chère poète, bien mieux que ces fleurs desséchées, c'est le souvenir de votre talent souple et délicat, enthousiaste et naïf, mis au service de toutes les franchises du caractère et de toutes les noblesses de l'âme.

Pour qu'on se souvienne de la fauvette envolée, il n'est besoin que de regarder le nid gracieux qu'elle nous a laissé en partant.

15 septembre 1873.

II

Un bon monsieur que sa malechance a fourvoyé dans les fantaisies de mon précédent chapitre sur les *Inédits* m'a pris à partie en ces termes :

« Des poètes, bon Dieu ! n'avions-nous donc pas assez de ceux qui pondent en public, sans qu'il fût besoin de dénicher encore ceux qui se cachent pour pondre ? »

La sortie était quelque peu irrévérencieuse; je me suis contenté de sourire, n'étant pas de

> Ces preux portés à faire entrer leur foi
> Dans le ventre des gens comme une arme aiguisée,

et me tenant satisfait de savoir mes goûts en poésie partagés par beaucoup d'honnêtes esprits.

Est-ce qu'on s'est jamais avisé de dire : « Nous avons assez des jolies femmes qui passent dans la rue; faites-nous grâce de celles qui se cachent dans leur maison. » L'art est multiple comme la beauté; c'est la diversité qui fait le charme de l'un et de l'autre. Tant pis pour qui ne lit qu'un poète, ne regarde qu'un tableau, n'admire qu'une belle femme! Celui-là mérite d'être condamné, comme le héros d'un certain conte, au pâté d'anguille à perpétuité.

Que les poètes ne soient, à tout prendre, au dire des gens sérieux, que des extravagants d'une espèce particulière, avouez du moins que ces fous-là sont inoffensifs, tolérants, résignés, faciles à vivre et contents de peu; que la poursuite de leur chimère ne fait tort à personne, et que l'ordre moral n'aurait qu'à gagner à la contagion de leur étrange maladie : — le rêve d'amour en pleine bataille humaine.

« Dans ma pensée, écrivait un jour Ch. Nodier, — un vrai poète à sa manière, — il n'y a point de Dieu sensible et d'âme convaincue d'elle-même pour l'homme qui ne rêve pas. »

A ce compte, l'homme positif serait un animal plus ou moins perfectible; le poète seul serait l'*homme*. Je ne forcerai point jusqu'à cette glorieuse conséquence, encore que mon amour-propre en soit chatouillé, l'opinion quelque peu risquée du *dériseur sensé;* mais j'oserai prétendre qu'avec une république de poètes, la société n'en irait pas plus mal. Ce serait le premier gouvernement fondé sur la liberté de penser. Au rebours de la république idéale du divin Platon, qui chassait les poètes en les couronnant de roses, celle-ci couronnerait peut-être de roses les boudeurs, les mathématiciens et les argentiers, mais elle ne les exilerait jamais ; on n'éloigne que ceux qu'on désespère d'aimer, et les poètes ne désespèrent jamais d'aimer personne, même leurs plus farouches ennemis.

Ah ! les fous très précieux ! s'ils se nourrissent de mirages et d'illusions, ils savent aussi faire goûter aux autres ces fruits magiques de leur monde enchanté. Qui, mieux qu'eux, excelle dans l'art de charmer la souffrance et d'endormir la plainte ? Ils savent si bien tirer parti même des pires choses, qu'ils perdraient, je crois, la moitié de leur bonne humeur si les félicités d'ici-bas n'avaient pas d'envers. Ils y perdraient d'abord l'occasion de placer leurs antithèses, ce qui leur serait une privation douloureuse.

Vous est-il arrivé de lire un traité fort ingénieux du professeur Azaïs, intitulé : *Le système des compensations ?...* Je soupçonne l'auteur d'en avoir volé l'idée à quelque poète. Ne voyez-vous pas que ce système est imaginé précisément à l'usage de ces divins malades ? Que feraient-ils sans le stimulant de l'épreuve ? Léopardi ne serait pas aujourd'hui le plus grand poète de l'Italie, s'il n'eût été, au physique, l'avorton le plus disgracié de son temps. Si la douleur n'existait pas, il faudrait l'inventer pour les poètes. Aussi, toutes les fois qu'il m'arrive de lire un élégiaque de génie comme Byron, Lamartine ou Musset, ne puis-je me défendre de penser, à part moi, non sans une secrète jalousie :

« Oh ! mon Dieu ! quel bonheur d'être si malheureux ! »

Je sais qu'il est cruel de marcher dans la vie,
Traînant comme un boulet la misère au talon,
De voir chaque douleur d'une douleur suivie,
Et de mettre à son cœur la fierté pour bâillon ;

Je sais qu'il est affreux de reprendre sans cesse,
— Lutteur debout dès l'aube, encor debout la nuit, —
Ce combat inégal où le malheur nous presse,
Puis nous étrangle, un jour, à l'écart et sans bruit ;

Je sais qu'en des moments d'implacable souffrance,
Volontiers dirait-on : « Viens me prendre ! » à la Mort ;
Qu'on jetterait son poing au nez de l'Espérance,
En lui criant : Assez ! gueuse au langage d'or ! »

Mais tout cela n'est rien quand on porte en sa tête
La pensée immortelle et son large horizon ;
Que la muse adorée à tout instant nous prête
Son aile pour sortir de l'humaine prison ;

Que l'on peut entr'ouvrir des Alhambras splendides,
Enfourcher l'idéal, monter au firmament,
Semer d'exquises fleurs les champs les plus arides,
Et du plus vil caillou faire un pur diamant ;

Non ! les maux, les douleurs, les tortures secrètes,
L'ombre et la pauvreté ne sont rien pour ces fous
Qu'on nomme les rêveurs ! — En nous créant poètes,
Dieu nous a tout donné : terre et ciel sont à nous !

Quand je vous le disais! Allez-donc plaindre maintenant ces fanfarons du martyre ! Je déclare que je n'aurai plus une larme désormais pour le plus poitrinaire des Millevoye passés et futurs. Et je déclare aussi que mon cher ami, Antoine Camus, l'auteur des vers ci-dessus, mérite une place honorable dans cette république dont je parlais tout à l'heure. Il est jeune, il est ardent, il a la foi convaincue; s'il lui arrivait quelque jour de voir son nom inscrit au nécrologe des confesseurs du dogme poétique, ce serait bien fait !

En voici un qui, pour afficher moins fièrement sa croyance à la *théorie des compensations*, n'en est pas moins un adepte à la manière discrète d'Horace. C'est M. Alexandre Piédagnel, qui nous révèle ainsi sa philosophie dans sa *Chanson de Claire :*

Demain, — nous dit l'expérience,
Le ciel bleu va se rembrunir ;
Demain, — nous dit l'insouciance,
C'est le secret de l'avenir,

A quoi bon songer à la pluie
Quand brille un rayon du soleil ?
Et pourquoi, si le rêve ennuie,
Redouter l'instant du réveil ?

. . . .

Ici l'on aime ! — à ton sourire
Cela se voit, et dans mes yeux
Couramment aussi tu peux lire
Que ce mal est contagieux.

Depuis juin ce grand amour dure,
— Consulte le calendrier
Où j'avais fait une rayure ; —
Et nous sommes en février !

Si la bourse est un peu légère
Vers le quinze ou le vingt du mois,
Chacun met plus d'eau dans son verre,
Et dans le foyer moins de bois.

Puis revient le flot du Pactole ;
On songe à bâtir un palais !
Au reflux, il reste — une obole ;
Mais la gaîté ne fuit jamais.
. . . .

Autour de nous, l'amour se range ;
Il n'est plus jeune, il n'est plus beau ;
En prenant un agent de change,
Il a commandé son tombeau.

Nous avons des trésors sans nombre
De baisers, de riant espoir ;
A vingt ans, l'horizon n'est sombre
Que d'après les journaux du soir.....

Cette Claire que nous retrouvons en maint passage des manuscrits du poète, et dont il dit quelque part :

Toi, dont les petites mains blanches,
Trop inhabiles au travail,
Aimaient tant à casser les branches
Pour remplacer ton éventail,

Cette Claire est parente de Mimi Pinson, comme Piédagnel est parent de Murger. De même que ce charmant poète, il aime au petit hasard et vit au petit bonheur; il cache ses émotions derrière un trait plaisant, et ses larmes derrière un sourire. Mais n'allez pas croire au moins que chez lui l'insouciance d'esprit soit de l'indifférence de cœur, et que son épicuréisme affecté soit exclusif du dévouement chrétien. Laissez-moi vous conter un trait d'humanité qui l'honore.

Près de Sacrificios, petite île aride et déserte, située à peu de distance de Vera-Cruz, mouillent ordinairement les navires envoyés dans le golfe du Mexique. Pendant ces stations, il est rare que la fièvre jaune ne fasse pas de nombreuses victimes, et l'îlot de Sacrificios sert alors de cimetière. Il y a plusieurs années, le vapeur de guerre *le Tonnerre,* dont M. Piédagnel était l'officier d'administration, se trouvant dans ces tristes parages, une épidémie terrible de fièvre jaune sévit à bord. Les deux tiers de l'état-major et de l'équipage moururent en quelques semaines. Le médecin ayant succombé des premiers, M. Piédagnel, dont la vie avait été en danger, soigna nuit et jour, à peine convalescent lui-même, les nombreux malades du bâtiment. Il fut, par suite de ces faits exceptionnels, nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On peut lui pardonner, n'est-ce pas, d'avoir écrit à ses moments perdus quelques milliers de jolis vers;

et, si quelque éditeur de bonne volonté *(rara avis)* veut bien un jour les publier en volume, le lecteur se souviendra de l'homme de cœur en saluant le poète (1).

On vous pardonnera, vous aussi, mon cher Zénon Fière, de buissonner aux sentiers perdus de la fantaisie, loin des bancs universitaires, où vous apprendriez pourtant ce que c'est que *licence, agrégation* et *doctorat,* lorsqu'on saura que pour vous payer le luxe de lire les poètes dans des éditions coûteuses, vous vous condamnez bravement au régime maigre des trappistes pendant des mois entiers.

Mais y songez-vous ? Que diraient vos maîtres, s'ils vous surprenaient dégageant, dans les termes que voici, l'*inconnue* d'un problème qu'ils ne vous ont pas donné à résoudre :

Sur le val endormi quand s'éveille l'aurore,
Quand la rose s'entr'ouvre au souffle du matin,
Mon rêve ailé se perd à l'horizon lointain,
Et d'un reflet vermeil l'orient le colore.

Mais dans l'étroit sentier où l'aube pleure encore,
Si l'herbe a frissonné sous ton pas incertain,
Si ma main qui te cherche a rencontré ta main,
Si ma lèvre a frémi sur ton front que j'adore;

Je suis comme un enfant qu'un éclair éblouit ;
Tout s'éclipse à mes yeux, le jour s'évanouit,
Et l'éther enflammé se change en nuit profonde.

---

(1) On a de M. Piédagnel trois volumes de poésies : *Avril* (1877), *Hier* (1883), et *En route* (1886).

(Note des Éditeurs.)

L'idéal m'offre alors son miroir enchanté :
L'univers est le trône où règne ta beauté,
Et ton regard est l'astre illuminant le monde.

Heureusement, vos maîtres n'en sauront rien, et ce gentil sonnet d'écolier amoureux restera le secret de votre *belle matineuse,* un peu le mien aussi ; mais quelle apparence que j'aille vous dénoncer comme vous rendant à la Sorbonne par le sentier du *val endormi !*

Prenez vos grades, mon jeune ami ; soyez bachelier, licencié et docteur, puisqu'il faut être à peu près tout cela de nos jours si l'on veut occuper le moindre emploi faisant vivre son homme, et qu'il n'est guère qu'un ministre qui puisse se dispenser de faire ces preuves d'aptitude. Après cela, souvenez-vous que vous avez bu le lait de poésie, et n'agissez pas comme ces enfants ingrats qui, pour faire les hommes, une fois sevrés, affectent de ne plus reconnaître leur nourrice (1).

Et vous, mon cher Henry Maistre, ne vous laissez pas décourager par la hauteur du but et la chance heureuse des premiers arrivés.

Deux fois, dites-vous,

---

(1) M. Zénon Fière, aujourd'hui grave jurisconsulte, est resté poète délicat. Comme tel, il s'est fait connaître des lettrés par de charmantes publications, et tout récemment par un livre exquis : *Le Livre des âmes.*

(NOTE DES ÉDITEURS)

Deux fois j'ai vu passer au ciel mélancolique
Ce char qui porte Elie éperdu jusqu'à Dieu.
A la première fois, j'en respirai le feu
En touchant du héros le vêtement magique.

J'avais alors quinze ans; mon rêve magnifique,
Sur les sentiers battus laissant tomber l'adieu,
Suivait l'enthousiaste et volait dans l'air bleu
A travers les splendeurs du monde prophétique.

Mais la seconde fois, j'ai senti que douze ans
De luttes ont rendu mes désirs trop pesants
Pour atteindre ce char et tenter sa conquête.

O maîtres ! dans l'azur vos manteaux ont flotté,
Puis l'un de vous, quittant le sien, me l'a jeté,
Et l'ayant ramassé, j'en ai voilé ma tête.

Hé bien, ce n'est pas cela qu'il fallait faire. N'avez-vous pas lu dans *Faust* l'usage des manteaux magiques, ainsi expliqué par Méphistophélès : « Nous n'avons qu'à étendre ce manteau, il nous portera par les airs. Seulement, pour ce hardi voyage, tu n'emporteras pas de gros paquet avec toi. Un peu d'air inflammable va nous soulever de terre, et, si nous ne sommes pas trop lourds, nous irons vite. »

Essayez de la recette, cher poète. Vous avez donné votre âme au démon des vers; l'essentiel est fait; c'est bien le moins que votre guide vous paye une course fantastique à travers la vie. Mais est-ce que vous tenez vraiment à gagner les espaces qui donnent le vertige ? Croyez-moi; laissez-vous flotter doucement à portée des choses humaines, dans cet horizon tranquille d'où l'on aperçoit Marguerite au jardin de Marthe, dans la rue, à l'église, et dans sa chambrette bleue de jeune fille. Ne quittez pas le voisinage de la nature,

Car l'auguste nature est la mère des Muses.
De notre peu de foi quand ces vierges confuses
Dans le sein maternel reviennent s'abriter,
De joie ou de colère on le voit s'agiter.
Communions de cœur avec la grande mère ;
Oublions un moment que la vie est amère,
Que la nuit sera noire et le lendemain dur :
Ce soir le vent est doux, ce soir le ciel est pur.

Me voilà vieux, partant heureux de peu de chose :
— D'un repas sans apprêt où doucement l'on cause
Entre amis tout le soir, — de ce contentement
Que l'on a de s'entendre et de s'aimer vraiment.
— Le rêve, le flacon, le fruit que l'on partage
Est meilleur.

— Ah ! j'aurais demandé davantage
Autrefois ! — C'est fini, l'amour s'est envolé !
— Ce soir-là, j'en étais à demi consolé.

Ces vers délicats, pleins d'une bonhomie émue, et que La Fontaine eût signés, sont de M. Jarrin, bibliothécaire à Bourg. Ils consacrent pour moi le souvenir d'une excursion à Ceyzériat faite en compagnie de ce charmant causeur et d'autres amis d'un jour qui me sont restés de vieux amis. M. Jarrin excelle dans l'art d'habiller la légende, la chronique et le fabliau de ce vêtement transparent et léger, d'une originale simplicité, dont le secret s'est perdu depuis que notre langue, devenue grande dame, a mis des robes à traîne et à falbalas. Le jour où ce charmant esprit se décidera à publier le recueil de ses poésies, ce sera fête pour les hommes de goût qui prisent, en littérature, par-dessus même la puissance de la couleur et la sonorité du vocable, la sincérité dans le sentiment et le tour naturel dans l'expression (1).

Cette double qualité caractérise assez bien le talent d'un jeune poète de Bourg-sur-Gironde, M. Desmartin, avec cette nuance particulière de grâce maladive que contractent les muses provinciales dont la fée Elvire a touché trop amoureusement le berceau.

Nous marchions sur le bord de l'eau, dans l'herbe épaisse ;
Vous paraissiez rêveuse, et moi je parlais peu ;
A la bouche un seul mot me revenait sans cesse ;
Mais l'on est si tremblant pour le premier aveu !

Une barque était là, dans les saules cachée.
Le mystère des flots, l'ombre, tout nous tenta,
Je l'attirai vers nous, la chaîne fut lâchée,
Et le courant de l'onde à son gré nous porta.

La vigne vierge en fleur, capricieuse et folle,
Courait d'un arbre à l'autre et pendait sur les eaux,
Et la clarté du jour arrivait douce et molle,
Tamisée en passant à travers ces réseaux.

---

(1) Ce vœu a été entendu : le recueil des poésies de M. Jarrin a paru en 1877, sous le titre de *Poèmes de Bresse et du Bugey.*

(Note des Éditeurs.)

L'un près de l'autre assis, nos âmes se mêlèrent,
Et comme elles, nos mains s'unirent, et nos yeux
Pour la première fois longuement se parlèrent,
Et je crus voir pour moi s'ouvrir un coin des cieux.

Notre barque semblait regretter ce rivage ;
Elle rasait le bord, descendait lentement,
Et parfois une main saisissant au passage
Quelques rameaux penchés l'arrêtait un moment.

Ah ! si nous avions pu, dans sa course flottante,
Fixer l'heure, arrêter ce moment fugitif !
Mais nous n'avions pas d'ancre, ô ma pauvre inconstante,
Contre les flots du temps qui poussaient notre esquif !

Et tous deux entraînés par le courant rapide
Qu'on ne remonte pas, loin des bords toujours verts,
Nous avons échoué sur cette plage aride
De la désespérance et des regrets amers.

Il y a là, n'est-ce pas, comme un écho du *Lac* de Lamartine ?

Un poète qui n'est l'écho d'aucun autre, c'est M. Emile Dodillon. J'ai là sous les yeux, entre autres manuscrits de lui, une pièce intitulée l'*Averse*, que sa longueur m'empêche de citer en entier; mais les fragments que j'en donnerai suffiront pour attester la forte individualité de ce poète.

. . . .

C'était l'été, mais l'été triste,
Pas un front qui ne fût penché
Sous le ciel toujours desséché ;
Ciel morne, œil de séminariste,
Sans vertu comme sans péché.

. . . .
Mais voilà que sous la grande porte
Béante au grand soleil, là-bas,
Les vaches au poil lisse et ras,
Attendent que la Margot sorte
Pour la suivre aux herbages gras.

Ce sont des normandes bringées,
Aux cornes d'ivoire, aux réseaux
Veineux, ronds et rouges. Les veaux
Lèchent les mamelles chargées,
Et reniflent à pleins naseaux.

Sous les chauds rayons qui les fouaillent,
Ils bondissent en liberté,
Pendant qu'avec placidité
Les mères patientes bâillent
Et les regardent de côté.

J'entends la voix de la vachère ;
Sur ses lèvres aux coins pourprés
Les mots ont la verdeur des prés,
Et comme des fleurs de jachère
Incultes, ils sont diaprés.

Elle a crié trois « hue ! » superbes ;
Et toutes, claquant de l'ergot,
Sous la conduite de Margot,
Boivent les effluves des herbes
D'avance à tire-larigot.

Et moi, — dont le rêve s'élance
Plus loin que l'aigle en son essor,
Toujours plus loin, plus loin encor
Qu'où les bruns maharis balancent
Les tobés d'écarlate et d'or,

Vers ces lointains sans fonds ni trêves,
Dont le vide élargit les yeux,
Vers ce désert mystérieux
Où l'on entend flotter les rêves
Des grands lions silencieux ;

. . . .
J'ai, de Margot qui se pavane,
Suivi le gai bétail normand,
Et sans y penser seulement !....
— Ma foi ! c'est une caravane
Qui vaut bien l'autre assurément.

Et quand donc, l'âme convertie,
Aux vanités dirai-je adieu,
Pour m'endormir au beau milieu
De la souveraine apathie
Des bonnes bêtes du bon Dieu ?

. . . .
« De l'eau ! » murmure la rivière ;
« A boire ! » sifflent les pinsons ;
Et tous, fleurs, nids, flots et buissons,
Exhalent la même prière
Dans leurs parfums, dans leurs chansons.

. . . .
Mais c'est l'averse tout à l'heure !
Hourra ! Le soleil ne luit plus
Que sous les franges du nimbus,
Comme un enfant qui rit et pleure
Sous ses longs cheveux rabattus.

Berger, retourne à ta marmite !
Et ron ron, petit patapon...
— Mais Margot, troussant son jupon,
S'en coiffe... Ah ! le gentil ermite
Que Margot sous un capuchon !

Et la mignonne, ainsi couverte,
Se niche sous le bois surpris.
— N'est-ce pas, Ronsard, qu'on eût pris
Sa bouche sous la feuille verte,
Pour une fleur des saints pourpris ;

Bouche entr'ouverte, fleur mi-close
Avec des perles d'émail blanc
Qu'affine la pourpre du sang,
Moiteuse, embaumée, et sans cause
Riant du rire le plus franc.

Et fleur aussi, mais plus petite,
Son nez lutin, chercheur de flair,
Se redresse au bout, rose et clair,
Et battant des ailes, palpite
Comme un oiseau, la queue en l'air.

. . . .

Sur l'or des moissons, les nuées
Ont mis des perles ; chaque épi
Vaut l'aigrette au front de Zoppi ;
Un doux merci monte en buées
De fraîcheur, du sol assoupi.

Tout resplendit ! tout se relève !
Les moissonneurs n'ont plus sommeil,
Ni la Margot, ni le soleil ;
D'un seul rayon, comme d'un glaive,
Il fait deux ciels d'un ciel pareil.

A l'ouest, le jour se prolonge
Dans sa lumière et dans son bruit ;
Au levant, c'est déjà la nuit ;
Un dernier nuage s'y plonge
En silence, et Margot s'enfuit.

Tous tes fils ont, aux lacs d'eau pure
Que leur versa ton sein royal,
Eteint leur besoin bestial.
— Moi seul, ô grand'mère nature !
J'ai toujours soif d'amour loyal.

M. Emile Dodillon, pour avoir bu les eaux de la Voulzie à Provins, a-t-il retenu quelque chose d'Hégésippe Moreau ? Qu'il en ait les instincts insoumis et l'indépendance fière, c'est incontestable ; mais combien plus que son devancier a-t-il le piquant dans l'observation et l'originalité dans le *faire !* Puis, la pente mélancolique de l'auteur du *Myosotis* lui est complètement inconnue ; ah ! bien oui ! Le fond de son tempérament à lui, c'est la vivacité du sang dans toute sa verve. S'ils eussent été du même âge et vécu au même temps, il se peut qu'ils eussent fait les mêmes fugues dans les bois, ces deux amoureux de l'école buissonnière; peut-être bien le rêveur Héségippe eût-il découvert les nids d'oiseaux entre les branches, mais assurément c'est l'autre qui serait monté là-haut pour les dénicher (1).

24 septembre 1873.

III

Chez nous, il est peu de faits politiques ou religieux de quelque importance qui n'aient le privilège de réveiller cette muse gauloise à laquelle notre histoire littéraire doit, entre autres saillies curieuses, la *Satyre Ménippée* et le *Cymbalum mundi*.

Dans ce défilé capricieux de mes *petits papiers*, j'aurais de quoi recomposer, presque jour par jour, sous forme de légende poétique, la chronique de nos dernières années. J'en indiquerai seulement quelques traits principaux, tout en prévenant le lecteur qu'il n'a pas à chercher dans les citations qui suivent une expression quelconque de mon sentiment politique personnel, mais uniquement l'indice d'une manière d'être particulière de l'esprit français, quand il est frappé par le côté plaisant des choses.

---

(1) M. Dodillon a publié deux volumes de poésies : *Les Écolières*, en 1874, et la *Chanson d'hier*, en 1880.

(Note des Éditeurs.)

On se rappelle l'aventure de Victor Noir, et l'ardeur de ses amis politiques à couvrir les listes de la souscription ouverte pour son tombeau. Sur une de ces listes figurait une souscription avec cette mention bouffonne : « *Un Merle républicain de Saillans* (Drôme). » Je trouve le fait très prestement relevé dans la spirituelle boutade que voici, dont l'auteur (me pardonnera-t-il mon indiscrétion ?) est M. André Lacroix, archiviste de la Drôme :

A Saillans il existe un merle
Plus curieux qu'un merle blanc ;
Des merles noirs il est la perle,
Mais son cœur est rouge de sang.
Jeune ami de quatre-vingt-treize,
Cet oiseau-là sur son perchoir
Siffle à ravir la *Marseillaise*,
En souscrivant pour Victor Noir.

La *Marseillaise* est sa prière,
Sa boisson, sa joie et son pain,
Sa loi, son code, son bréviaire,
Comme à tout bon républicain.
O liberté ! quelles conquêtes
Nous redevrons à tes agents !
S'ils ont déjà stylé les bêtes,
Que ne feront-ils pas des gens ?

Pourtant, si, las de l'esclavage,
A son nourricier redouté
Le merle disait : « Plus de cage !
Moi j'aime trop la liberté ! »
Que répondrait le fier despote
A ce vrai cri de la raison ?
« — Sans doute cet oiseau radote,
Il est si bien dans sa prison ! »
Ainsi raisonnent les apôtres
Des progrès de l'humanité :
Ils veulent des fers pour les autres,
Et pour *eux seuls* la liberté.

Si l'on rejette l'hypothèse
D'un merle qui voit tout en Noir
Et traduit par la *Marseillaise*
Sa haine contre le pouvoir,
Il faut admettre que la bête
Chante l'air machinalement,
Et dans la souscription faite
Ne cherche pas le boniment.
En est-il ainsi chez les hommes
Qui se donnent des airs vaillants
A l'aide de fort maigres sommes ?
Réponds, ô merle de Saillans !

Liberté qui tournes les têtes,
Dis à tes prêtres exigeants
Que lorsqu'on fait payer les bêtes,
Il faut laisser siffler les gens.

Inutile après cela, n'est-ce pas, de faire remarquer qu'aux titres d'érudit profond et d'historien distingué, sur lesquels s'appuie déjà la notoriété grande de M. André Lacroix, il ne tient qu'à lui de joindre le titre de poète humoristique.

J'assigne la même date à la ballade plaisante que voici sur la statue de Louis XIV qui décore notre place Bellecour. L'idée démocratique faisait des progrès, même chez les écoliers :

L'une, des vents battue,
L'autre en butte au mépris,
O roi ! gloire et statue
Sont de vrais piloris !

Bronze, il ridiculise
Un dieu mangé des vers ;
Gloire, elle immortalise
Tous ses petits travers.

Quel copain ne s'amuse
De l'encens indulgent
Qu'une vénale muse
T'offrait pour ton argent !

Pas un Brutus en herbe,
Qui, sourd au nom de Grand,
Dans ta pourpre superbe
N'insulte le tyran.

Pas un fat de province
Qui n'aille à ton manteau,
Prostituant le prince,
Planter un écriteau.

Pas une bonne mère
Qui ne jette à ton front,
Sur tes lauriers de guerre
Un crachat pour affront.

Pas un rayon vivace
De ton ancien pareil (1)
Qui ne rie à la face
De ton terne soleil.

---

(1) Allusion à la devise de Louis XIV : « *Nec pluribus impar.* »

Nul gamin qui ne puisse
A ton chef élevé,
Sans redouter un suisse
Lancer quelque pavé.

La moindre averse mouille
Ta grandeur, sans merci ;
Par la suie et la houille
Ton visage est noirci ;

Puis, la neige venue,
Comme au dernier benêt,
Met sur ta tête nue
Pour couronne un bonnet.

L'oiseau qui se prélasse
A tes yeux étonnés,
Sans égard pour la place
Te crotte sur le nez,

Ton nez de roi ! Dieu juste !
Peut-on si bas déchoir !
Et tout ton être auguste
Sert ainsi de perchoir.

Crois-moi, d'un sort précaire
Préviens l'indignité,
Va chez quelque antiquaire
Cacher ta royauté ;

Car à tous vents battue,
Exposée au mépris,
O roi ! gloire et statue
Sont de vrais piloris !

L'auteur de cette ballade goguenarde, M. Paul Bourde, alors âgé de dix-neuf ans, est aujourd'hui rédacteur très estimé d'un des grands journaux parisiens. Il était, quand je fis sa connaissance, très chaud partisan de toutes les idées d'émancipation préconisées par les feuilles avancées. Mais il a traversé, depuis, les phases critiques du siège de Paris et de la Commune, et ses opinions sur les hommes et les choses ont perdu quelque peu de leur foi robuste et de leur naïveté première.

Les événements ont marché; la République s'est installée sur les ruines de l'Empire effondré; notre ville est administrée par de braves gens qui n'ont qu'un tort: s'être improvisés administrateurs. Quelques-uns appartiennent, comme ouvriers en soie, à cette classe intelligente et narquoise qui a donné naissance au type essentiellement gaulois de *Guignol*; quoi d'étonnant, dès lors, s'ils sont frondés par leurs pairs? Voici la petite malice que leur décoche, un beau jour, un *apprenti canut* dont je regrette d'ignorer le vrai nom, mais qui me paraît devoir illustrer, quand il le voudra, le pseudonyme bizarre d'*Escaladou* sous lequel se cache un talent de bon aloi :

Les yeux ouverts, dans l'atelier,
J'ai fait ce rêve singulier
D'un fauteuil au lieu de banquette ;
Allez, navette !
Les yeux ouverts, on rêve tant !
Allez, battant !

Mon rêve éclot réalité;
Dans le Conseil de ma cité,
Je légifère et je décrète ;
Allez, navette !
Quand j'ouvre la bouche, on m'entend ;
Allez, battant !

Du travail et du capital
Je raisonne tant bien que mal ;
On me croit un homme de tête,
Allez, navette !
Le faire croire est l'important ;
Allez, battant !

Ma barbe longue et mon œil dur
Font bien voir que je suis un pur,
La moitié du monde est si bête !
Allez, navette !
L'autre moitié l'est presque autant...
Allez, battant !

. . . .

Je me réserve un bon emploi
Que mon fils attend après moi,
Ne serait-ce qu'une Recette ;
Allez, navette !
Emarger est, ma foi, tentant,
Allez, battant !

Après vingt ans, trente ans au plus,
Lesté de quelques bons écus
On prend si gaiement sa retraite !
Allez, navette !
Je grille d'être à cet instant !
Allez, battant !

Je deviendrai conservateur
Dès que j'aurai titre au porteur
A conserver dans ma cassette ;
Allez, navette !
L'homme d'ordre est l'homme content ;
Allez, battant !

Sous sa forme légère, le trait final n'est-il pas la plus haute expression de la moralité qui se dégage de toutes les révolutions ?

Dans ce tohu-bohu de faits moitié plaisants, moitié sinistres, qui marquent la période de 1870-71, tout ne finit pas ainsi par des chansons. Sous ce titre : *Le réactionnaire*, j'avais publié, dans un journal de cette ville, le 5 janvier 1871, une pièce qui eut l'honneur de la reproduction dans un grand nombre de feuilles provinciales. C'était une critique assez inoffensive de ce cliché agaçant dont on abusait alors : « *La réaction lève la tête.* » Trois jours après, je recevais de Bourg-en-Bresse, sous la signature d'Eugène Roulleaux, une pièce intitulée : *Le révolutionnaire,* écrite de verve dans le même rythme que la mienne, dont elle était la contre-partie sérieuse ou, pour mieux dire, la paraphrase indignée. Où je n'avais détaché qu'une chiquenaude pour rire, M. Roulleaux cinglait un coup de fouet mordant pour tout de bon. Qu'on en juge plutôt :

Oui, c'est pour vos péchés que vous l'avez soufferte,
Fils de la Révolution,
Celle qui met la France à deux doigts de sa perte,
L'odieuse réaction !

Elle n'a pas trahi sa funeste origine ;
Le progrès est dur à garder,
Et l'on a peine à croire à ce qu'elle imagine
Pour le faire rétrograder.

Sitôt que nous faisons un pas, elle nous ôte
Les biens lentement obtenus ;
« En arrière ! » dit-elle ; et ce n'est pas sa faute
Si nous ne marchons plus tout nus.

Dès le commencement du monde, on la vit faire
Le désordre dans la maison;
Abel le premier fut un réactionnaire
Que Caïn mit à la raison.

Je ne parlerai pas du Christ, et de tant d'autres
Depuis le traître Cicéron,
Qui d'un passé maudit se firent les apôtres,
Et des républiques l'affront.

Mais nous les connaissons, ceux que l'on vit naguère,
Pour quelques arpents de terrain,
Pousser d'un cœur léger la Patrie à la guerre,
Et réclamer les bords du Rhin.

Certes, ce n'étaient pas les vaillants sans-culottes,
Par les tyrans si mal jugés;
Pour eux les Allemands sont des compatriotes,
Et les fleuves des préjugés.

Justice et paix ! voilà leur unique devise;
Justice aux riches, paix aux gueux!
Et naturellement malheur à qui s'avise
De raisonner autrement qu'eux !

Pour eux tout est amour, fraternité, lumière,
Hormis Dieu, les prêtres, les rois,
Et quelque fanatique entiché de barrière,
Même de celle des octrois.

L'univers est sauvé, lorsque, du fond d'un bouge,
Le Progrès sort, ivre et crotté,
Et lorsque, après bombance, ils ont coiffé de rouge
Leur servante, la Liberté.

Du ciel, ils ont banni les saints, comme de juste
Epouvantés de leurs vertus;
Et leur calendrier ne s'ouvre qu'aux Procuste,
Aux Alcibiade, aux Brutus.

De ceux-là même ils ont dépassé les exemples,
Et, sur l'histoire un peu rouillés,
Pour que le culte soit libre, ils ferment les temples,
Quand ils ne les ont pas souillés.

. . . .

Et pendant que le sol, tout jonché d'hécatombes,
Appelle la France en danger,
Bannissez la terreur qu'ils fassent de leurs tombes
Un rempart contre l'étranger.

Un respect presque égal pour le plomb et le givre
Les a retenus, ces héros;
De civiques devoirs les empêchent de suivre
Les avocats, leurs généraux.

Ils accordent pourtant un sursis à la clique
Adversaire de tout progrès ;
Pourvu que les chrétiens sauvent la République,
On réglera leur compte après.

Je ne donne pas la pièce tout entière; ce que j'en cite suffit pour établir les droits incontestables de M. Eugène Roulleaux à un rang distingué parmi nos poètes ïambiques.

Nous entrons dans la phase la plus douloureuse de notre histoire contemporaine. Le sort des armes a trahi nos drapeaux; nos armées sont anéanties; nos légions improvisées s'élancent à la frontière, rempart valeureux mais faible contre un ennemi aguerri, grisé par ses succès, et pour qui la lutte loyale est une sottise.

Le plus jeune et le plus pur de notre sang coule sur les champs de bataille, et des bivouacs glacés que le sommeil ne visite pas, la Muse de la patrie élève sa voix en des strophes navrantes qui font songer aux lamentations de Rachel, la grande désolée des temps bibliques.

Qu'est devenu ce jeune et vaillant mobile, P.-Ernest Gauthier, qui, de ses étapes à l'armée du Nord, datait, coup sur coup, les deux belles poésies que voici :

MARCHE MILITAIRE

I

Sur les poiriers mourants les guis étaient fleuris,
Nous allions à travers bruyères, plaines blanches,
Monts et bois, avec nos fusils courbant les branches,
Et la neige léchant nos pieds nus et meurtris.

Point de clairons. La marche était silencieuse ;
France ! tes fils gardaient le calme du devoir ;
Du soir jusqu'au matin, et du matin au soir,
Leur colonne avançait, grave et majestueuse.

Superbes en haillons, — sous la splendeur des cieux,
On croyait voir passer des races inconnues
Qui sortaient de quelque antre ou partaient pour les nues ;
Car, certes, l'on eût dit des brigands ou des Dieux.

Et c'était beau de voir toute cette misère
Sous laquelle bouillait un sang vert, généreux,
Et, — malgré la souffrance encore vigoureux,
Ces gens donnant leur vie en songeant à leur mère.

Sans plainte, sans murmure, et bien souvent sans pain,
Ils voyaient s'écouler ces longues nuits glacées
Dont parle Hugo, — dans l'ombre écoutant leurs pensées ;
Et le vent qui s'irrite au front noir du sapin.

Et si l'on contemplait les éclairs de leur âme
Au fond de leurs grands yeux tout brillants de fierté,
On disait : « Ils vaincront : ivres de liberté,
La résolution ardente les enflamme ! »

II

Ils se sont vaillamment battus. Les uns sont morts
Sans avoir vu du moins la honte de nos armes ;
D'autres se sont rendus, confus, versant des larmes
En voyant le succès mentir à leurs efforts.

On a jeté les mots de lâches et de traîtres...
— Pour moi, devant la mort et les pleurs des héros,
J'ai senti se sécher la moelle de mes os,
En écoutant râler la France des ancêtres ;

Et j'ai dit, détournant les yeux des trahisons,
Et, sous le ciel du soir que nul feu ne colore,
Attendant, anxieux, l'aube qui doit éclore :
« — Que Dieu donne parfois de terribles leçons ! »

Bécheresse, 27 février 1871.

*

LE SENTIER DES BOIS

I

Dans la mousse grise et l'herbe fanée
J'ai pris ce matin le sentier des bois,
Pour aller, rêvant, la tête inclinée,
Du vent de l'hiver écouter la voix.

Il chantait tout bas dans les feuilles sèches
Ses tristes chansons de deuil et de mort
Qui percent le cœur ainsi que des flèches,
Et font tressaillir comme le remord.

En s'entrechoquant, les noires ramures,
De vieux troncs noueux squelettes tordus,
Laissaient échapper de plaintifs murmures
Que ma solitude a seule entendus,

Et qui saisissaient l'âme tout entière ;
C'était comme un bruit d'ossements humains
Que le fossoyeur, dans le cimetière,
Au tombeau béant jette à pleines mains.

De grands oiseaux gris traversaient l'espace,
Coupant de leur vol un ciel jaune et noir,
Puis sous l'horizon où le ciel s'efface
Ils disparaissaient, — comme fait l'espoir.

Pas de fleurs d'hiver ! — pour toute verdure,
Quelques pieds épars de genévriers,
Qui, sur eux, rougis par l'âpre froidure,
Ont du sang, ainsi que des meurtriers.

II

Dans ce sentier désert j'ai fait ma promenade.
Les feuilles voltigeant à travers les taillis,
Le bois mort, les rameaux tordus, le vent maussade,
Les genièvres sanglants et les grands oiseaux gris,

Tout cela m'a paru beau, j'ose vous le dire.
Malgré le vent glacé, je me suis assis là,
Et mes lèvres ont pu s'entr'ouvrir pour sourire ;
— Car mon âme était plus triste que tout cela.

Bécheresse, 26 avril 1871.

Certes, l'auteur de ces vers est poète comme pas un. S'il vit encore et si ces lignes tombent sous ses yeux, qu'elles soient pour lui comme un encouragement sincère, plus encore, comme un témoignage de haute et cordiale sympathie. L'odyssée lamentable de notre pauvre pays trouvait d'ailleurs des Homères dans toutes les classes, là même où d'habitude la Muse ne va guère chercher ses initiés. Pendant l'investissement de Paris, les journaux et les revues de province étaient assiégés de poésies patriotiques, d'un lyrisme plus ou moins élevé, mais qui, du moins, trahissaient toutes une foi convaincue dans les destinées de la France. La *Revue du Lyonnais* n'avait pas échappé à cette contagion sacrée d'un nouveau genre. Parmi les pièces qui lui étaient adressées, le directeur de cette revue en avait remarqué une qui l'avait frappé, et dont je lui dois la communication. Elle émanait d'un vieil ouvrier en soie, nommé Ratelade, pensionnaire à l'hospice de la Charité, sous le n° 327. C'était un hymne à la France, sur un mode un peu emphatique, sentant son XVIII^e siècle d'une lieue, mais qui ne manquait ni de force ni d'ampleur.

La pièce débutait par l'exposition de rigueur :

France ! Dans tes cités, les arts et le commerce,
Et dans tes champs féconds, la charrue et la herse,
Ornaient de leurs produits ton brillant trône d'or,
Quand tes voisins jaloux, au regard louche et sombre,
Travaillaient sans relâche à te forger dans l'ombre
Des engins destructeurs pour te donner la mort.

On y voyait des strophes dans le goût de celle-ci :

France ! rappelle-toi les marches triomphales
De tes nobles aïeux au pays des Vandales ;
Vois leurs ombres surgir, gardiennes de ton seuil !
Sors, terrible, à leur voix, de ta longue agonie !
Fais sonner tes tocsins contre la tyrannie !
Que tes volcans éteints lui servent de cercueil !

Elle se terminait par la prophétie obligée :

Dans l'azur d'un beau ciel j'aperçois l'étincelle
Du phare éblouissant d'une gloire immortelle ;

De leurs pères Gaulois tes fils seront bénis,
Et le Rhin furieux, chez les peuples Bataves
Va rouler dans ses flots les indignes esclaves
Des despotes du nord contre nous réunis.

C'est du chauvinisme poétique, si l'on veut; c'est du lyrisme mousseux, d'accord; mais l'auteur a plus de quatre-vingts ans peut-être, et de tels efforts de verve sont respectables à cet âge, fût-on poète de profession, et s'appelât-on Lamartine ou Victor Hugo.

Cependant, malgré l'enthousiaste illusion des poètes, la France est à bout de forces, et perd son sang par mille blessures. C'est alors que, suivant la belle pensée exprimée en beaux vers par Victor de Laprade,

Le deuil vaillant, assis au foyer de famille,
Unit le saint travail à ses saintes douleurs;
Pour les chers combattants l'infatigable aiguille
Court avec la prière et se mouille de pleurs.

Ce *deuil vaillant* fait plus encore; il déserte le foyer de famille pour aller sous l'habit d'infirmier, panser les plaies des blessés, et leur apporter, jusque sur les champs de bataille, les tendresses compatissantes de la mère et de la sœur. On voit les femmes les plus frêles et les plus impressionnables imposer aux délicatesses de leur nature, et faire assaut de pieuse énergie devant les navrantes émotions des ambulances; ce dévouement du sexe faible méritait d'être chanté; l'a-t-il été comme il convenait par les poètes en vogue? Je ne sais; mais mes chers *inédits* n'ont eu garde de manquer à ce devoir du cœur. Lisez plutôt cette jolie pièce adressée à M^me^ A. de Gallier par M. J. Brun-Durand, un érudit doublé d'artiste, compatriote de M. André Lacroix dont je parlais au commencement de cet article :

Quand la patrie agonisante
Râle sous un genou de fer,
Que toutes nos gloires d'hier
Disparaissent dans la tourmente ;

Quand des barbares sans remords
Sèment l'horreur et le carnage ;
Quand le cheval du hulan nage
Dans notre sang jusques au mors ;

Quand toute famille est atteinte
Dans quelques-uns de ses enfants ;
Quand des ennemis triomphants
Les cris étouffent notre plainte ;

Quand nos regards cherchent en vain
Dans l'avenir quelque espérance,
Et que pour toi, ma pauvre France
Et terre et ciel, tout est d'airain ;

Quand chaque jour voit la bataille
Semant le sol de nos débris,
Faucher nos bataillons meurtris
Sous les boulets et la mitraille ;

Il est doux, Madame, il est beau,
Quand les combats ont tant d'épaves,
De faire une gerbe de braves
Pour les disputer au tombeau ;

De se mêler aux saintes femmes
Qui, le regard voilé de lin,
Répandent l'olive et le vin
Et sur les corps et sur les âmes ;

D'aller s'asseoir, chaque matin,
Auprès du blessé qui s'éveille
Pour lui faire oublier la veille
En lui parlant du lendemain ;

Et toujours bonne, souriante,
Ange de paix à son chevet,
D'aider son esprit inquiet,
Parfois sa raison chancelante.

C'est là pour vous un doux labeur,
Jeune femme dont l'apanage
Comprend les beautés du visage
Et les trésors cachés du cœur.

Continuez ; car l'on recueille
Plus d'un trésor en ce terrain ;
Un avenir calme et serein ;
Fleuron vivant que rien n'effeuille ;

Car si, par les ans emporté
Votre printemps un jour s'envole,
Vous aurez toujours l'auréole
De la divine charité.

Je m'arrête ; il ne faut abuser de rien, pas même de ses sympathies. « Il n'y a, dit le moraliste Joubert, dans la plupart des écrits agréables, qu'un caquet qui n'ennuie pas. » Je n'ai pas entendu mettre autre chose dans cette causerie sans prétention, et je désire que mon caquet n'ait pas trop ennuyé le lecteur.

6 octobre 1873.

LES CHANSONS JOYEUSES

DE MAURICE BOUCHOR

Il nous tardait de lire ce volume dont les journaux parisiens ont fait grand bruit. Les circonstances de son apparition, l'extrême jeunesse de l'auteur, le titre même du livre, tout piquait vivement notre curiosité. A croire quelques engoués, nous serions en présence d'un rénovateur, et la fin du XIX^e^ siècle verrait en lui se lever l'étoile du Messie chargé du salut de la poésie.

Pourquoi ne pas l'avouer ? Il nous paraissait naturel qu'il en fût ainsi. Après les époques troublées à l'égal de la nôtre, il se fait dans les esprits comme une trêve morale favorable à l'éclosion des grandes conceptions intellectuelles. L'opportunité, plus encore que le talent, commande le succès d'un ouvrage, et telle fut la fortune des *Méditations* de Lamartine. Un philosophe l'a dit très judicieusement : « *Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à* *éclore. C'est dans le fond des esprits que sont les littératures.* » Et il ajoute : « *Lorsqu'il naît dans une nation un individu capable de produire une grande pensée, il en naît un autre capable de la comprendre et de l'admirer.* » Cela revient à dire qu'une époque a toujours la littérature qu'elle mérite. On peut imaginer d'après cela, si nous avions hâte de juger, par l'examen du livre de M. Bouchor, quelle poésie nous méritons d'avoir en cette mélancolique année 1874.

*

Chansons joyeuses! Ce titre ne nous déplaît pas, au contraire. La chanson n'est-elle pas le moule préféré de l'esprit français, et la joie gâta-t-elle jamais rien ? La Chanson est fille de cette muse aux grelots qui châtie les mœurs en riant : au rebours de ses sœurs grandes dames, l'Ode et l'Elégie qui ne hantent guère, l'une que les sommets inaccessibles, l'autre que les solitudes abandonnées, la Chanson se plaît dans les foules ; ses allures frisques et dégagées, son sans-gêne adorable et son expansive confiance lui donnent carte blanche partout. C'est la grande institutrice du peuple qu'elle influence et passionne sans effort ; c'est la Esmeralda de cette *cour des miracles* qu'on appelle la multitude. Va donc pour *Chansons joyeuses*, si ces chansons joyeuses sont bonnes à chanter, saines à lire, génératrices de gaîtés honnêtes, inspiratrices d'épanchements généreux, et surtout empreintes de ce *goût* qui, suivant l'expression d'un *homme de goût*, est la *conscience littéraire de l'âme.*

Le ciel est libre, éclatant et sans bornes,
Et nous avons des ailes d'amoureux.

Tel est le début du poète ; quelles fugues ravissantes ne promet-il pas entre ciel et terre !

Bonsoir, mon ami. De ce pas
Je te quitte pour aller boire ;
C'est bien naturel, n'est-ce pas ?

C'est ainsi qu'il prend congé du lecteur à la fin de son livre. Prologue d'amour, épilogue de vin, on ne s'attendait guère à cette chute. S'élever avec des ailes d'ange pour retomber sur les pieds d'un buveur, cela produit tout de même un drôle d'effet. Mais peut-être l'œuvre de M. Bouchor n'est-elle pas tout entière en substance, ni ici ni là ; peut-être l'intervalle entre ces deux points extrêmes est-il rempli par des inspirations d'un autre ordre. Et puis, *Chansons joyeuses !* Que d'indulgence acquise à ce titre !

Nous tâcherons de le suivre avec l'intention de mettre en évidence les promesses de génie que son œuvre recèle au dire de ses admirateurs. Tout ruisseau, dit-on, charrie son or, et pour en découvrir dans le ruisseau de ce poète, nous ne reculerons pas devant l'ennuyeux travail d'en remuer les bourbes et d'en séparer le mica.

*

Et d'abord, il n'est pas besoin d'être du métier pour reconnaître à première vue que nous sommes en présence d'un vrai poète, si la poésie ne doit s'entendre que d'une décoration artificielle de la pensée, plus ou moins curieuse ou bizarre. (Beaucoup de bons esprits l'entendent autrement que cela.) Hardiesse et facilité, hardiesse dans la conception, facilité dans le procédé, telles sont les deux faces de ce talent que nous allons voir jongler avec toutes les forces de la vie dans l'ironique insouciance d'un enfant terrible. Il est jeune, très jeune, partant plein d'horreur pour le sérieux, le convenu, le contraignant. S'il n'a pas beaucoup vécu, en revanche il a beaucoup lu, si bien qu'il a hanté son rêve des cauchemars d'autrui, et qu'il traite souvent sa propre vie du fond des hallucinations reçues du dehors. C'est ainsi què, pour en avoir pris à l'excès, il a des retours de Byron et des renvois de Shakespeare.

Où il devrait être lui-même et rien que lui-même, c'est assurément dans ces premières pages de son livre, où, sous ce titre : « *Dans la Forêt* », déborde éperdument, comme une gourme sacrée, toute la sève amoureuse de sa jeunesse. Eh bien, là même, à son insu, il s'ébat tout imprégné des jeunesses des autres.

On sent qu'avant de pénétrer dans cette forêt enchantée, il en a demandé la route à Musset, à Glatigny, à Gérard de Nerval, à Alphonse Daudet, à tous les jeunes amoureux d'hier. Cette forêt même n'est-elle pas celle où Henri Heine, fasciné devant le sphinx Amour, a fait entendre les pénétrantes mélodies de son *intermezzo?* On en retrouve des motifs en maints passages dans les chants du poète qui nous occupe. Toutefois, cette partie de l'œuvre nous paraît être celle qui porte le plus son cachet d'originalité personnelle. S'il y a mille façons de varier le thème de l'amour, au fond c'est toujours le même; et le poète, si jaloux qu'il soit d'y faire du nouveau, y rencontrera toujours des traits pénétrants que d'autres y brodèrent avant lui :

> Je pourrai donc, libre et rêvant,
> Etre joyeusement poète;
> Avec le cri de l'alouette
> Tous mes vers s'en iront au vent,
> Au vent frais qui, sous les ramures,
> S'en va mêlant, parmi les fleurs,
> La chanson des oiseaux siffleurs
> Et le parfum des fraises mûres...

Mais ma bien-aimée est la fleur des fleurs,
L'oiseau des oiseaux, le rêve des rêves,
Qui fait dans les bois palpiter les sèves,
Et fondre d'amour la rosée en pleurs...

Et quand à travers les feuilles, je vois
La blonde aux yeux bleus, en claire toilette,
Simple et douce, ainsi qu'une violette,
Je crois voir passer l'âme des grands bois...

La lune montait derrière les murs
Pour nous regarder à travers la brume;
Nos lèvres étaient comme des fruits mûrs
Que le vent des plus frais baisers parfume.

On le voit, c'est une façon de cantique des cantiques, plein de charmantes folies, d'admirations ardentes, d'extases voluptueuses, tel enfin qu'en peut gazouiller un écolier passionné, en pleine école buissonnière.

L'éternel madrigal d'amour est coupé çà et là par d'exquis détails et des tableaux pleins d'un charme vrai, tels que celui-ci :

La tête renversée et les bras sous le cou,
Plongé dans le gazon, si quelquefois on lève
Les yeux pour regarder au loin, je ne sais où
A l'horizon qui prend l'aspect vague d'un rêve,

Lentement, lentement, jusqu'au bord du ciel bleu,
Le champ de blé comme un océan se déroule,
Et les coquelicots ardents, couleur de feu,
Font une rouge écume à cette verte houle.

D'autres fois, le regard entrevoit le soleil
A travers un tissu de lumineux feuillage,
Et, vacillant dans les ivresses du sommeil,
Notre âme par l'azur fait d'étranges voyages.

Le soleil, la nature, ses colorations, ses bruits, ses senteurs, ses pénétrations subtiles,

> Et le marcher si doux sur les feuilles fanées,

tout est naturellement senti, librement rendu, non sans désordre, il est vrai, et comme au courant d'une improvisation fiévreuse, mais parfois avec des tons exquis et de suprêmes délicatesses. Ah! par exemple, les répétitions abondent; il est des mots qui reviennent constamment sur les lèvres du poète : *rêve,* — *bois,* — *vents,* — *fleurs,* — et surtout *baisers,* dont il fait une consommation de véritable amoureux :

> La plaine sera toute parfumée
> De baisers cueillis à l'ombre des murs...
>
> Vous abriterez notre nid,
> O branches vertes et flexibles,
> Et nos baisers dans l'infini
> S'évanouiront invisibles.
> Les cieux bleus seront posés
> Sur ta tête et sur la mienne,
> Et tout là-bas, par la plaine,
> O mignonne, je t'emmène
> Faire la chasse aux baisers...
>
> Nous aurons, comme les oiseaux,
> Un nid — nouveau chaque semaine.
> Une petite maison pleine
> De baisers et de madrigaux...
>
> Nous reprendrons dans un sonore et long baiser
> Le rêve interrompu que rien n'a pu briser...

Des baisers sont, ainsi qu'en rêve,
Après d'autres baisers posés
Et des baisers et des baisers
Font des baisers sans fin ni trêve...

S'il est vrai que chaque poète a son mot de prédilection où toujours il revient, et qui caractérise ses dispositions idiopathiques, on voit d'ici la pente mignonne de M. Bouchor, pente banale, bien foulée, bien rebattue depuis Jean Second.

*

Jusque-là, Dieu merci, notre critique n'a pas manqué d'indulgence ; elle ne frapperait qu'avec des roses si nous n'avions devant nous qu'un poète amoureux. Mais on nous a fait entrevoir plus et mieux que cela dans l'auteur des *Chansons joyeuses,* et puisqu'on le présente comme un révélateur, nous avons le droit d'exiger que chez lui le sentiment poétique réponde aux besoins de notre époque, par des côtés philosophiques en rapport avec les aspirations, le travail et les espérances du moment.

Peut-être a-t-il le sentiment vague d'un avenir nouveau ; c'est du moins ce que nous croyons comprendre dans les vers qui suivent :

Lorsque ce grand sourire éclairera nos fronts
On verra s'envoler notre chanson ravie ;
Pleins de sève, de force et d'orgueil, nous aurons
Devant nous l'avenir, la liberté, la vie.

Les terreurs qui pour nous naissaient au moindre bruit,
Fuiront en tournoyant dans les clartés nouvelles,
Et la religion, sinistre oiseau de nuit,
Ne viendra plus poser sur nous ses froides ailes.

Et la foi, pâle étoile, errante au fond des cieux,
Ne nous décevra plus de sa lueur tremblante;
Mais divine jeunesse, ô bon soleil joyeux,
Tu verseras en nous ta pourpre étincelante.

Mais ces *clartés nouvelles* qui feront *fuir en tournoyant* les terreurs de la religion, nous demandons instamment que le poète nous les découvre, à nous, hommes déjà mûrs, partant pressés d'y voir clair, — à moins qu'elles ne soient expressément réservées à la *divine jeunesse* d'alors!

Mais le moment n'est pas encore venu pour moi,
Et dans le clair-obscur du crépuscule blême,
Voici que le passé, plein d'amour et d'effroi,
Se dresse pour me tendre une embûche suprême.

Ce passé, c'est son enfance, avec ses illusions magiques, ses naïves croyances et l'image sacrée de sa mère. Comment va-t-il accueillir ces doux fantômes?

Arrière le passé qui m'enlace le cou,
Et qui m'attache au pied le boulet et la chaîne !
Libre de sa tutelle, en plein ouragan fou,
Je veux ouvrir mes bras et grandir comme un chêne.

Est-ce ma faute à moi, si l'idée au vol prompt
Et terrible, en poussant une clameur de joie,
Est venue un beau jour s'abattre sur mon front
Comme un aigle éperdu qui tombe sur sa proie ?

Les critiques de Paris nous le disaient bien : il y a du Prométhée dans ce jeune homme.

> Ayant vu tout cela, je suis redescendu,
> Et j'ai crié néant à qui disait mystère ;
> Jéhovah dans le ciel immense s'est perdu
> Et la terre a pour reine éternelle la terre.

En deux vers, voilà toute sa philosophie ; on le voit, c'est simple comme *bonjour*. Si Darwin, Auguste Comte, H. Spencer et Schopenhauer, qui lui ont soufflé la formule, ne s'étaient pas donné plus de peine pour la développer, nous risquions, malgré l'affirmation du poète, de nous en tenir toute notre vie aux *Lueurs tremblantes*

> De la foi, pâle étoile, errante au fond des cieux.

En attendant l'aube des *Clartés nouvelles,* que va faire le poète ?

> En attendant, perché sur un arbre, narquois
> Et fantasque, sifflant tous les buveurs d'eau claire,
> Et du matin au soir humant l'air des grands bois,
> Je fais damnablement l'amour. — Bonne nuit, frère !

Ce *perché sur un arbre* est une nouveauté dans la gymnastique des tourtereaux à deux pieds. Mais ce *damnablement* nous inquiète ; y songez-vous, poète ? Oui, vraiment, il tient à nous prouver que ce gros mot ne l'effarouche pas le moins du monde, et tel passage de son livre que notre respect du lecteur nous empêche de reproduire, dénote à quel excès de réalisme peut se porter un écervelé qui bat les bois au printemps, sans la crainte salutaire du gendarme, à défaut de celle de Dieu.

Mais quelques bonnes âmes d'ivrognes le tancent et lui remontrent les dangers de la volupté prolongée :

Elle est mauvaise compagnonne,
Rend le teint blême et les yeux creux.

Il se rend à ces raisons péremptoires, et d'amoureux fervent, il devient buveur intrépide. — Décidément nous l'aimions mieux amoureux que buveur.

Si bien qu'incendiant ma trogne,
Peuplant de rêves mon cerveau,
Je devins un fervent ivrogne
Baptisé dans le vin nouveau.

Pauvre muse! qu'allais-tu faire dans cette galère?

J'ai trois bouteilles dans le corps;
Sus ! en avant ! envoyons paître
Et prédicateurs et recors;
Chantons un petit air champêtre.

Ce qui suit, s'intitule « *Elégie sur la mort d'un ami* » :

J'aurais bu, certes, dans ton crâne,
Une bouteille de vin vieux;
O bon vivant, cœur libre et crâne,
    Toujours joyeux ! ...

Et ceci : « *La Camarde mise à la raison.* » (Mise à la raison? nous en doutons.)

Quand la Camarde épouvantable,
Riant de ses trente-deux dents,
Viendra pour me quérir à table,
Et puis me dira : « Je t'attends !
« Il faut me suivre dessous terre,
« Avant de compter jusqu'à trois »,
Je lui répondrai, l'air austère :
« Laisse-moi tranquille, — je bois.

Cette *beuverie* écœure ; sautons vite au mot de la fin ; il est digne du reste :

Ayant laissé tous nos esprits,
Dans la coupe aux fraîches écumes,
Il nous convient, joyeux et gris,
De mourir comme nous vécûmes.

Moi, conservant à mon côté,
Le souvenir de mes maîtresses,
Je veux passer l'éternité
A cuver toutes mes ivresses.

Lecteur, que vous semble de ces *Chansons joyeuses ?* Pas si joyeuses que cela, n'est-ce pas ? Certes, nous ne sommes pas suspects de pruderie ; nous admirons la jeunesse et l'excusons même dans ses écarts ; nous avons aimé tout comme un autre, et dans le joyeux épanchement de la table, nous ne boudons pas au trait leste d'une saillie gauloise. Mais nous n'admettrons jamais qu'on érige en système la gaillardise impie et grossière, qu'on mette à demeure un masque d'ironie, et qu'on fasse du cynisme à jet continu. Dans ces conditions, le poète ne serait plus qu'un crisiaque grimaçant dont la gaîté ferait peur. C'est un peu l'impression que nous a laissée ce livre dont nous n'aurions pas entrepris l'analyse si la critique parisienne n'avait pas été si complaisante pour l'auteur. Quelque défiance que nous ayons de notre jugement, nous nous refusons à croire que des esprits droits et sains puissent prendre au sérieux ce moqueur à froid qui ne se prend pas au sérieux lui-même.

En gesticulant, ma jeunesse
Veut en pleine folie errer,
Parce que la raison sans cesse
Par la manche vient la tirer.

Pour n'entendre pas la pensée
Qui lui répète : « Hélas ! hélas ! »
Mon âme jouera l'insensée
Et rira toujours aux éclats.

Et par les remords poursuivie
Comme par un tas noir d'archers,
Pour y danser toute sa vie
Escaladera les clochers.

L'auteur ne sera pas toujours jeune. Un jour, croyons-nous, saisi par les pensées graves de l'âge, il maudira les triomphes de sa précocité et se persuadera, mais trop tard, que le *diable au corps* n'est pas le génie. Peut-être aussi regrettera-t-il alors le dédain superbe dont il couvre aujourd'hui ses aînés et rivaux.

Dans la pièce intitulée : *« A quelques poètes »,* il prend à partie, assure-t-on, cette pléïade des *Parnassiens* dont Lemerre est l'éditeur : Vous ne voulez pas, leur dit-il,

> Vous ne voulez pas être applaudis par les masses,
> Et solitairement vous planez par les cieux !
> Pour vous montrer à nu, moi qui hais les grimaces,
> J'irai bien relever votre robe de Dieux.
>
> L'on vous verra claquer les dents, mornes et pâles,
> Maigres à faire peur et tout roués de coups ;
> Et quand vous chanterez, il sortira des râles
> De ces tambours crevés qui sont vos cœurs à vous.

Cette sortie n'est pas modeste ; elle est peu généreuse, encore moins convenable. Ces poètes sont tous estimables, et la plupart ont des talents justement consacrés. S'il leur plaît de fuir la popularité et de s'isoler *dans leur orgueil blessé,* comme le dit l'auteur quelque part, c'est leur affaire, et nul n'a rien à y voir. Entre se perdre solitairement dans les bois ou planer solitairement dans les cieux, il n'y a qu'une question d'altitude et la différence des ailes aux pieds. Au fond, l'égoïsme est le même, et tout pareil le plaisir solitaire ; car il ne faut pas s'y méprendre, si haut et si gaillardement qu'il chante ses amours et ses ivresses, le poète des *Chansons joyeuses* chante bel et bien pour lui seul. Ne le dit-il pas en ces vers fantasques ?

Avec un arbuste pour canne,
Je m'en irai dans les chemins,
Dans la liberté paysanne
Qui permet de montrer ses mains.
Mais qu'importe ? *Mon front ne ploie*
Sous la charge d'aucun souci ;
Je vis, et j'aime, et j'ai la joie
D'être tout seul au monde ici.

« Qu'est-ce que ça nous fait ? », serions-nous tentés de lui répondre, nous tous porteurs de soucis, qui cherchons dans le poète un ami consolateur plutôt qu'un bruyant *vive-la-joie*. Cette dépense incontinente d'esprit jovial et narquois finit par impatienter; il n'associe aucune âme à la sienne par cette correspondance intime qui s'appelle sympathie morale; il vit et jouit pour son compte, et l'on ne sent rien en lui de cette fibre communicative qui résonne si bien dans Béranger, Pierre Dupont, Nadaud, Châtillon, et d'autres encore. S'il n'a pas, à la place du cœur, un *tambour crevé,* du moins est-il permis d'ignorer s'il a autre chose qu'un grelot fêlé.

*

De nos jours, nous le savons, il s'est fait un grand désarroi dans les esprits même les plus solides. Tout est remis en question; jamais plus ardemment ne s'est agité le formidable problème de la destinée humaine. Les philosophies ne pouvant parvenir à tourner le sphinx, font effort pour le renverser ; et la poésie, en spectatrice que tout intéresse, assiste curieusement à l'opération. Mais tandis que la science mine et sape, la muse se recueille et médite; au-dessus de la fosse béante, elle ouvre ses ailes, et devant le cadavre, elle se sent indestructible. Elle est si bien le sens divin des choses, qu'une poésie franchement matérialiste serait un non-sens. Si le doute, la plainte, les objurgations, les révoltes mêmes lui sont permises, la négation absolue lui est interdite par la raison que la négation serait son propre suicide.

La poésie de M. Bouchor a beau *gesticuler*, *faire l'insensée* et *rire aux éclats,* elle ne parviendra pas à se mentir à elle-même, et sur les *clochers* qu'elle *escalade* pour échapper aux recors de l'âme, elle n'étouffera pas plus la voix intérieure que dans ces orgies où elle se passe la fantaisie des plus funèbres plaisanteries.

De tout temps on a *nargué la Camarde* qui n'en a cure et n'en fait pas moins très consciencieusement son petit office. A ce sujet, il nous revient en mémoire un passage des *Nouvelles genevoises*, de Topffer, qui nous servira fort à propos de complément à notre pensée et de conclusion à cet article :

« C'était au jour de sa première jeunesse, un dimanche. Il vit, il entendit des convives réjouis, assis sous une treille, fêtant la vie, narguant la tombe ;

l'on riait, l'on buvait, l'on égayait cette courte existence, et le couplet, s'échappant de dessous le feuillage, volait joyeusement par les airs :

Puisqu'il faut, dans la tombe noire,
S'étendre pour n'en plus sortir,
Amis, il faut jouir et boire,
Amis, il faut boire et jouir.

Et quand la Camarde à l'œil cave,
Viendra nous vêtir d'un linceul,
Encore un verre, et de la cave
Passons tout d'un saut au cercueil.

« La nuit, au bout de ce court crépuscule, est-elle éternelle ? Qu'alors je choque le verre avec vous, convives réjouis ; qu'avec vous je fête la vie, je nargue la Camarde ! qu'alors je place tout en viager et sur ma tête, honneur, vertu, humanité, richesse ! Car mon Dieu, c'est moi ; mon éternité, c'est un jour ; ma part de félicité, tout ce que je pourrais prendre sur la part des autres, tirer de voluptés de mon corps, donner de jouissances à ma chair ! Honnête si je suis fort ; honnête encore si, faible, je ruse ; si, pauvre, je dérobe ; si, déshérité, je tue dans les ténèbres pour ravoir ma part à l'héritage ; car ma nuit s'approche, et autant qu'eux j'avais droit à jouir.

« Et quand la Camarde à l'œil cave...

« Gai couplet, que je te trouve triste ! Tu me sembles comme ce sol fleuri qui ne recouvre qu'ossements vermoulus. »

Chansons joyeuses, vous me semblez aussi lugubres que cette réflexion.

Est-ce vraiment là le nouveau régime promis à la poésie, et ce livre est-il comme le pensent quelques-uns, l'expression juste des besoins intellectuels de la France de 1874 ? Si nous ne méritons pas mieux, nous pouvons, à tous nos autres deuils, ajouter celui de notre littérature.

18 juin 1874.

* * *

LES

POÉSIES PHILOSOPHIQUES

DE Mme ACKERMANN

L'auteur des *Poésies philosophiques* a mérité la bonne fortune d'un article de fond dans la *Revue des Deux-Mondes;* quelle réserve ne nous impose pas une telle autorité! La sphère de son inspiration est celle des grands génies, tandis que la nôtre n'a pas de beaucoup dépassé celle des *petites bêtes à bon Dieu;* son œuvre a des proportions vertigineuses, tandis qu'en fait d'art, nous n'avons guère taillé que des noyaux de cerise. Enfin, l'auteur est une femme, et nous nous rappelons le proverbe hindou: « Ne frappez pas une femme, même avec une fleur. »

Nous essaierons cependant de nous aventurer à la suite de cette étrange inspirée, et si nous avons une fleur à la main, loin d'en frapper la femme, nous la ferons respirer au poète; car cette fleur, ce sera celle qui, depuis le commencement des siècles est restée au fond de la boîte mythologique de Pandore, et qui s'appelle *Espérance.*

Nous voilà bien loin des *Chansons joyeuses* que nous analysions l'autre jour. A la place de la muse gaillarde qui cherche à s'étourdir, nous trouvons la muse chagrine qui ne veut pas être consolée. Entre l'une et l'autre, assurément, à ne les juger qu'au point de vue esthétique, aucun parallèle ne saurait être établi. D'où vient cependant que nous ne pouvons nous défendre, devant celle-ci, de nous rappeler obstinément celle-là ? C'est que l'une et l'autre ont prononcé le même arrêt sur la destinée humaine, l'une avec l'imprécation désolée de Rachel, l'autre avec le rire insouciant de Roger Bontemps. C'est donc, au fond, la même situation d'esprit, sous une forme différente, si bien que, malgré leur extrême dissemblance d'*expression*, il existe réellement certains rapports d'*impression* entre le masque bouffon de l'une et le masque tragique de l'autre. Nous devons en tenir compte, si nous voulons étudier sur le vif les symptômes actuels de la poésie, envisagée dans sa manière de réfléchir les tristesses maladives de notre époque.

*

Poésies philosophiques : ce titre est contradictoire. Poésie ou philosophie, c'est à choisir, nul accord n'étant possible entre ces deux termes. La poésie représente l'essor de l'imagination dans ce qu'elle a de plus libre et de plus capricieux; la philosophie représente la lisière pédagogique du raisonnement dans ce qu'il a de plus étroit et de plus inflexible. Assurément tout poète est philosophe à sa manière; mais chez lui, l'intuition l'emporte sur l'examen, l'inspiration sur la science. S'il n'était que philosophe, ce ne serait pas la peine qu'il fût poète. Nous verrons tout à l'heure que M^me^ Ackermann est plus poète que philosophe, et qu'à vouloir soumettre la fille ailée du rêve au régime violent de l'abstraction pure, elle n'a réussi qu'à en faire une exaltée dangereuse.

Malgré son nom tudesque, M^me^ Ackermann est française, et disons tout de suite que si le poète mérite qu'on l'étudie, la femme vaut bien qu'on la connaisse. Elle est douée comme pas un de ceux des nôtres qu'on appelle des *puits de science.* Son érudition est prodigieuse; toutes les langues modernes lui sont familières, et les langues anciennes, sanscrit, hébreu, grec et latin, n'ont pas de secrets pour elle. Ne l'a-t-elle pas dit quelque part :

> L'Inde me plaît, non pas que j'aie encore
> De mes yeux vu ce rivage enchanteur ;
> *Mais on sait lire, et même, sauf erreur,*
> *On a du lieu déchiffré maint auteur.*

Rien n'a rebuté sa soif dévorante de savoir, ni l'obscurité des sciences d'observation ni la sécheresse des sciences exactes; elle a toutes les curiosités, et se flatte de ne laisser sans y regarder ni un beau vers ni une nouvelle théorie. Un tel faisceau de connaissances, déjà si lourd au cerveau d'un homme, n'est-il pas effrayant chez une femme? On comprend quel merveilleux aliment doit en retirer l'inspiration, à la condition qu'elle ne cesse pas de s'appartenir dans ce conflit d'études diverses, et qu'elle se fasse une force de toutes sans subir le joug particulier d'aucune.

Bien qu'elle soit justement goûtée des connaisseurs, et qu'elle ait sa belle page dans les anthologies les plus estimées, M^{me} Ackermann n'avait pas obtenu jusqu'ici toute la notoriété que mérite son talent. La faute en est à elle-même. Soit modestie, soit indifférence, elle s'est tenue satisfaite de donner sa note dans le huis-clos de l'amitié, et n'a sacrifié à la publicité que dans une mesure tout à fait insignifiante. On peut dire que la renommée est venue l'arracher à son obscurité volontaire. — Pour une fois que la chose lui arrive, cela rachète bien des torts de la renommée.

Les premières poésies de M^{me} Ackermann ont paru dans un petit volume imprimé à Nice en 1861, tiré à petit nombre, et qui se composait en partie de fort jolis contes imités du sanscrit et de l'arabe. Entre ce volume et celui qu'elle publie aujourd'hui, la distance est d'un abîme; jamais talent ne fut plus radicalement transformé, on dirait qu'il a changé de sexe.

La première manière du poète était un mélange de souplesse élégante et d'atticisme délicat; on y sentait l'influence passionnée des vieux maîtres. Sa nouvelle manière est une succession d'efforts laborieux et de tensions violentes; il s'y fait une telle dépense de forces réfléchies que le geste naturel en paraît comme faussé, et que l'esprit y perd sa grâce.

Nous allons les opposer l'une à l'autre. Et voyez plutôt : si la pièce que voici portait la signature de La Fontaine, serait-elle d'un goût plus naturel et d'une facture plus achevée ?

Une princesse, au fond des bois,
A dormi cent ans autrefois ;
Oui, cent beaux ans, tout d'une traite.
L'enfant, dans sa fraîche retraite,
Laissait courir le temps léger.
Tout sommeillait à l'entour d'elle ;
La brise n'eût pas, de son aile,
Fait la moindre feuille bouger.
Le flot dormait sur le rivage ;
L'oiseau perdu dans le feuillage,
Etait sans voix et sans ébats.
Sur sa tige fragile et verte,
La rose restait entr'ouverte ;
Cent printemps ne l'effeuillaient pas.
Le charme eût duré, je m'assure,
A jamais, sans le fils du roi.
Il pénétra dans cet endroit,
Et découvrit par aventure

Le trésor que Dieu lui gardait.
Un baiser bien vite il dépose
Sur la lèvre qui, demi-close,
Depuis un siècle l'attendait.
La dame, confuse et vermeille,
A cet inconnu qui l'éveille
Sourit dans son étonnement.
O surprise toujours la même !
Sourire ému ! baiser charmant !
L'amour est l'éveilleur suprême,
L'âme est la Belle au bois dormant.

Et maintenant le contraste; nous le tirons du poème intitulé *« Pascal » :*

Qu'importe qu'il soit Dieu si son œuvre est impie ?
Quoi ! C'est son propre fils qu'il a crucifié !
Il pourrait pardonner, mais il veut qu'on expie ;
Il immole, et cela s'appelle avoir pitié !
Pascal, à ce bourreau, toi, tu disais : Mon père !
Son odieux forfait ne t'a point révolté ;
Bien plus, tu l'adorais sous le nom de mystère,
Tant le problème humain t'avait épouvanté !
Lorsque tu te courbais sous la croix qui t'accable,
Tu ne voulais, hélas ! qu'endormir ton tourment,
Et ce que tu cherchais dans un dogme implacable,
Plus que la vérité, c'était l'apaisement.
Car ta foi n'était pas la certitude encore ;
Aurais-tu tant gémi si tu n'avais douté ?
Pour avoir reculé devant ce mot : J'ignore,
Dans quel gouffre d'erreurs t'es-tu précipité ?
Nous, nous restons au bord ; aucune perspective,
Soit enfer, soit néant, ne fait pâlir nos fronts,
Et s'il faut accepter ta sombre alternative,
Croire ou désespérer, nous désespérerons.

En regard de la première allure du poète, si svelte et si dégagée, celle-ci n'accuse-t-elle pas, malgré la rare énergie de l'effort, une sorte de gêne pédantesque ? Nous retrouvons la même énergie, mais aussi la même contrainte solennelle dans toutes les pièces du nouveau recueil. On dirait que, pour empêcher cette poésie de voler trop haut, on a attaché du plomb sous ses ailes. — Le plomb attaché sous les ailes de cette poésie, c'est la science.

Le jeu facile de l'art pour l'art ne pouvait longtemps satisfaire le caprice d'une nature aussi ardente que celle de M^me^ Ackermann. Le badinage élégant ne se comprend d'ailleurs qu'à ces époques de tranquillité sereine et de loisirs studieux, où l'on peut dire que l'esprit humain prend ses vacances. Mais la poésie ne peut se désintéresser complètement des grandes questions qui s'imposent à l'humanité dans les moments pareils à ceux que nous traversons. Si M^me^ Ackermann, sollicitée par l'entraînement de son siècle, a sauté ainsi tout d'un bond du terrain léger de la fantaisie dans le domaine sérieux de la spéculation métaphysique, cette évolution soudaine s'explique de reste par cette prestigieuse faculté d'assimilation qui la fait s'approprier aussi aisément les théories les plus abstraites que les langues les plus difficiles.

Et de quelle théorie s'est-elle éprise ? Elle n'avait que le choix, les ayant toutes étudiées. Elle s'est déterminée pour la plus désespérante : celle qui, ramenant tout à l'action d'une force unique, sans commencement ni fin, éternellement en circulation, ne reconnaît d'autre divinité que la nature, considère la vie universelle comme une succession de nécessités absolues, et la vie individuelle comme un accident insignifiant perdu dans l'ensemble; déclare chimérique toute réalité inaccessible et, du même coup, supprime le mérite et absout le crime.

Les poètes, ces adorateurs nés de la nature, sont tous plus ou moins suspects de panthéisme, et dans leur *credo* sonne toujours comme un écho de l'invocation de Lucrèce à l'*alma parens*. Nous eussions compris que M^me^ Ackermann chantât, elle aussi, la forme éternellement génératrice, mais à la condition qu'accommodant, comme ses émules, Lucrèce avec Platon, elle admît que la force ne peut aller sans l'intelligence, et l'intelligence sans la justice. L'idée de sanction en découlait et avec elle, celle d'une destinée supérieure. M^me^ Ackermann s'est refusé jusqu'à cette concession.

Eternité de l'homme, illusion ! chimère !
Mensonge de l'amour et de l'orgueil humain !
Il n'a point eu d'hier, ce fantôme éphémère,
Il lui faut un demain !

Vous échapperiez donc, ô rêveurs téméraires,
Seuls au pouvoir fatal qui détruit en créant ?
Quittez un tel espoir ; tous les limons sont frères
En face du néant !

Heureux, vous aspirez la grande âme invisible
Qui remplit tout, les bois, les champs de ses ardeurs ;
La nature sourit, mais elle est insensible ;
Que lui font vos bonheurs !

Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et vous laisse la mort.

Pris entre les réalités douloureuses de l'existence et le problème formidable de l'inconnu, quel poète ne s'est senti terrassé par le doute et n'a poussé au ciel son cri de révolte ? Bien avant M^me^ Ackermann qui met aux prises, dans un réquisitoire émouvant, l'homme avec la nature, Lamartine avait traduit la Providence au tribunal de l'homme, celui-ci accusant, celle-là se défendant. La vérité oblige à reconnaître qu'en cette plaidoirie lyrique, la défense est restée au-dessous de l'accusation ; mais encore quel poète, si sceptique fût-il, n'a laissé dans son for intérieur une porte ouverte au *que sais-je?* ou au *peut-être?* Il était réservé à une femme de murer cette porte après y avoir accroché le sinistre écriteau de l'enfer du Dante : *Lasciate ogni speranza.*

Ne pouvant pénétrer dans l'inconnu, elle s'est fermé l'inconnu, non toutefois sans cette angoisse secrète de l'aventurier qui, pour s'interdire le retour, brûle ses vaisseaux sur la plage étrangère.

Il s'ouvre par delà toute science humaine
Un vide dont la foi fut prompte à s'emparer.
De cet abîme obscur elle a fait son domaine ;
En s'y précipitant, elle a cru l'éclairer.
Eh bien, nous t'expulsons de tes divins royaumes,
Dominatrice ardente et l'instant est venu ;
Tu ne vas plus savoir où loger tes fantômes ;
Nous fermons l'inconnu.

Mais ton triomphateur expîra ta défaite,
L'homme déjà se trouble, et vainqueur éperdu,
Il se sent ruiné par sa propre conquête ;
En te dépossédant nous avons tout perdu.
Nous restons sans espoir, sans secours, sans asile,
Tandis qu'obstinément le désir qu'on exile
Revient errer autour du gouffre défendu.

Ce désir errant autour du gouffre, que serait-il, sinon l'aspiration de l'âme humaine vers sa destinée pressentie ? Toute aspiration n'est-elle pas une correspondance mystérieuse avec la réalité cachée ?

A défaut d'autre révélation, l'amour du moins devait lui donner le consolant mirage de son éternisation par delà le tombeau. Ne lui parlez pas de retrouver l'être adoré dans un monde meilleur :

Quand la mort serait là, quand l'attache invisible
Soudain se délîrait qui nous retient encor,
Et quand je sentirais dans une angoisse horrible
S'échapper mon trésor,

Je ne faiblirais pas ; fort de ma douleur même,
Tout entier à l'adieu qui doit nous séparer,
J'aurais assez d'amour en cet instant suprême
Pour ne rien espérer.

Que lui fait la résurrection de son amour s'il y perd son identité ? Volontiers dirait-elle à Dieu : Le bien-aimé, quand la mort le prit, était difforme, malade, malpropre, repoussant; vous me le rendez redressé, bien portant, purifié, resplendissant ; — vous me l'avez gâté !

Me le rendre, grand Dieu ! mais ceint d'une auréole,
Rempli d'autres pensers, brûlant d'une autre ardeur,
N'ayant plus rien en soi de cette chère idole
Qui vivait sur mon cœur !

Ah ! j'aime mieux cent fois que tout meure avec elle,
Ne pas la retrouver, ne jamais la revoir ;
La douleur qui me navre est, certes, moins cruelle
Que votre affreux espoir !

Voilà, certes, une étrange façon d'aimer, et qui va froisser bien des consciences; l'épouse qui pleure son époux, la mère qui pleure son enfant, qu'en penseront-elles ?

La poésie de M^me^ Ackermann est pleine de ces surprises sur notre habitude de sentir les choses. C'est ainsi qu'en des chants d'une puissance toute virile, elle a maudit ces tueries humaines, glorifiées sous le nom de guerres. Là encore, le sentiment est étouffé par la doctrine ; pour qui ne voit que l'humanité, la patrie n'existe pas. Dans ces strophes, consacrées à la mémoire d'un parent tué à Gravelotte, elle n'a pas prononcé une seule fois le nom de la France.

> Moi-même à la fureur me laissant emporter,
> *Je ne distingue plus les bourreaux des victimes;*
> Mon âme se soulève, et devant de tels crimes
> Je voudrais être foudre et pouvoir éclater.

Le philosophe Schopenhauer, dont M^me^ Ackermann a particulièrement médité la doctrine, appliquait aux femmes ce proverbe illyrien : *Les femmes ont les cheveux longs et les idées courtes.* Il eût sans doute fait grâce de cette plaisanterie brutale à sa brillante élève. M^me^ Ackermann n'a pas les idées courtes; volontiers même les lui souhaiterait-on d'une longueur plus mesurée. La logique de l'école, dans la bouche d'une femme, nous produit involontairement l'effet bizarre d'un rabat qu'on attacherait au collet d'une rose.

Nous n'avons ni le goût d'argumenter ni l'autorité pour le faire. Notre critique est toute de sentiment, et ne vise que la part faite à la poésie dans l'œuvre philosophique de M^me^ Ackermann; sous cette réserve, nous compléterons notre pensée, dût-elle être sévère pour le poète.

Son livre, évidemment, ne s'adresse pas aux hommes de science, qui n'en auraient que faire, mais à ce public nombreux, en partie composé de femmes, qui cherche dans la poésie ou les consolations de l'âme ou les ivresses de la pensée. Aux uns il enlève brutalement la dernière et suprême consolation; aux autres il verse l'ivresse des cauchemars mauvais; et quel cauchemar que cette morale lamentable : pessimisme absolu pour toute foi, sensualisme inconscient pour tout amour, néant pour toute espérance ! Aussi s'en dégage-t-il, comme d'un abîme, une invincible attraction au suicide.

Et de fait, si la doctrine qu'il consacre était acceptée, tout idéal disparaissant de la vie, et tout mérite étant retranché de la souffrance, se supprimer au plus tôt serait la seule ressource de ces milliers d'êtres qui ne sont, dans l'engrenage humain, que des rouages surmenés et martyrisés. M^me^ Ackermann a-t-elle eu conscience de cette conclusion ? Nous ne voulons pas le penser.

Peut-être, en traduisant dans la langue divine les élucubrations positivistes des philosophes de l'époque, n'a-t-elle recherché qu'un thème à effet, et tenu à nous prouver que son génie se rit des sujets les plus contraires et des plus audacieux défis. Ce serait un jeu cruel, en ce qu'il pourrait être pris au sérieux par bon nombre d'esprits trop enclins à subir la fascination du talent. Cette fascination est telle ici, que beaucoup se sont demandé si le nom de l'auteur ne cachait pas l'œuvre d'un homme; on était si peu habitué à tant de virilité de la part du sexe faible ! Aussi ne faut-il pas s'étonner si toute l'édition s'est enlevée en un clin d'œil dès que le livre a été connu par l'article de la *Revue des Deux-Mondes*.

Est-ce à dire que ce livre s'adaptât pleinement au besoin intellectuel du jour? à son besoin de curiosité, peut-être; à son besoin d'émotion forte, sans doute. Mais que serait-il advenu si l'auteur eût mis, à affirmer et à bénir, toute la mâle vigueur qu'il a mise à nier et à maudire? C'est triste à penser; on n'en aurait parlé que peu ou point; tout au plus l'œuvre eût-elle obtenu ce succès *d'estime* qui est presque aussi humiliant qu'une chute.

Nous venons de supposer, gratuitement peut-être, que les *Poésies philosophiques* ne constituent de la part de Mme Ackermann qu'un *essai de force,* une tentative aventureuse. Mais si ce livre exprimait franchement les convictions du poète? S'il était une confession sincère? Dans ce cas, nous oserions soutenir qu'elle se ment à elle-même, et nous n'en voudrions pour preuve que le cri d'anathème et d'angoisse par lequel se clot son œuvre.

> Ah! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie!
> Il proteste, il accuse au moment d'expirer;
> Eh bien, ce cri d'angoisse et d'horreur infinie,
> Je l'ai jeté, je puis sombrer!

Nous le disions bien: malgré ses dénégations, le poète croit encore à quelque chose; — crier, n'est-ce pas croire qu'on sera entendu?

20 juillet 1874.

LES
SEPT PÉCHÉS CAPITAUX
DE LA LITTÉRATURE

Comme critique, comme commentateur et comme biographe, M. Asselineau tient un rang distingué dans le monde des lettres. C'est un de ces fureteurs déterminés de la pensée d'autrui, qui, pour enrichir une langue, ne boudent pas à la peine d'en remuer à fond les vieilles couches : archéologues intelligents de l'esprit du passé, qui savent en reconstruire, de pièces et de morceaux, des monuments d'un grand aspect, dont les joints et les reprises sont dissimulés avec art sous les arabesques et les moulures de la plus délicate fantaisie.

M. Asselineau s'est quelque peu dépensé en menue monnaie dans les recueils périodiques, les journaux d'art et les préfaces de livres. De cette menue monnaie réunie, on ferait un joli lingot d'or. Mais on a de lui quelques ouvrages de longue tenue, tels que : « *La ligne brisée* », très piquante histoire d'il y a quarante ans ; « *L'Italie et Constantinople* », œuvre de touriste observateur et d'érudit consommé ; et enfin, celui qu'il vient de publier chez Lemerre : « *Les sept péchés capitaux de la littérature* », une de ces théories ingénieuses qui font, à toutes les époques, les délices des gourmets de style et des curieux de paradoxes ; — un vrai bijou d'ailleurs, — bijou de bibliophile, précieusement imprimé par Claye en caractères elzéviriens sur papier teinté, et que la pointe fine de Flameng a enrichi d'un portrait de l'auteur, merveilleusement réussi. C'est ce livre que je présente au lecteur.

A l'énoncé du titre, on pourrait supposer qu'indépendamment des sept péchés capitaux, dont la généreuse curiosité d'Ève assure la jouissance à tous les hommes, la littérature aurait reçu, par spécial privilège, un large surcroît d'occasions de se damner. Il ne manquerait plus que cela, vraiment, pour la discréditer encore auprès de ceux qui n'ont tout juste que leur contingent de perdition d'après le Décalogue.

Rassurez-vous, lecteur. Le seul péché mortel qu'on connaisse aux gens de lettres, en dehors de la nomenclature officielle, c'est la pauvreté. Encore le proverbe dit-il : « Pauvreté n'est pas vice » ; mais je soupçonne le vice gras d'avoir imaginé ce proverbe pour ne pas exciter la jalousie du vice maigre. Méfions-nous de ce qu'on est convenu d'appeler *« la sagesse des nations »*; ce n'est souvent qu'une précaution de l'égoïsme d'un seul contre tous.

Les sept péchés capitaux de la littérature ne sont donc, en réalité, que la répétition, étudiée chez les littérateurs, du rôle des passions communes à tous les hommes. Il est évident que ce rôle reçoit de chaque acteur sa physionomie particulière, et pour ainsi dire sa grâce d'état. Ne voit-on pas qu'il y a mille manières de mordre à une pomme, depuis le caprice qui la mordille du bout de ses dents fines, légères et brillantes, jusqu'à la gloutonnerie qui l'attaque à belles dents longues, brutales et malpropres ? Ainsi du péché ; suivant le cas, il a ses grâces et ses grossièretés, ses hauts-goûts et ses rancœurs; d'où se peut déduire cette formule remaniée de Brillat-Savarin : « *L'homme pèche, l'homme d'esprit seul sait pécher.* »

M. Asselineau confesse avec beaucoup de verve et d'*humour* cette catégorie de pénitents *très précieulx* qui mettent de l'art jusque dans leurs fautes. C'est un adorable casuiste à manche large qui, non seulement excuse, mais encore absout; et non seulement absout, mais va jusqu'à relever certains péchés à la dignité de demi-vertus.

Il sait que nos passions, ces *remèdes au mal de vivre,* comme les appelait Maupertuis, sont à proprement parler notre régime de nature; que nos écarts à ce régime ne sont pas tant consentis par notre volonté que déterminés par le milieu dans lequel nous vivons; et qu'enfin, suivant l'Ecriture, le juste lui-même pèche sept fois par jour, ce qui donne une marge assez respectable à ceux qui ne prétendent pas au rôle de justes selon la grâce.

Il le savait bien aussi, cet excellent abbé Fr. Arnoux, chanoine de la cathédrale de Riez-en-Provence, qui, racontant les merveilles du Paradis, dans un livre imprimé à Rouen, en 1665, avec approbation des Docteurs, s'il vous plaît, ne se faisait nul scrupule d'accommoder les péchés à la condition des élus, et béatifiait en ces termes, pour la plus grande gloire de Dieu, l'avarice, l'orgueil, la luxure et la paresse :

« Si vous cherchez de l'or, il y en a très grande abondance en Paradis, parce que la cité de Dieu n'est que pur or; ses rues et ses places sont toutes pavées de fin or; émaillées et enrichies d'émeraudes...

« Si vous recherchez les honneurs, Dieu est là qui vous honorera... vous serez assis à sa table, Jésus-Christ se ceindra et en passant vous servira...

« Si vous cherchez de la volupté, toutefois chaste et saincte, il vous rassasiera du torrent de sa volupté, et conviera jusqu'à vous enyvrer, des vins très délicats qui descendent et descoulent de ses torrents très abondans en toutes sortes de délices, qui rendent yvres tous les bienheureux...

« Si vous vous plaisez à avoir de beaux licts mollets, bien parez et richement ornez pour reposer avec toute délicatesse et vous récréer en iceux, c'est là que vous les trouverés. David vous en porte la parole de la part de Dieu, disant : « Les saincts et bienheureux s'égayeront en gloire et chanteront la joye sur leurs couches. (Ps. 149.) »

De là, le bon abbé passe aux plaisirs des cinq sens. Ayant dit les *contentements délectables* de la vue et de l'ouïe, il fait une belle part à l'odorat *en l'heur et félicité préparée à tout le corps :*

« Car, en premier lieu, le corps d'un chacun des justes en particulier sera très odoriférant... et à cela nous pouvons encore adjouter la senteur très suave du ciel empyrée tout rempli de l'odeur de Dieu, qui est comme cannelle... Ainsi est l'odeur qui provient de tant de millions de bienheureux qui flairent et sentent bon, non moins de loing que de près... ô quel heur donc !...»

Mais il insiste particulièrement sur la *béatitude du goust et de l'attouchement*. « Ce dernier sens, dit-il, sera béatifié d'un contentement et délectation inexplicables, car, qui est celuy, comme disent sainct

Bernard et sainct Cyprien, qui pourrait référer les doux baisers et chastes embrassemens de nos chers amis, de tous les autres bienheureux, voire et de la saincte Vierge, si belle, si gracieuse?... »

Cette digression nous mènerait loin; fermons le paradis et revenons à nos moutons, je veux dire à nos péchés. Rangez-vous, le général passe; saluons l'*orgueil :*

« L'orgueil des poètes est passé en proverbe », dit M. Asselineau; mais il ajoute bien vite: « Prenons garde qu'en censurant l'orgueil des poètes, nous ne fassions peut-être qu'accuser le nôtre. Ce qui nous offense dans le poète, ce n'est pas son génie, c'est la conscience qu'il en a. On lui passerait d'être poète s'il voulait bien l'oublier. »

Il est un genre d'orgueil qui n'est que l'infatuation ridicule de soi-même; c'est celui des grands et des sots parvenus. Ostentation et vaine gloire ne se fourvoient guère chez les gens d'esprit; leur orgueil à eux se nomme fierté. C'était, je crois, une distinction à faire. Cette fierté va souvent jusqu'à l'excès chez les poètes, mais elle n'est pas impertinente, et selon toute apparence, elle procède d'un sentiment très vif de la puissance qui est en eux. C'est l'orgueil du prêtre, s'identifiant si bien avec la divinité dont il est l'organe, que l'injure s'attaquant à à celui-ci prend les proportions d'un blasphème atteignant celle-là. Et qui sait ? sans cet orgueil, le prêtre, non plus que le poète, n'auraient peut-être pas la foi. « Il faut céder au ciel et résister aux hommes », a dit un homme de foi.

M. Asselineau n'avait garde d'oublier, à ce propos, les éloges excessifs que se sont donnés à eux-mêmes les poètes de tous les temps, les uns se décernant de leur propre main la couronne d'immortalité, les autres la partageant à leurs amis, à leurs protecteurs, à leurs maîtresses. Il ne pouvait passer sous silence Pierre Corneille disant à une marquise dédaigneuse :

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps...

Ils pourraient sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans *mille ans* faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Cet orgueil était bien permis au grand Corneille, malgré ses souliers percés, alors qu'à côté de lui le cordonnier de Louis XIV s'enflait de fatuité bête au point d'en compromettre son royal client. L'histoire vaut qu'on la raconte; elle n'eût point, je crois, déparé le livre de M. Asselineau.

Ce cordonnier s'appelait Lestage (1); il avait boutique à Bordeaux, à l'enseigne du *Chat botté.* Louis XIV, à propos de bottes sans couture, lui avait donné des armoiries: botte couronnée sur champ d'azur, accotée de fleurs de lis. Il n'en fallait pas tant pour tourner la tête au pauvre homme.

Un recueil de poésies en l'honneur des bottes sans couture parut à Bordeaux en 1677. Lestage lui-même en fut l'éditeur et *confectionna* de sa belle plume la dédicace de ce livre à Mgr le duc de Roquelaure. Il faut croire qu'il paya royalement, comme un cordonnier royal qu'il était, ses thuriféraires, dont l'encens dépasse toutes les bornes du capiteux, et qui vont jusqu'à l'égaler à Dieu, dans des vers aussi peu cousus que ses bottes :

Le prophète royal chante dans ses poésies
Que les cieux n'ayant pas encore leurs flambeaux,
Furent autour du monde tendus comme des peaux,

Mais avec tant d'adresse que ce fut sans couture
Que ces globes reçurent une ronde figure.
Dirons-nous que Lestage, digne d'un noble lieu,
En faisant une botte imite ce grand Dieu ?

Croirait-on que le portrait de Lestage avait trouvé place dans la galerie du roi (peut-être entre les portraits de Corneille et de Vauban) ? c'est du moins ce qui résulte du passage suivant de la dédicace au duc de Roquelaure :

---

(1) Voyez le *Livre d'or des Métiers*, par le bibliophile Jacob.

« Le rang que Sa Majesté a donné parmi les illustres de notre temps, dans ses galeries, à mon portrait, où ce monument éternel de l'estime que Sa Majesté fait de mon invention n'a pas plutôt paru, que cette grâce du prince, comme un vent favorable, a fait naître en ma faveur dans les esprits les plus rares mille pensées et mille louanges. Ils ont trouvé dans ces mots : *« Maître Nicolas Lestage »* ces autres : « *Il est miracle de son âge* », pour être mis au bas de mon portrait avec ces vers :

« Celui dont tu vois le portrait,
Est le miracle de son âge
Après les bottes qu'il a *fait*
L'esprit et l'art ne peuvent davantage. »

Après ce trait de vanité impudente, on peut, n'est-ce pas, tolérer un peu de fierté chez les poètes, ne fussent-ils pas des génies comme Pierre Corneille.

« Il y a, dans les hauteurs de l'âme, une région où l'encens qui s'exhale de la louange peut parvenir, mais où l'orgueil ne peut atteindre. »

Cette réflexion est d'un grand philosophe qui, en la faisant, songeait aux grands poètes.

Avant de quitter le chapitre de l'orgueil, je recommande au lecteur le portrait de ce parasite de célébrité qu'on nomme l'*ami du poète*. Ce portrait, touché d'une pointe fine, légère et mordante, s'accentue dans cette galerie comme une page de La Bruyère.

Ici devrait méthodiquement se placer la *colère* qui n'est, en littérature, qu'une forme de l'orgueil blessé. *Vates irritabile genus*, disait déjà l'antiquité.

« On s'étonne quelquefois, dit M. Asselineau, de la violence qu'un poète met à défendre ses vers, un écrivain à défendre son style, un dramaturge, un romancier à revendiquer leurs conceptions. La cause de cette violence est non seulement dans l'impertinence de l'attaque, mais aussi, mais surtout dans la difficulté de la défense.

« Songez donc que ce qu'il s'agit de prouver est tout ce qu'il y a de moins probable et de moins saisissable, de plus subtil et de plus fugace, de plus impondérable et de plus facile à nier, une abstraction, un souffle, une flamme invisible, — l'esprit.

« Dites à une belle femme qu'elle est laide ou mal faite, elle n'a qu'à se montrer pour vous confondre. Traitez un militaire de lâche et de poltron, sa réponse est à son côté. Mais ici, comment s'y prendre pour prouver à un sot qui vous traite d'imbécile, qu'il se trompe et que vous avez de l'esprit ? Comment démontrer à ce barbare que les vers qu'il méprise sont bons et admirables ? Comment faire descendre dans l'âme de cette brute envieuse la pure et sereine notion du beau ?...

« Vanité ! dira-t-on. — Vanité ? Entendons-nous donc sur ce mot, et voyons si l'application qu'on en fait n'est pas abusive et injuste.

« Voilà un homme qui est pauvre et qui ne s'enrichira jamais ; ou qui, s'il est riche, se ruinera certainement. L'habitude du travail le rend solitaire. Il est étranger dans le monde, et même parmi les siens, qui le regardent comme une espèce de fou ou de maniaque, tout au plus comme un extravagant qui sacrifie sa fortune à des chimères, et qui préfère une étude frivole au plaisir de laisser de l'argent à ses héritiers. Pas un banquier ne prêterait dix francs sur la signature de cet homme. Nul père de famille, fût-il banqueroutier ou bourreau, ne lui donnerait sa fille... Lui, le misérable, a la vanité de croire qu'il sait ce qu'il a appris et qu'il est l'auteur de ce qu'il a fait... c'est une minute d'immortalité qu'il escompte. Eh bien, cette récompense posthume, on la lui envie... Non content de lui prédire l'obscurité pour l'avenir, on lui déclare que, pour le présent, il n'est qu'une bête.

« Il se relève alors. L'indignation le prend, et il se fâche; il brise l'instrument sur la tête du barbare, il se met *en colère* enfin.

« Voilà le péché confessé. Mais n'est-ce point assez de toute une vie de pénitence pour l'absoudre ? »

L'*avarice*, en littérature, est habituellement personnifiée dans le poète Chapelain, l'auteur de la *Pucelle*, dont l'habit râpé, la perruque ravagée et la chaussure déformée furent caricaturés et chansonnés à qui mieux mieux dans les ruelles. M. Asselineau s'attache à laver cet écrivain d'une accusation portée à la légère par des contemporains rivaux, méchants ou simplement facétieux. Des recherches consciencieuses auxquelles il s'est livré et des témoignages qu'il apporte, il déduit la justification, non seulement de Chapelain, mais en même temps de tous les littérateurs suspects d'avarice.

« Plus je m'instruis, dit-il, de la condition des gens de lettres au XVII^e siècle, et plus je m'habitue à trouver de l'honneur, je ne dis pas dans la pauvreté, cela va de soi, mais dans la parcimonie (avarice, selon les courtisans de quelques-uns d'entre eux), je ne parle pas seulement pour Corneille, à qui la pauvreté fait une seconde auréole ; ni pour Patru qui fut obligé de vendre ses livres ; ni pour Saint-Amand que la fièvre seule empêcha de mourir de faim ; ni pour Maynard qui mourut pauvre ; ni pour Gombaud le nécessiteux ; ni pour Tristan le famélique ; ni pour La Fontaine le parasite ; mais pour ceux-là surtout que la volonté de travailler librement fit parcimonieux et que leur prudence rendit ridicules, et pour Chapelain principalement, le plus ridiculisé de tous, pour Chapelain dont on a fait le type de l'avarice littéraire. »

Dans cette revue hâtive, nous ne pouvons faire de longues stations devant chaque péché ; mais il en est un qui voudrait nous retenir : — c'est la *paresse.*

« La belle chose que de savoir quelque chose ! » aurait dit M. Jourdain, s'il eût pu lire la lumineuse définition que voici. Je l'extrais, pour l'amusement du lecteur, du *Traité de la paresse*, par Courtin (1743), — un petit volume devenu très rare aujourd'hui.

« Pour comprendre d'où vient la paresse, il faut savoir d'où vient ce que nous appelons la fatigue. La fatigue vient d'un excès d'action. L'action est un mouvement des membres extérieurs du corps. Le mouvement des membres se fait par le mouvement des nerfs. Le mouvement des nerfs vient du mouvement des muscles, et par conséquent la fatigue vient d'un mouvement excessif des muscles. Les muscles, qui sont comme des ressorts qui se bandent et se lâchent par une force étrangère, se tirent et se lâchent par le moyen des esprits animaux. Maintenant il est visible que quand, par exemple, un ressort est débandé, il ne fait aucun effort ou ne souffre aucune peine ; mais qu'au contraire quand il est bandé, il souffre violence. Et c'est la même chose à l'égard des muscles. Lorsque le corps est sans action, comme il l'est par exemple lorsqu'il est couché, les muscles n'agissant plus, sont en repos. Mais lorsqu'il est en action, ils se tendent et font effort, et plus cet effort est grand et continuel, plus ils souffrent. Or, la nature qui d'elle-même fuit toutes les choses qui la font souffrir, aime le repos et abhorre la peine. Et c'est cette aversion naturelle qui fait ce que nous appelons paresse. »

— *Et voilà pourquoi votre fille est muette.* — Pends-toi, Sganarelle !

Définissons à notre tour : apathie chez les faibles, fainéantise chez les lâches, atonie chez les ennuyés, la paresse est simplement inaction songeuse et flânerie occupée chez les gens de lettres. C'est l'état d'incubation de l'esprit.

« Combien d'écrivains, dit M. Asselineau, ont fait des chefs-d'œuvre au coin de la cheminée, un pied dans la main, en regardant vaguement la pendule ironique ? C'est qu'en effet, il y a des mondes entre la conception et l'exécution, des éternités de fatigue, de lutte et de douleur. J'ai dit tout à l'heure que la paresse littéraire n'était peut-être au fond que de la poltronnerie ; mais en revanche, quel courage il faut dans le combat : que d'énergie, que de fixité de volonté il exige ! »

M. Asselineau juge ce péché d'importation moderne en littérature (on pourrait en dire autant de son congénère, l'*ennui*). Le caractère du *paresseux* manque, en effet, à la galerie de Théophraste et au livre de Lucien, et nulle part on ne trouve rien dans les anciens qui s'y rapporte. D'où l'auteur conclut qu'il n'y a pas, à proprement parler, de paresse dans les lettres ; il n'y a qu'impuissance et ignorance. — Je n'y contredirai pas.

La gastronomie étant un art, la *gourmandise* devait être le péché des gens de lettres. Encore que les lettres soient une république, n'a-t-on pas posé en axiome que, chez nous, le cœur peut être républicain, l'estomac jamais ?

Hélas ! la gourmandise, elle aussi, est un péché en décadence, et nous sommes bien loin du temps où certain gourmand d'esprit, ruiné, s'écriait douloureusement : « Que voulez-vous ? Mes moyens ne me permettent plus que deux indigestions par semaine. »

« Je ne croirai à la civilisation, disait un grave jurisconsulte, Henrion de Pansey, que lorsque je je verrai un cuisinier à l'Institut. » Ce n'est pas de sitôt que nous pourrons voir ce vœu s'accomplir, le péché de gourmandise n'ayant sa liberté des coudes qu'en ces temps calmes où les esprits souriants peuvent se donner des loisirs fleuris.

Même en ces conditions, je ne me fierais pas aux *franches lippées* de la littérature. Tant pis pour ceux qui croient les poètes sur parole ; mais, pas plus là qu'ailleurs, les poètes ne sont gens pratiques. L'idéal tient trop de place dans leurs appétits sensitifs ; ils ne goûtent pas le plaisir pour le plaisir, mais pour ce qu'ils en imaginent, et surtout pour ce qu'ils y peuvent ajouter.

Horace et Anacréon ne m'imposent pas plus que Panard et Désaugiers, les premiers avec leurs coupes couronnées de lierre, de myrtes ou de roses, les seconds avec leurs *bouteilles vermeilles*, leurs *pan-pan* enfantins, et leurs *flon-flon* et leurs *glou-glou*. Qu'ils célèbrent le vin, qu'ils chantent l'ivresse, qu'ils rougissent la nappe, qu'ils fassent sauter les bouchons, sonner les verres, tinter les assiettes, bruire les fourchettes, soyez sûr qu'ils ne s'amusent pas tant que cela. Il est de tradition que les poètes ont généralement mauvais estomac, — sans doute à cause du voisinage du cœur.

Serait-ce à dire qu'ils répudient la bonne chère et qu'ils boudent au plaisir de la table ? Loin de là ;

seulement ils y mettent ce qu'ils mettent en toutes choses : de la délicatesse, de la mesure et de l'esprit.

« Le plaisir de la table — c'est M. Asselineau qui parle — est pour l'homme de lettres autre chose que la délectation du palais. C'est la plénitude acquise du repos et du bien-être par la combinaison de jouissances diverses. C'est aussi une compensation, une contradiction à son régime journalier, exigée par l'équilibre nécessaire aux facultés humaines.

« — Quoi, Monsieur, disait une dame minaudière à un poète des plus éthérés de ce temps-ci (à quoi bon le nommer ?). Quoi ! Monsieur, vous qui comprenez, qui exprimez si bien les délicatesses et les douleurs de la femme, vous... buvez du vin ! — Eh ! oui, Madame. Et pourquoi non ? Certes, je comprends vos souffrances et vos misères; j'y pénètre, je les porte en moi, j'en souffre; mais enfin, faut-il que j'en meure ? Demain je vous donnerai des clairs de lune, des lacs et des désespoirs brumeux. En attendant, reprenons des forces pour la mélancolie ! »

J'aborde le péché d'*envie*, non sans tristesse. Le rhéteur Zoïle en est le type; mais il faut croire que ce type fait tellement horreur, placé qu'il est depuis plus de deux mille ans comme un épouvantail à la cîme de l'arbre enchanté des lettres, qu'il a fini par éloigner même les gens de la famille de Zoïle. La convoitise du mérite d'autrui existe bien encore de nos jours, mais à l'état latent d'admiration sournoise ou d'émulation impatiente. C'est, à tout prendre, une sourde colère d'impuissance. Nos mœurs l'ont modifiée, et la facilité qu'on a de faire parler de soi l'a rendue sans emploi ; c'est ce qu'explique très bien M. Asselineau :

« L'envie, au temps où nous vivons, ne peut plus tuer personne (non pas faute de bonne volonté) ; il y a à cela plusieurs raisons, dont l'une est l'organisation actuelle des sociétés, qui a pour dogme l'égalité. L'égalité n'a pas seulement détruit les castes, elle a nivelé aussi tous les talents. Plus de hiérarchie, plus de suprématie ! Un dadais qui rédige la *chronique* et l'article de modes dans un petit journal peut se croire l'égal de Lamartine et de Victor Hugo ; et même il ne tient qu'à lui de se croire leur protecteur en prenant au comptant les banalités élogieuses et modestes que tout homme supérieur tient à la disposition des sots. Comment d'ailleurs, par quelles marques du respect public, serait-il averti de la supériorité de ces hommes ? Le monde moderne n'a plus ni temples ni autels. A force de coudoyer le poète et de le protéger, le dadais en vient à se dire : « Est-il poète seulement ? » ou bien : « Ne l'aurais-je pas été, moi aussi, si je l'avais voulu ? » Et moyennant ce petit artifice de casuistique, le voilà de pair avec le grand homme, à moins qu'il ne le domine du haut de son équipage et par le luxe de sa vie. Tant il est vrai que dans une société raffinée et égalitaire, il n'est pas même aisé d'avoir des envieux ! »

Nous arrivons à la *luxure;* — on nous attendait là, mais que le lecteur sera trompé !

Il me faut d'abord le prier d'admettre avec M. Asselineau que le mot latin *luxuria,* d'où la poésie a tiré l'adjectif *luxuriant* appliqué à la végétation, à la chevelure, à tout ce qui est surabondant, ne doit pas se circonscrire au sens étroit de la définition du catéchisme « vice d'impureté », mais qu'il doit sous-entendre aussi l'amour de l'abondance et de l'exagération en toutes choses, de l'excès dans le bonheur et de l'absolu dans la beauté, l'amour du luxe en un mot ; du luxe dans tous les ordres et sous toutes les formes, pour l'esprit comme pour les sens, dans la connaissance comme dans le bien-être et le plaisir ; la possession de tout ce qui n'est que rêve pour le commun des hommes ; la liberté et la fécondité assurées à l'intelligence par la suppression de tout ce qui rappelle la chute ; l'ambition, enfin, de tous les paradis réalisés. Comprise de cette façon, la luxure est encore un péché peut-être, mais ce n'est plus un vice ; ou du moins c'est un vice essentiellement artistique et poétique, un péché d'imagination.

Cette interprétation admise, voyez que d'indulgences en découlent! Et c'est si vrai, que les œuvres des poètes amoureux ont trouvé grâce en tout temps devant les juges les plus sévères et les moralistes les plus scrupuleux. N'est-ce pas aux soins prévoyants des moines lettrés du moyen-âge que nous devons de pouvoir lire aujourd'hui Anacréon, Ovide, Tibulle, Catulle, Properce, voire Apulée et Pétrone, dont la salure est pourtant un peu forte pour nos palais? Chose étrange! c'est l'Église austère qui a sauvé les annales de l'amour.

Oui, la volupté est le péché mignon du poète, mais qu'il en est puni dès ce monde! S'il porte en lui, comme l'aimant, la puissance d'attirer, comme l'aimant aussi, il se charge de fers jusqu'à perdre toute liberté d'action. Il est donc le martyr de sa mystérieuse faculté.

Passe encore s'il savait se tenir au bonheur positif ou simplement possible! mais cet aventurier, à la recherche de l'absolu dans le bonheur, va toujours, toujours plus loin, dans la forêt magique de son rêve, poursuivant de saule en saule la Galatée idéale éternellement fuyante, se prenant à des illusions, courtisant des feux follets, embrassant des fantômes et ne s'arrêtant que pour tomber, terrassé par sa propre ironie.

« C'est que tous, dit M. Asselineau, ont respiré la fleur magique dont le parfum dégoûte à jamais de la réalité hasardeuse, et c'est du regret de leur ivresse que sont faits leur mélancolie et leur cynisme. Ils expient par la lourdeur de la chute les hauteurs de leurs visées. Pourquoi ont-ils la vue si longue, les sens si délicats, le goût si fin, l'oreille si vulnérable ? Pourquoi ont-ils contemplé ce que nul ne doit voir ? Les plus heureux peut-être sont les fous sublimes qui persistent dans le rêve en dépit de la réalité, et pour qui Dulcinée est toujours la dame du Toboso. Si l'amour rêvé par les poètes était réalisable, que deviendraient les Dieux ? les paradis seraient inutiles.»

Le *Paradis des Gens de lettres*, qui fait suite aux *Sept péchés mortels de la littérature*, est une élégante fiction dans le goût du *Temple de Gnide* de Montesquieu. Ces sortes de contes allégoriques étaient fort à la mode à la fin du siècle dernier. Dans son allégorie, M. Asselineau suppose la condition de l'homme de lettres telle qu'elle devrait être dans un état où le génie et le talent seraient honorés comme les seules supériorités réelles d'ici-bas. Inutile de dire que ce rêve est, comme tous les rêves, irréalisable. Hélas ! nous n'en demanderions pas tant pour trouver notre paradis en ce monde : — un peu de loisir pour donner libre essor à notre inspiration, un peu de fortune pour nous assurer la sécurité de ce loisir ; un peu d'amour pour maintenir notre imagination dans la dépendance du cœur, la seule dépendance acceptable ; — et c'est tout ! nous ne sommes pas dégoûtés, comme vous voyez.

Mais à quoi bon ? Si nous le trouvions, par impossible, ce paradis, aurions-nous seulement le temps d'en prendre possession ? Dérision de la vie ! il faudrait mourir.

29 juillet 1874.

❦

DEUX POÈTES

EN PROVINCE

CEUX-LA seuls qu'une longue et douloureuse maladie a conduits aux portes du tombeau, savent le prix de la convalescence, cette délicieuse accalmie des sens, pendant laquelle l'âme, purifiée par la souffrance, semble retrouver, dans le sommeil des passions, ses fraîcheurs natives et ses sérénités premières.

Nous voudrions croire que la France, l'auguste malade, en est là, et qu'après tant d'effroyables crises, son retour à la vie réfléchie est décidément marqué par ces indices de renaissance intellectuelle qui se produisent de tous côtés.

A nulle époque plus qu'à la nôtre, l'âme du pays n'a parlé par la voix de ses poètes; on pouvait les compter avant 1870, on n'en sait plus le nombre aujourd'hui.

N'a-t-on pas remarqué qu'après les grandes tueries humaines, il y a recrudescence dans le courant générateur chargé de rétablir le niveau détruit entre la mort et la vie ? De même après ces grandes débauches de l'esprit, qui menacent les sociétés dans leur existence morale, on constate un redoublement d'efforts des intelligences, appliquées à rétablir l'équilibre rompu entre le mal et le bien, ces deux termes de la conscience humaine ?

Il nous plairait d'attribuer au phénomène compensateur dont il s'agit cette éclosion spontanée de poésie se manifestant au lendemain même des jours si prosaïquement néfastes que nous venons de traverser. Considérée en soi, la poésie ne répond qu'aux aspirations de l'âme ; elle n'est d'aucune utilité dans les affaires de la vie pratique, et le peuple qui la juge nécessaire à son régime, prouve par cela même qu'il n'est pas tout instinct, et qu'il a de quoi réagir contre sa déchéance morale. Nous nous réjouirions de ce retour, au nom de la régénération du pays ; ce serait la réponse à ces esprits pessimistes qui croient tout perdu, parce qu'ils n'aperçoivent pas, sous les mouvements désordonnés du corps malade, le travail latent des forces en réserve. Ce serait la réplique fière au *finis Galliæ* de nos ennemis. Ils peuvent, en projet, coucher la France qu'ils ont crucifiée, dans le tombeau des races latines, et peser sur sa pierre de toute la lourdeur de leur axiome : « *La force prime le droit* » ; ils ne feront pas que la grande martyre ne ressuscite au temps marqué, dans l'éblouissant éclat de son esprit que rien ne saurait tuer.

Il n'est pas de petits symptômes pour l'observateur en quête d'inductions. Le centenaire de Pétrarque, que la ville d'Avignon vient de célébrer, n'est pas seulement un incident littéraire; à nos yeux, il a l'intérêt d'une date et l'importance d'un événement. Les races latines s'y sont donné le baiser d'alliance, et la France, comme la mère des Gracques, y a fait montre, dans sa jeune génération de poètes, de la richesse qui lui reste encore après ses grands désastres.

Je ne passerai pas en revue tous les talents, — la plupart inconnus jusqu'ici, — qui ont jeté brillamment leur note dans ces fêtes du gai-savoir. Mais il en est un qui m'a frappé par ses qualités exceptionnelles, et j'en voudrais parler pour l'encouragement des autres.

Le nom de M. Aimé Giron a été quatre fois proclamé. Il suffit de lire ses pièces couronnées pour sanctionner le verdict des juges du concours. Celle intitulée: « *Respect aux petits oiseaux* » est surtout traitée avec beaucoup de naturel et de délicatesse; en voici la fin qui est charmante :

Convaincus que la guêpe a des goûts délicats,
Et voyant aux coteaux toujours mise la nappe,
S'ils déchirent au vol un coin mûr de la grappe,
Est-ce, pour les tuer, un si... si vilain cas ?

Hôtes joyeux, laissez leurs ailes se poursuivre,
Bruire autour de vous comme de gais fuseaux ;
Laissez-les faire, — et vivre ! ils sont créés pour vivre,
Ils ont bien travaillé ; respectez les oiseaux.
Car ils sont trop petits pour vos grandes colères.
Travailleurs, ils ont droit à de menus salaires,
Même à la récompense. Il leur faut peu, si peu
De ce qu'ils ont gardé de l'hiver à l'automne !
Ne les maudissons pas, — et ne tuons personne !
Ils souffrent comme nous et sont créés par Dieu.

Si M. Aimé Giron ne s'était fait connaître que par ces pièces, et malgré leur mérite évident, il faudrait l'attendre à de nouvelles épreuves ; mais il a victorieusement donné sa mesure ailleurs, en publiant coup sur coup deux recueils de poésies des plus remarquables, les *Cordes de Fer* et les *Petits-fils des douze Césars,* ce dernier volume avec la collaboration d'un autre fervent de poésie dont je parlerai tout à l'heure. Ces deux volumes marquent une phase très accentuée dans le mouvement littéraire de notre époque ; la grande critique parisienne ne leur pardonnera peut-être pas le tort qu'ils ont d'être éclos en province ; raison de plus pour que notre critique de province leur fasse un accueil empressé.

*

Un observateur attentif disait des productions littéraires du commencement du siècle : « Tout le monde excelle aujourd'hui aux raffinements du style ; c'est un art devenu commun; l'exquis est partout, le satisfaisant nulle part. » Et il ajoutait ce mot plaisant d'une femme d'esprit : « Je voudrais sentir du fumier. »

Si cette réflexion était juste alors, à plus forte raison pourrait-elle s'appliquer à notre littérature actuelle, où trop souvent le soin de la forme fait perdre de vue le souci du fond, où l'inspiration le cède au procédé, où l'image s'évapore dans la concentration de l'objet.

Ce qui me plaît chez M. Giron, c'est d'y rencontrer précisément ce *satisfaisant* dont l'observateur était en quête, et ce *franc-sentir* que souhaitait la femme d'esprit. Ce n'est pas un raffiné de style, ni un émailleur acharné aux niellures de la phrase, encore moins un abstracteur de quintessences métaphysiques. C'est un penseur convaincu, disant haut et bien ce qu'il pense, dans ce *parler succulent et nerveux, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque*, auquel Montaigne donnait ses préférences.

Un de mes amis, excellent poète lui-même, divise le vers en deux catégories, le vers *trouvé* et le vers *cherché*, ce qui revient à la distinction établie par Barbey d'Aurevilly entre les *inspirés* et les *volontaires*. Etudié d'après cette classification, M. Aimé Giron serait un *inspiré qui trouve le vers*. Il y a du bizarre et du fantasque dans son humeur, mais il n'y vise pas, et son originalité bien réelle est pure affaire de tempérament. Au mouvement de sa phrase et à l'allure de son vers, on reconnaît un homme de muscle et de décision, comme il en faut pour la poésie de combat.

Je ne sais si nos grands poètes ont tous débuté par un chef-d'œuvre, et je soupçonne qu'à l'examen il y aurait beaucoup à rabattre, un chef-d'œuvre supposant toujours l'expérience, c'est-à-dire la discipline de la pensée, l'habitude de la main. Si les *Cordes de fer* ne sont pas tout à fait un chef-d'œuvre, en ce sens qu'elles accusent parfois plus d'entraînement que de mesure, du moins ne peut-on y méconnaître ce génie de primesaut qui caractérise les ébauches des maîtres, et qui volontiers dispense de désirer l'œuvre plus achevée. C'est une belle faute, après tout, que la *furia* désordonnée de la jeunesse!

Ce montagnard de la Haute-Loire a-t-il vu Paris? Nous ne savons; en tous cas, l'air étouffé de la grande ville n'a pas influencé sa robuste constitution. Sans doute, il a lu les poètes de toutes les écoles, mais avec le parti pris de ne relever d'aucune école. Ses qualités, comme ses défauts, sont bien à lui; sa poésie a la saveur âpre de son terroir, et s'il a fréquenté la muse chiffonnée de la fantaisie, c'est pour revenir au plus vite à la muse austère du devoir. Il le dit dans son prologue :

> Cueillons, sans les chanter, et la femme et la rose ;
> Un utile combat vaut mieux que dix chansons.
> La poésie intime est morte ! — Nous naissons
> Tous prêtres d'une idée ou soldats d'une cause.

Aussi ne trouve-t-on dans son livre ni confidences personnelles, ni rêveries spleeniques, ni voluptueuses mièvreries d'amour. Le titre indique assez qu'il ne s'agit pas ici de variations sur la chanterelle efféminée du luth, mais d'une vigoureuse attaque des cordes graves. Ce livre est, d'un bout à l'autre, non plus la plainte d'une âme, mais le cri même de l'humanité. On sent que l'aile de cette poésie s'est ouverte à l'heure des grands orages : nous nous étions trop habitués à traiter le génie en oiseau domestique ; il est bon que, de temps à autre, il nous prouve qu'il n'est créé ni pour la basse-cour ni pour le boudoir.

Des quarante-cinq pièces d'assez longue haleine dont se compose le volume, il en est peu qui n'aient, à défaut d'autre mérite, celui de n'être ni vulgaires ni banales. Quelques-unes sont d'une rare énergie, et dans toutes on trouve de belles pensées grandement exprimées. Je sais peu de poètes qui aient à leur service un vocabulaire à la fois plus large et plus expressif ; mais ce qui donne à celui-ci son vrai cachet, c'est le caractère neuf et inattendu de ses conceptions; jugez-en plutôt :

Ici, c'est la tête de Cicéron, clouée contre la tribune aux harangues, qui, la langue traversée par le poinçon d'or de Fulvie, se ranime dans le silence des nuits et prononce sur Rome déchue son fameux *« Caveant consules ! »*

Là, c'est le drame du Golgotha. Le fils de l'homme ayant poussé son dernier cri, les ténèbres couvrent la terre, et les tombeaux rendent leurs morts ; mais ces pauvres morts, — cruelle dérision ! — ne savent plus que faire ici-bas.

Les morts ressuscités, comme des feuilles mortes
Que le vent roule, allaient, frappant contre leurs portes
Aux quartiers de Sion. — Personne n'ouvrait plus ;
Les fils sont dispersés, les veuves consolées.
Comme l'herbe envahit les dalles descellées,
L'oubli pousse et fleurit aux passés vermoulus.

Les morts ressuscités redemandent leurs tombes.
Semblable à des appels douloureux de colombes,
Leur murmure emplissait la cité d'Israël ;
L'âme des cieux était errante sur la terre,
Et les sanglots des morts éperdus firent taire
A Rama, dans la nuit, les sanglots de Rachel.

Dans *le Christ et le Dieu,* quelle amère ironie ! c'est la réponse des puissances de la terre aux promesses du ciel.

La même idée est reproduite sous une autre forme dans les *Fils du sol et les fils du ciel.* C'est l'éternelle antithèse imposée à l'humanité depuis le vieux démêlé de Caïn et d'Abel.

Les *Cinq sous d'Ahasvérus* sont une critique très spirituelle des abus de la fiscalité, — à Bruxelles en Brabant.

Sous ce titre : « *Les coursiers de l'infini* », le poète évoque la funèbre procession des fléaux qui ont marqué dans l'histoire toutes les étapes de l'humanité. Ce n'est pas gai !

Dans ces pages amères, le poète envisage la vie sans illusion, mais sans défaillance. Il est navré, mais non désespéré. Si, comme Mme Ackermann dont je parlais l'autre jour, il a déchiré d'une main implacable le voile qui recouvre les plaies saignantes du vieux Job, ce n'est pas pour maudire Dieu, mais pour crier à lui. Il n'accuse que l'homme des maux de l'homme, et pour lui, du moins, la nature n'est pas une marâtre ardente à créer, insoucieuse de conserver.

> O nature ! je t'aime ! . . . .
> Dans le pan de ta robe où dort le genre humain,
> Il s'agite :... il veut boire au sein nu qu'il déchire,
> Et tu rends à sa faim le lait pur de tes flancs,
> — Sans lui rien demander que vivre et que sourire, —
> Ce lait qu'il a déjà puisé quatre mille ans !

Lisez aussi l'*Ame jalouse*, *A vendre*, les *Hommes rouges*, le *Lion*, la *Fiancée*, et surtout ce poème de haute saveur : « *Jacques, John et Jonathan* », où le serment de fraternité scellé dans le vin français, le *porter* anglais et le *wisky* américain, entre les trois grands peuples travailleurs du globe, est si vilainement interrompu au plus beau moment par cette note sinistre : « *Déclaration de guerre, août 1870.* »

Un tiers au moins du recueil, continué après cette date, a trait aux faits de l'invasion. Il y a là de grands mouvements, des colères bien senties et des ironies superbes ; mais le morceau capital, c'est la pièce fantastique intitulée : « *Les neuf cents Chameaux* ».

L'auteur, appelé comme mobile sous les drapeaux de la défense nationale, fait ce rêve une nuit sur la paille du bivouac. Par quelle correspondance mystérieuse a-t-il, avant de s'endormir, songé au colosse de Rhodes, qu'un calife fit rompre en morceaux pour être vendus aux Juifs, et dont les débris chargèrent neuf cents chameaux ? Cette réminiscence historique prend corps dans sa pensée, et la fiévreuse vision du sommeil lui retrace, défilant dans le lointain vague, l'étrange caravane. Mais le colosse dont elle emporte les tronçons, c'est celui de la France. Le dormeur voit passer successivement devant ses yeux la tête, les épaules, la poitrine, les bras, les pieds de la géante :

Voici les pieds courant dans le sang et la cendre,
Partout où s'annonçait un trône à soutenir,
Une chaîne à briser, une cause à défendre !
Ils laissaient dans l'histoire, au seuil de l'avenir

Leur radieuse empreinte ; et, fous d'ingratitude,
Tous ces peuples ligués tentent de l'effacer !
— Le colosse est tombé ! mais votre solitude,
O peuples satisfaits, va bientôt commencer.

Je voudrais m'attarder à ce livre des *Cordes de fer*, brillant début auquel on n'aurait guère à reprocher qu'un peu de hâte, quelques obscurités et certaines longueurs au sujet desquelles je rappellerai à M. Aimé Giron ce conseil d'un homme d'esprit : « Le poète ne doit pas traverser au pas un intervalle qu'il peut franchir d'un saut. » Mais l'espace me presse, et les *Petits-fils des douze Césars* attendent leur tour ; j'y arrive.

*

On a beaucoup admiré autrefois le tour de force accompli par Barthélemy et Méry dans l'exécution de leur *Némésis*, cette satire politique obligée de paraître à jour fixe une fois par semaine. Voici, devant nos yeux, un tour de force bien autrement audacieux et réussi.

Il s'est trouvé, dans un coin perdu de la province, deux amis — *arcades ambo*, — qui, sans autre encouragement que leur foi en eux-mêmes, ont conçu l'idée de faire en collaboration un recueil de satires françaises et latines. Ils se mettaient à l'œuvre en octobre 1873, et dès le mois de février suivant, le recueil était à l'impression. Or, ce livre n'a pas moins de 335 pages et quelque chose comme 3,000 vers. Quel labeur, quand on songe que les journées de ces deux poètes sont prises tout entières par un travail étranger aux lettres, et qu'ils n'ont que leurs nuits à donner à la vie intellectuelle !

Vous connaissez l'un de ces poètes ; saluez dans l'autre un maître ès jeux floraux, mieux que cela, un disciple convaincu des maîtres grecs et latins. M. Cyrille Fiston, directeur des postes de la Haute-Loire, n'est pas seulement un poète français distingué ; il manie aussi la langue virgilienne avec une souplesse merveilleuse. C'est lui qui, dans le livre, s'est réservé la partie latine ; il l'a traitée en érudit rompu à la gymnastique la plus compliquée du dactyle et du spondée.

Ce travail à deux est étourdissant de verve et d'entrain, mais en soupçonne-t-on toutes les difficultés ? Se représente-t-on ce qu'il faut d'entente et d'accord entre les deux exécutants afin de préparer les plans, d'en arrêter les lignes et de maintenir dans l'œuvre l'unité de ton, de mesure et d'effet qu'ils se sont proposé d'atteindre ? Et voyez le fruit de cette discipline acceptée en commun, de ce contrôle de l'un par l'autre. La pensée, un peu flottante dans les *Cordes de fer,* s'est ici resserrée et coordonnée. Le vers, travaillé à deux, s'échappe solide et incisif, comme un trait de bronze gaulois avivé d'une trempe latine.

A parcourir ces pages, tout imprégnées de saveur antique, où se retrouve l'allure à la fois familière et noble des anciens, et jusqu'à leurs tours de phrases, leurs artifices de langage, leurs inversions et leurs ellipses, on éprouve parfois comme l'illusion de lire des fragments retrouvés de Perse ou de Juvénal.

Je prends au hasard, pour exemple, un passage dans le livre.

Voici le français :

> Des hommes, Diogène ? O cynique, où dors-tu ?
> As-tu, sur nos chemins, rencontré la vertu
> Fuyant ton pas rapide et ton sarcasme agile ?
> Viens promener encore ton fier tonneau d'argile
> Des palais de César aux portes des cités,
> Et lever ta lanterne aux yeux des éhontés !
> Des hommes pour refaire un peuple ! Allons, des hommes !
> Non ! tu ne heurteras que de joyeux fantômes,
> Des cadavres hideux sous d'illustres haillons !
> Ces rires, ces splendeurs ? grimaces, vermillons
> Dont ils fardent leur front, leurs lèvres et leur joue !
> Ce qui flatte, ment, gueuse et vit, — c'est de la boue.
> Va, cynique, reprends ta lanterne à la main,
> Crache sur cette honte et passe ton chemin.

Et voici le latin :

> Nonne tibi occurrit quâcumque vir obvius unquam,
> Diogenes ? Mundi, quæso, quâ parte moraris ?
> Aut quâ virtutem captasti calle fugacem ?
> Huc adsis, cynicas evolvens splendidus ædes
> Pauperis ad casulas, ad festa palatia regum ;
> Istorum ante oculos testem protende lucernam !

— Quære viros ! patriæ reddant qui robora quære !
At tantum occurret specioso græculus ore
Luridaque excultis ornata cadavera pannis ;
Vendidit his facies cosmus, falsoque pudores
Qui jam mentitâ sub fronte nitere videntur !
— Heu ! fæx hæc ridet, fæx ambulat et canit ! — i nunc,
I, cynice, et sterilem tergo suspende lucernam,
I, calca fæces et apertâ perge suburrâ.

Que dites-vous du latin ? Que dites-vous du français ? Volontiers se demanderait-on quel est celui des deux qui a traduit l'autre, si l'on ne savait que le latin, langue concise par excellence, ne peut guère être traduit en français vers pour vers. Mais comme ici le nombre de vers est égal de part et d'autre, on comprend que le traducteur latin ait pu, à la faveur de cette concision, donner libre carrière à sa propre fantaisie, et faire, en réalité, son livre à côté du livre qu'il traduisait.

Mais, va-t-on penser peut-être, à quoi bon cette œuvre à deux têtes, mi-partie archaïque et moderne, aussi étrange de donnée que bizarre d'exécution ? Laissons les auteurs nous répondre eux-mêmes :

« Les races latines à la mer ! crie notre livre. Ce livre est donc sain et opportun. Il a redemandé à la langue maternelle la langue de son berceau, pour protester plus intimement contre les races et les fratricides du Nord. La menace des cerveaux germains pèse sur nos gloires, immortelles cependant comme la pensée humaine, et sur notre foi, certainement éternelle comme la pensée divine.

« Pour redevenir grands et forts, il est nécessaire de regarder en face, sans pusillanimité et sans respect humain, le vertige qui nous attire et l'abîme qui nous attend...

« Arracher le masque est le devoir des philosophes, des moralistes et des chrétiens, dût le masque emporter la chair avec lui !

« Nous croyons faire acte de moralité, de patriotisme et de confiance.

« Loin de nous de chercher à ameuter le scandale autour de notre livre; nous ne lui demandons que le succès de son honnêteté et de ses bonnes intentions.

« Certes, nous l'avouons avec franchise; sous les masques de cette tragi-comédie fantôme, grimacent, parlent et s'agitent des acteurs bien vivants, — types sans personnalité et sans nom. Mais, nous le disons hardiment aussi, nous n'avons pris à partie aucune caste ni aucun gouvernement; nous n'entendons stigmatiser que les turpitudes collectives partout où nous les avons surprises, dans les hautes et basses couches de la société.

« Nous n'avons eu qu'à interpoler une traduction moderne dans le texte des annales romaines. Pas un fait qui ne soit sorti, brûlant et palpitant, des opprobres du monde antique. Nous avons tout demandé à Tacite, Suétone, Dion Cassius, Martial, Pétrone, Juvénal, Perse, Pline, Sénèque, etc., etc., sans parler de l'école historique contemporaine qui a poursuivi de si consciencieuses explorations et pratiqué de si lumineux sondages dans cette civilisation déjà scellée par quinze siècles.»

Ainsi qu'ils le disent, les auteurs font défiler devant nous, comme autant de tableaux animés dans lesquels nous sommes forcés de reconnaître toutes les formes de honte de notre propre décadence, les énormités effrénées du Bas-Empire romain. Voilà pourquoi ce titre singulier: « *Les petits-fils des douze Césars.* » C'est osé de relief, brutal de rendu; les auteurs n'ont composé ni avec le mot propre ni avec le sens libre. Les fameux *ïambes* de Barbier peuvent seuls donner une idée de cette poésie inflexible et sauvage qui dédaigne l'hyperbole et ignore l'euphémisme.

Tout en rendant pleine justice aux louables intentions des auteurs, j'avoue ne compter que médiocrement sur l'efficacité d'un mode de moralisation qui consisterait précisément à placer la démoralisation en pleine lumière. L'excès du dégoût amène l'indifférence, et la haine du mal même, quand elle est trop forte, peut rendre les hommes méchants. Certes, il n'a manqué aux sociétés effondrées, ni voyants farouches, ni frondeurs sanglants, ni satiriques indignés, ni moralistes sévères; quelles ruines ont-ils empêchées ? Il en devrait être de certaines turpitudes historiques, aux yeux des générations à venir, comme il en était à Sparte du parricide, que les lois n'avaient point prévu, ne le supposant pas possible. Si la presse, au lieu de fouiller si complaisamment qu'elle le fait dans les annales du crime, n'enregistrait que les actes de vertu, peut-être deviendrions-nous plus vertueux. On croit faire de la médecine morale en étalant dans un livre les honteuses nudités humaines, et l'on ne réfléchit pas que les livres de médecine eux-mêmes ont leur danger de curiosité pour les imaginations mal réglées.

Cette réflexion n'engage, bien entendu, que mon sentiment personnel, et je ne voudrais pas lui donner l'importance d'une critique.

Ce livre des *Petits-fils des douze Césars* n'est pas, d'ailleurs, destiné de sa nature à devenir jamais populaire, et sa place est marquée dans ces bibliothèques d'érudits ou de curieux qui peuvent impunément s'ouvrir à toutes les audaces de l'esprit. L'œuvre est à la fois trop savante et trop relevée pour plaire aux multitudes. Je ne chicanerai donc pas autrement les auteurs sur l'illusion du but qu'ils y poursuivent, toute illusion généreuse étant digne de respect; mais j'oserai dire qu'à mes yeux, ce livre a une double portée autrement sérieuse, et d'une incontestable actualité.

D'une part, il proteste avec l'autorité de l'exemple contre le discrédit dans lequel sont tombées, de nos jours, les études grecques et latines, sur la foi de ces détracteurs qui voudraient circonscrire l'enseignement de la jeunesse à l'exercice des langues modernes. Au commerce des anciens, nous apprenons la concision, la méthode et la clarté; leur rudesse même corrige ce que notre idiome a de trop recherché; elle nous apprend à éviter le précieux et l'alambiqué. Supprimer ces études, c'est se fermer les sources du beau et du goût, auxquelles se sont abreuvées nos gloires littéraires les plus pures et qui nous ont faits, en définitive, ce que nous sommes. La protestation ne pouvait venir plus à propos qu'au moment où la langue verte des halles, l'argot des prisons et les idiotismes britanniques envahissent, jusqu'à l'étouffer sous leur parasitisme bête, la belle et honnête langue de Ronsard, de Corneille et de Racine.

D'autre part, à ceux qui nient la possibilité de la décentralisation littéraire, il oppose l'affirmation victorieuse de Galilée: *« E pur si muove! »* Ce livre en effet sort de la province, avec une sève et une verdeur que n'ont altérées ni précautions de coteries, ni complaisances de camaraderie, ni compromissions d'aucune sorte. Encouragements, conseils, précédents, tout lui a manqué de ce qui prépare la naissance des livres, et voyez, rien ne lui manque de ce qui les rend viables. Qu'il trouve un parrain ou n'en trouve pas, qu'on le baptise ou non cet enfant robuste de l'aventure, qu'importe? il vivra quand même.

Et maintenant, une dernière réflexion avant de finir.

La France, croyons-nous, ne connaîtra le vrai fonds de ses richesses littéraires que lorsqu'il sera permis d'avoir du talent et du génie ailleurs qu'à Paris, et que l'esprit, pour être titré, ne sera plus contraint de passer par cette filière implacable qui en ramène toutes les productions à une espèce de type commun. Ce type est le *beau* peut-être; — nous aimerions mieux la *variété dans le beau*. Le jour où la province, entendant vivre de sa vie intellectuelle propre, s'émancipera de la tutelle dédaigneuse de la capitale, ce jour-là notre poésie aura retrouvé, avec ses traits distinctifs de race et d'origine, ses différences d'altitude et de climat, et ses particularités de mœurs et de traditions, cette physionomie une et multiple, si naturellement pittoresque, qui la distinguait au commencement du XVI^e^ siècle, alors que, de tous les points de la province, se levaient, sur les ruines du moyen-âge, les clartés de la Renaissance.

Ce n'est pas assez que notre poésie reste française, il faut qu'elle redevienne nationale.

2 septembre 1874.

❧

LE
THÉATRE INÉDIT
DU XIXe SIÈCLE

Je quitte volontiers les chemins battus pour suivre les sentiers inexplorés, et les réputations faites pour m'attacher aux enfants perdus de la renommée. J'y gagne de découvrir, ici des curiosités ignorées, là des originaux méconnus. Et n'est-ce rien que d'échapper à l'ennuyeuse tyrannie des choses convenues ? Tous les sites bons à voir ne sont pas consignés dans les *Guides-Joanne ;* tous les poètes bons à lire ne sont pas nommés dans les anthologies. Il faut donc savoir gré aux fureteurs de bonne volonté qui, pour leur plaisir et le nôtre, se donnent la peine de rechercher les beaux endroits et de révéler les bons poètes.

Notre pays, Dieu merci, ne manque pas de ces explorateurs charitables qui mettent en lumière, à leurs risques et périls, les talents timides et les génies modestes. Combien de ceux-là doivent leur essor à l'éditeur Alphonse Lemerre ! A côté de ce spécialiste de l'art fantaisiste, saluons les éditeurs Sanchez et Laplace, spécialistes de l'art dramatique. En se chargeant de publier, à leurs frais et au hasard de la fortune, les productions dramatiques inédites du XIX^e siècle, quel service ne rendent-ils pas à leurs contemporains et aux lettres ! Ils encouragent les débutants, réparent à l'égard des auteurs faits les injustices des hommes ou la sévérité des circonstances, et, qui sait ? ils ouvrent peut-être des voies nouvelles à l'art dramatique en France.

L'amateur qui réunirait la collection complète du *Théâtre inédit du XIX^e siècle* se procurerait des jouissances inespérées, comme celle que je viens de goûter à l'instant; — jouissance si vive, que j'ai hâte d'en communiquer l'impression à mes lecteurs.

Il s'agit d'une tragédie en trois actes et en vers, inscrite sous le n° 24 de cette collection des *refusés.* Ce n'est pas vieux, cela remonte au 1er octobre dernier. L'auteur, M. Marc Bayeux, ne s'était guère fait connaître jusqu'ici que par des nouvelles en prose; mais on peut lui signer hardiment son laissez-passer pour les pays bleus où fleurit la mandragore mystique des poètes.

La pièce a pour titre *Nos Aïeux;* mais, lesquels dans l'ordre chronologique ? Remontez, s'il vous plaît, à deux mille ans. Bon ! nous voilà chez nos ancêtres les Gaulois. Ne vous y fiez pas; ces personnages sont d'hier, et sous les illusions fantasmagoriques du passé, transpercent des allusions vivantes et terribles d'actualité.

L'épigraphe de l'œuvre en dit assez la portée, le sens et l'intention :

> Oh ! la guerre ! la guerre ! oh ! que la terre saigne,
> Sur l'océan glacé que le soleil s'éteigne !
> Que tout meure et s'écroule en un deuil éternel !
> Qu'on me crève les yeux, que mes mains soient coupées !
> Si nous ne devons plus ressaisir les épées,
> Que m'importe la vie et que me veut le ciel ?

Ce cri de Gaulois, farouche, haineux, implacable, que deux mille ans de civilisation avaient assoupi, M. Marc Bayeux l'a retrouvé, on ne sait comment, le 18 août 1871, à Gravelotte. De ce moment, sa tragédie des *Aïeux* était faite. Je tâcherai de me persuader, en l'analysant, qu'elle n'est qu'une fiction historique. Il ne faut pas, d'ailleurs, qu'elle soit autre chose pour nous, sous peine de laisser croire, chez le voisin, à un sentiment de rancune rétrospective de notre part; et pourquoi, bon Dieu, de la rancune ? Est-ce que nous nous souvenons d'Ariowist, notre vainqueur d'il y a deux mille ans ?

Captifs ! captifs ! voyez la nature cruelle !
Bien des yeux sont éteints, bien du sang a coulé ;
Et la terre sans cœur est toujours verte et belle,
Et sur nous le ciel lâche est encore étoilé.

Terre et ciel, sans que rien les touche ou les effare,
Regardent les vaincus indignés et pensifs ;
Et la lune découpe un cavalier barbare,
Comme un spectre de honte aux maisons des captifs.

Dans tout ce qui reluit, souffle, frissonne ou vibre,
Le découragement, la douleur et l'effroi,
Nous garrottent les bras, disant : « Tu n'es plus libre ! »
Et nous coupent la langue en ordonnant : « Tais-toi ! »

Aussi nous nous taisons ! hagards, déraisonnables,
Ivres de la stupeur de ces réveils glacés,
Nous louchons en voyant, — choses invraisemblables,
La victoire et le ciel à présent déplacés.

Quelle apparence que ces plaintes d'un druide de la pièce de M. Marc Bayeux s'appliquent à notre situation présente ? Assurément, ce n'est qu'une fiction historique, et nous allons bien le démontrer.

Je ne m'arrêterai pas à examiner si cette pièce est une véritable tragédie dans le sens rigoureux du mot. Elle m'intéresse assez pour me dispenser de rechercher à quel titre, au juste, elle m'intéresse. Admettons, qu'à tout prendre, elle ne soit qu'une suite de scènes lyriques en trois tableaux dont le premier pourrait s'intituler : *L'Invasion ;* le second, *Le Désastre ;* et le troisième, *La Revanche ;* et voyons quel parti M. Marc Bayeux a tiré de cette fiction historique.

L'action se passe en Gaule.

Au premier acte, des bruits de guerre circulent. Ariowist, le roi des Germains, s'est glissé lui-même comme espion dans la ville gauloise d'Alésia; sous l'habit d'un mendiant, pour étudier le pays et en reconnaître les forces :

C'est la guerre
Que je veux ! la conquête immense de leur terre !
J'ai vu leurs combattants ; j'en sais le nombre. J'ai
Découvert des chemins auxquels nul n'a songé...
Accourez, loups hargneux, renards fins, vautours chauves,
Bêtes de toute proie, avec les hommes fauves !
De tous les points du sol sortez de vos halliers,
Vous mangerez des morts ! voici les meurtriers !
Mendiants, fainéants avides de rapine,
Accourez et suivez la horde qui chemine ;
Voleurs, rien qu'en glanant le rebut de nos parts,
Vous vous enrichirez, car voici les pillards !
Grands éclairs embrasés dans le sein des orages,
Volcans qui dévorez le sol dans vos ravages,
Illuminez la nuit de toutes vos lueurs ;
Tombez et jaillissez ! car voici les brûleurs !
Et, vous, esprits mauvais, pères des épouvantes
Qui criez dans la nuit avec des voix stridentes,
Qui trompez, qui mentez, qui jetez dans les cœurs
Les découragements, les paniques, les peurs,
Les lâchetés dont les braves ne sont pas maîtres,
Esprits de trahison, volez ! voici les traîtres.

Ce monologue du mendiant, — je veux dire du roi, relève d'une saveur particulièrement impertinente l'ultimatum de son envoyé qui s'en vient dire aux Gaulois :

Dans le cœur des Germains la bravoure rayonne ;
Votre pays nous plaît et votre terre est bonne.
Vous avez des trésors, des bœufs bons à manger ;
Nous pourrions prendre tout : nous voulons partager.
De votre sol, chéri par un pouvoir céleste,
Donnez-nous la moitié : nous vous offrons le reste,
Voilà tout. Si pourtant la Gaule refusait,
Nous dirions : Etant les plus forts, cela nous plaît.
Nul, plus que le Germain, n'est de race vaillante :
Nous ignorons le luxe et la paix énervante,
Et depuis quatorze ans, prenant partout son droit,
Aucun de nos soldats n'a couché sous un toit.
Donc, si les dieux puissants nous ont livré la terre,
C'est une impiété de nous faire la guerre,
Puisqu'en nous combattant, tout peuple audacieux
Nous résiste malgré la volonté des dieux.

Pareille façon d'agir avait cours peut-être il y a deux mille ans, avant que la fable du *Loup et de l'Agneau* fût commentée par Machiavel à l'usage des chancelleries; mais, depuis, le code du droit des gens s'est enrichi de tant de délicatesses, et la diplomatie a fait de si grands progrès en l'art des coquetteries internationales ! Comme on voit bien que la pièce de M. Marc Bayeux n'est qu'une fiction historique !

*

Au second acte, nous assistons à une lugubre plaisanterie du sort. Des bruits de victoire sont colportés de bouche en bouche. Un courrier même vient les confirmer :

Brérox nous commandait ; guerrier habile à feindre,
Qui, par d'autres combats et d'autres ennemis,
Qu'il avait vus jadis dans de lointains pays,
Savait la ruse habile et la feinte certaine.

Et le courrier raconte comment Brérox est parvenu à cerner les bataillons ennemis et à les refouler vers des carrières où ils se sont engloutis.

— Qui te l'a dit ? crie-t-on au courrier et celui-ci répond : « L'air sonne ainsi qu'une fanfare. » — Qui te l'a dit, enfin ? — C'est mon fils qui du champ du combat nous arrive à l'instant. — Mais qu'il vienne ! — Il est mort de joie en arrivant.

La joie du triomphe éclate alors ; on parle de tailler un menhir colossal en souvenir de ce grand jour ; que dis-je un menhir colossal ?...

Taillez vingt mille blocs que vous mettrez debout,
En vingt cercles sans fin, semblables au grand tout
        Qui contient la nature entière ;
Et nos fils salueront, au bord de l'Océan,
Ce peuple de rochers, immobile et géant,
        Dans son éternelle prière.

Mais le jour s'assombrit tout à coup.

La nuit ! Pourquoi la nuit ? Le soleil cependant
Est à peine au milieu de son cours éclatant.....

Cette nuit soudaine, c'est l'incendie qui s'allume là-bas, qui court et s'approche, et qui couvre le ciel d'un voile de poussière et de cendres ; et en même temps qu'éclate ce champ de victoire :

Gloire à la Gaule délivrée !

détonne ce cri sinistre :

Hélas ! hélas ! hélas ! notre armée est détruite !
Nos cavaliers sont morts ! nos fantassins sont morts !

La vérité s'apprend enfin de la bouche des soldats blessés qui reviennent du combat. Brérox a trahi l'armée en l'immobilisant après l'avoir épuisée en de feintes manœuvres. Lui-même annonce le désastre en le colorant de fatalité.

Mais tu nous a trahis ! — non pas moi, mais les dieux !
Sur quoi comptez-vous donc encor ! — sur l'impossible,
Sur l'inouï, salut de ceux qui n'en ont plus.
Brérox, à l'ennemi ramène les vaincus !

Assez ! dit-il,

Assez ! la ruine est complète !
Assez ! car la force a parlé.
La justice courbe la tête,
Le droit s'agenouille, accablé.

— Mais nous avons encore d'innombrables guerriers !

— En vain l'acier de bonne trempe
Reste à vos derniers bataillons ;
En vain votre sang bat vos tempes
De saintes indignations ;

A la face de la patrie,
Je le jure : il n'est plus d'espoir !
Résister est une folie,
Et se soumettre est un devoir.

Cet endroit de la pièce est d'un grand effet dramatique et l'on ne peut se défendre, en le lisant, d'une émotion navrante et pleine de colère. Mais ce Brérox, parjure à son pays, cette illusion de victoire, cette légende de carrières où s'abîment les bataillons ennemis ; cette brutale transition de l'ivresse du triomphe à la stupeur de la défaite, qui ne voit que ce sont là des choses d'un autre âge ? Je le disais bien : la pièce de Marc Bayeux n'est qu'une fiction historique.

Cette marche brutale des événements m'a fait perdre de vue le fil conducteur des scènes, l'âme de l'action, en un mot l'intrigue de la pièce : les amours du Gaulois Maël avec la prêtresse Camma. Sachez comment cela se gazouille au pays des dolmens et des grands chênes :

CAMMA.

Tu dis que le soir vient, et que mes yeux voilés
Reflètent des éclairs d'orage amoncelés ?
C'est que je vois passer, dans la nuit des défaites,
Les vouloirs avortés et les lâchetés faites.
Or, cette nuit qui vient en sera le témoin :
Je t'aime et tu mourras !

MAEL.

Camma, cette ombre est loin.
Je crois à la nature immense, conseillère
De nos fortes ardeurs ; et je crois à la terre,
Mère auguste du blé, du raisin rougissant,
Qui nourrissent ma chair et font battre mon sang.
Eh bien, tous ces trésors, mes dieux, mon ciel, mon âme,
Tout mon être, le sein de ma mère, et la flamme
Qui fait battre mon cœur aux mots que je te dis,
Et mon courage, fils du sang de mon pays,
Je t'offre tout !

CAMMA.

J'accepte ; à ton âme profonde
Il faut, par une offrande aussi, que je réponde.
Et par les Dieux auxquels tu prétends m'enlever,
Terrible est mon présent, je vais te le prouver.
Je me donne donc, moi d'abord avec l'ensemble
De tous les maux devant lesquels un guerrier tremble.
Tu sauras la terreur des foyers envahis ;
Tu sauras la douleur des combattants trahis ;
Les surprises, la fuite errante des armées,
Et les villes en feu croulant dans les fumées,
Et puis, la marche rude aux longues nuits d'hiver,
Le sommeil sans repos sous l'armure de fer....
Voilà ma dot !

MAEL.

La nuit, conseillère sacrée,
Vient à nous, de mystère et d'ombres entourée....
Ecoute, tout se tait. L'homme seul veille ; il jette
Le fier cri de son âme à la terre muette,
Et devant les grands dieux, il mesure sans peur
A leur éternité l'infini de son cœur.
Eh bien, devant ces dieux et la calme nature,
O Camma ! je me mets à tes genoux ! je jure
Que je t'aime !

CAMMA.

Tais-toi ! tu jures de m'aimer ?
Et vous, Dieux effrayants que je n'ose nommer,
Vous l'entendez ! il dit qu'il mesure sans craintes
Son cœur à l'infini des éternités saintes.
Et vous, sinistres Dieux qui savez l'avenir,
Vous dites, que, vaincu, cet homme va mourir ;
Que cette éternité, dont son âme s'assure,
Au poignard d'un Germain a donné sa mesure.

MAEL.

Quoi ! je mourrais vaincu ? quoi ! mes efforts trahis
Ouvriraient un abîme à mon vaillant pays !
Quoi ! les Dieux ont juré que la Gaule ait pour maître
Ce Germain ? Dis, comment les démentir ?

CAMMA.

Renaître !
Renaître dans un fils dont l'âme aura senti
L'éclair de ta fureur : les Dieux auront menti.

La prêtresse Velléda, s'abandonnant à Eudore, n'avait pour excuse de son amour que son amour, et pourtant devant quel lecteur, devant quelle lectrice n'a-t-elle pas trouvé grâce ? Ici, la prêtresse se livre pour donner un vengeur à son pays. L'idée est neuve et hardie ; mais pareil moyen dramatique, si relevé qu'il soit de patriotisme, risque fort de s'attirer la moue de notre beau sexe. Cette façon d'aimer est si invraisemblable chez nous !

N'avais-je pas raison de soupçonner que la pièce de M. Marc Bayeux n'est qu'une fiction historique ?

Continuons, ses amoureux nous ménagent une bien autre surprise.

*

Le troisième acte nous montre le vainqueur Ariowist, épanoui dans toute l'insolence du triomphe, traînant sur ses pas son cortège de prisonniers au nombre desquels Maël, blessé et sanglant. En tant que conquérant auquel rien ne résiste, Ariowist se croit tout permis, même les entreprises du cœur. L'étrange physionomie de la prêtresse Camma l'a fasciné, et, chose bouffonne, cette jolie Française, — je veux dire cette belle Gauloise, lui impose au point de rendre le lourdaud presque galant. Il a rêvé de se payer ce regain de gloire. De son côté, Camma rêve le rôle de Judith; elle passera dans les bras d'Ariowist, mais pour l'immoler plus sûrement à sa haine. Dans un entretien secret avec Maël, elle lui dévoile son dessein. Le guerrier résiste; l'idée seule de savoir, lui vivant, sa bien-aimée en contact avec son ennemi, le révolte : « C'est le déshonneur ! » s'écrie-t-il. Elle répond : « C'est le devòir ! » Les Dieux, ajoute-t-elle,

A de certains moments savent choisir un être ;
Un homme, par hasard, une femme peut-être ;
Lui mettent dans le cœur la force, et dans les yeux
Le redoutable éclair de la fureur des cieux.

Or, cet élu d'en haut qui tient, dans sa poitrine,
En dépôt, le secret de la force divine,
C'est moi ! Dans l'épouvante il faut s'habituer.
La victime est marquée, et je n'ai qu'à tuer.

MAEL.

Eh bien ! prends en pitié ton époux éperdu !
Fait qu'Ariowist me tue ! et, ma mort accomplie,
Tente, si tu le veux, ton horrible folie....

CAMMA.

Que ferais-je après toi si tu meurs ?

MAEL.

Si je meurs,
Tu m'auras à venger. Ta haine sera double !

CAMMA.

Laisse-moi contempler ton visage. Mon trouble
Est affreux ! — Je ne puis moi-même t'immoler !

MAEL.

Ne me regarde pas ! mes pleurs pourraient couler....
Repousse les frissons qui font pâlir ; repousse,
Camma, l'amour heureux par qui la vie est douce.
Entre en ton cœur comme en un temple. Deux piliers
D'inflexible granit y sont ; — deux conseillers
Sublimes, éternels, et que seuls tu dois croire :
Le Devoir et la Mort. Achetons la victoire !
Ecrasons la pitié !

CAMMA.

Tu le veux ! tu le veux !
Tu seras satisfait.... tu mourras !...

J'ai abrégé ce dialogue qui s'élève parfois à des beautés de premier ordre. Cette lutte héroïque entre le devoir et l'amour est une des pages les plus pathétiques du drame. Nous avons tous admiré la Romaine Arria essayant elle-même le poignard dont son époux Pœtus doit se percer par ordre d'un tyran ; combien plus grande est la Gauloise Camma achetant, au prix de la vie de son époux, le droit d'immoler elle-même le tyran !

Le dénouement se précipite. Ariowist réclame de Camma, en termes plus pressants, les droits du vainqueur. « Monte sur ce dolmen, lui dit la prêtresse ; je veux publiquement te rendre hommage et te verser à boire. Mais, auparavant, fais tuer Maël qui osa m'aimer. »

Cet ordre est donné. Mais à l'instant même où Maël, égorgé dans la coulisse, pousse son cri d'agonie, Camma sent s'agiter une autre vie dans ses flancs :

L'enfant ! l'enfant ! je suis mère ! Aux défis
J'oppose la revanche et l'espoir. — O mon fils,
Qui tressailles de vie à la mort de ton père,
O vengeur incarné dans le sein de ta mère,
Je te salue ! et suis implacable, en buvant
Ce cri du père mort qui fait bondir l'enfant.

UN SOLDAT, entrant, l'épée à la main.

Maël est mort !

CAMMA, railleuse.

Crois-tu ?

LE SOLDAT.

Je l'ai tué moi-même.

CAMMA.

Alors c'est le moment !

[Elle se dirige lentement vers le dolmen, prend une coupe, monte, et s'approche d'Ariowist.]

ARIOWIST.

Comme te voilà blême !

[Il prend la coupe.]

Que la coupe soit large et pleine jusqu'au bord !

[Au moment où il se renverse pour boire, Camma saisit la serpe d'or qu'elle porte à la ceinture, et la brandissant, s'écrie :]

A la Gaule ! aux vaincus ! aux dieux !

[Elle lui plonge la serpe dans la gorge.]

Sois ivre-mort !

ARIOWIST, tombant.

A l'aide !

[Tumulte, retour des Gaulois, tuerie ; les Germains sont écrasés.]

CAMMA, penchée sur Ariowist.

La justice a retrouvé son centre !
Meurs donc désespéré ! vainqueur, touche mon ventre;
Le vieux sang des Gaulois n'a pas encore failli,
Et Vercingétorix a déjà tressailli !

Ah ! pour le coup, plus de doute possible ; la pièce de M. Marc Bayeux n'est bien, décidément, qu'une fiction historique d'un bout à l'autre. Allons, tant mieux ! On pourra donc la jouer quelque jour sans craindre les susceptibilités soupçonneuses du voisin. Dieu de Maël et de Camma, accordez-moi la grâce de vivre jusque-là pour que je l'applaudisse !

N'ai-je pas quelque peu défloré cette œuvre par les citations que j'en ai faites ? Une tragédie ne peut se juger sur des fragments; c'est l'ensemble qu'il faut envisager. Juge-t-on bien d'un monument sur quelques pierres taillées ? Tout au plus la vue de quelques pierres taillées peut-elle donner le goût d'examiner le monument dans son entier. Ainsi en est-il de ces lignes; en les traçant, je n'ai pas la prétention de faire une étude raisonnée, mais simplement d'éveiller la curiosité du lecteur.

Après cela, s'il faut dire humblement mon avis sur la production dramatique de M. Marc Bayeux, je ne ferai nul scrupule d'avouer qu'elle me plaît, et pourquoi elle me plaît.

J'y crois discerner deux qualités assez rares et dont je fais grand cas : des proportions d'abord, puis de l'originalité dans les conceptions. Il mè semble — est-ce engouement irréfléchi ? — qu'avec peu de chose, quelques retouches dans les détails et quelques rehauts dans les vigueurs, elle pourrait supporter, sans en être écrasée, la signature d'un maître connu.

J'y constate avec plaisir des réminiscences du théâtre antique, notamment dans le rôle du chorège ou maître des chœurs.

Ce rôle était celui des guerriers improvisateurs qui suivaient les armées, enlevaient la marche et faisaient passer l'âme de la patrie dans le cœur des combattants. Tels furent Tyrtée l'Athénien, Arion de Méthymne et Alcée de Mytilène. Nos pères, les Gaulois, avaient aussi leurs guerriers-poètes ; M. Marc Bayeux a tiré grand parti de ce rôle dans sa tragédie, soit pour rompre la monotonie du dialogue, soit pour donner du relief aux passions en mouvement, comme dans ce passage :

LE CHORÈGE.

Aiguise ton glaive à la pierre,
Prépare ton casque à cimier,
Et selle ton cheval de guerre,
Guerrier !

LE CHŒUR.

Guerrier !

LE CHORÈGE.

Soigne bien le mors et les brides,
Vois si les harnais sont serrés,
S'il a ses quatre pieds solides
Ferrés.

LE CHŒUR.

Ferrés.

Cette reprise en écho du dernier vers par le chœur est curieuse, et doit prêter sur la scène à des effets très singuliers. Quel dommage qu'Offenbach les ait gâtés par avance en les parodiant dans certain passage burlesque de la *Grande-Duchesse !*

M. Marc Bayeux n'avait garde, non plus que les maîtres de la tragédie antique, de rejeter de sa pièce l'élément comique. Il l'y introduit de telle sorte que cet élément, loin de nuire au tragique, le renforce encore en l'aiguisant, non de bouffonnerie niaise, comme dans beaucoup de productions dramatiques, mais de sarcasme à vif et d'ironie emportant pièce. Telle est certaine scène où le vainqueur Ariowist discute avec un cuisinier gaulois le menu de son dîner royal.

Je ne suis pas subjugué au point de vouloir tout louer; mais j'estime qu'en somme l'œuvre est louable; s'il y a quelques faiblesses, il y a de grandes énergies; à côté de quelques enflures de phrases on trouve des périodes vivement menées; le style, un peu tendu, mais à la stature des personnages, vibre sur un diapason bizarre peut-être, mais soutenu; cette poésie exigera une certaine contention de la part des lecteurs d'un tempérament positif, et cependant ceux-là mêmes ne pourront échapper au charme étrange qui s'en dégage.

Trois épreuves, a dit un excellent critique, sont nécessaires au classement d'une œuvre : les amis, la mode, l'avenir. Il en a oublié une quatrième qui dispense des deux premières et rend la troisième inévitable : c'est la complicité du patriotisme, — cette complicité qui a rendu la *Marseillaise* immortelle. Et Dieu sait que l'hymne de Rouget de l'Isle n'est pas un chef-d'œuvre littéraire, tant s'en faut !

A ce titre seul, la tragédie de *Nos Aïeux* mériterait de vivre.

26 novembre 1874.

❧

PROPOS DE CHASSE

Lettre à A. Vingtrinier.

Laisse-moi te dire le plaisir que j'ai pris à ta causerie sur la *Chasse à la grive* dans le Bas-Bugey. Il m'a semblé lire une page d'*Elzéar Blaze*, ce conteur charmant dont l'œuvre, presque introuvable aujourd'hui, fait la joie des amis de la chasse, de la table, des gais propos et des saillies au sel fin.

Les livres de chasse ne manquent pas ; mais à part le traité de la *Chasse au lion*, par Jules Gérard, de la *Chasse au lièvre,* par John Smallman Gardiner, traduit de l'anglais par L. de Curel, et de la *Chasse aux alouettes*, par le commandant Garnier, nous avons peu de traités spéciaux. Dans les ouvrages le plus en faveur, l'auteur s'attache, avant tout, à nous montrer que tous les genres de chasse lui sont familiers ; mais il les décrit de manière à faire comprendre son dédain pour les *petites espèces*, si bien que, lorsqu'on a lu son livre, on éprouve quelque honte à s'avouer qu'à défaut de lièvres et de perdrix, on fait volontiers le coup de feu sur le merle, la grive ou le becfigue. Certes, du *tueur de lions* au *guigne-queue* la distance est grande; mais combien plus elle est remplie à partir du dernier que du premier! Or, c'est là précisément que manquent les traités *ex professo.* Ton travail comble très spirituellement cette lacune en ce qui concerne la *chasse à la grive;* à quand de nouvelles causeries à propos de la chasse aux *culs-blancs* et aux *becfigues?* Bientôt, hélas! pour toi comme pour moi, l'âge circonscrira la sphère d'activité de nos jambes et notre champ de bataille à la pièce de terre voisine et à l'enclos de vigne qui la confine. On laissera *Fido*, *Stop* ou *Fanfare* à la maison, et l'on s'estimera très favorisé de la fortune si l'on revient de cette aventure avec une demi-douzaine d'oisillons dans son carnier et presque pas de rhumatisme dans les jambes.

Je t'attends là, superbe affronteur des sommets et coureur intrépide des plaines, toi qui nies le feu sacré de la chasse aux poètes, poète toi-même! Si je vis encore, ne seras-tu pas bien aise de m'avoir pour compagnon de ces sorties matinales à la rosée, ne fût-ce que pour t'aider à retrouver le moineau mort dans un buisson, t'empêcher de prendre une feuille morte pour une grive, et charmer les lenteurs du retour au logis en te *ramentevant* nos beaux coups et nos grandes chasses d'autrefois.

Je ne t'en veux pas d'avoir égayé tes lecteurs sur mon compte; je crois, comme toi, que le chasseur à la rime doit être exclu rigoureusement de toute chasse *sérieuse* au lièvre, à la perdrix, à la bécassine; mais si l'on te prenait au mot, n'aurais-tu pas fait ton procès à toi-même, poète que tu es ?

Que le poète soit habituellement un assez mauvais chasseur, je le concède; si pourtant j'avançais que tout vrai chasseur est naturellement poète, je me ferais fort de le prouver, et tu ne me démentirais pas. Mais avant d'aller plus loin, laisse-moi te chercher une petite querelle.

Ce n'est presque rien : — une simple hérésie monstrueuse que tu as commise dans ta *causerie* et qui pourrait t'attirer l'excommunication majeure si l'on ne savait bien que les licences du poète non plus que les menteries du chasseur ne tirent pas à conséquence.

Malheureux ! tu nous représentes le premier chien traînant aux pieds d'Adam le corps sanglant et palpitant du premier lièvre, et ce meurtre s'accomplit dans Eden, au commencement de la création ! As-tu donc oublié que la mort n'existait pas à ce moment, et qu'elle n'est entrée dans le monde, avec sa sœur la maladie, qu'après la faute et la chute du premier homme ?

Tu me diras qu'il fallait bien se nourrir ; que le besoin de manger suppose le besoin de détruire ; que toute assimilation correspond à une suppression de forme et à une transformation de substance ; que ce sont là les caractères évidents de la mort, d'où cette conséquence qu'on ne saurait vivre sans faire mourir quelque chose ou quelqu'un, ce qui est tout un aux yeux de la nature : cela ne me regarde pas, je te ramène aux vérités immuables du dogme ; arrange-toi avec elles comme tu voudras ; pour moi, je suis vengé, et je profite de ta confusion pour coudre une divagation cynégétique à la suite des tiennes (1).

Voici venir le mois de septembre, le mois cher aux écoliers, aux hommes de loi, de robe et de plume, à tous ceux qu'une profession sédentaire ou une position officielle condamne, onze mois sur douze, au sérieux, à la gravité, à l'importance, et qui, morts au mouvement, engourdis dans les affaires ou ensevelis sous les dossiers poudreux, ne s'éveillent à la vie vivante, comme les ressuscités de Josaphat, qu'aux sons de la trompe de saint Hubert.

---

(1) Le passage incriminé manquait-il de clarté ? ou bien l'auteur de la lettre l'avait-il lu avec distraction ? Toujours est-il qu'en y regardant de près aujourd'hui, on le trouve en règle avec la théologie. — Dont acte.

(Note des Éditeurs.)

L'imagination ingénieuse des Chaldéens, ces poétiques inventeurs du Zodiaque céleste, représentait par un homme armé d'une flèche ou d'une massue la constellation correspondant à cette période de l'année où les anciens donnaient la chasse aux bêtes féroces. De la massue et de la flèche au fusil Lefaucheux, quel espace parcouru, et merveilleusement rempli ! C'est plaisir de suivre les transformations successives des engins de destruction imaginés par le génie humain depuis les premiers âges.

Du jour où les conditions de la mort furent améliorées, il est positif que l'homme cessa d'être barbare. Quant aux conditions de la vie, c'est autre chose ! Si l'on venait à démontrer qu'elles ne furent jamais plus dures au pauvre monde qu'elles ne le sont aujourd'hui, qu'est-ce que cela prouverait ? — Que la vie ne vaut qu'en ce qu'elle est un sujet d'expérimentation des moyens les plus expéditifs de la supprimer.

C'est dans les musées d'artillerie qu'il fait beau étudier les progrès de la civilisation meurtrière. L'art de tuer s'est perfectionné et raffiné de la façon la plus honorable. *Citò, tutò et jucundè*, telle pourrait être la devise des guerriers et des chasseurs, si déjà les médecins ne se l'étaient appropriée, sans doute par jalousie de métier.

L'instinct de tuer, qui n'était que l'instinct de défense à l'époque où l'homme, jeté nu sur la terre, était constamment aux prises avec les grands ravageurs, ses commensaux de la création, est resté en nous comme un penchant de nature. La chasse et la guerre ont de communes origines et des attractions pareilles. A redresser cette pente, les philanthropes de la paix perdront leurs périodes ronflantes, et les sociétés protectrices des animaux leurs discours mouillés de larmes. On ne fera pas que la guerre ne demeure, de par les Ecritures mêmes, éternellement chère à Sabaoth, et que la chasse ne soit honorée sans fin dans la personnification de Nemrod, grand chasseur devant Dieu. Tandis que la loi du cœur nous dit : « *Aimez-vous les uns les autres* », la loi de l'estomac nous crie : « *Mangez-vous les uns les autres* ». Or, tant que la Providence qui nous a fait ce cercle vicieux ne nous aura pas révélé une tangente par où en sortir, vous ferez bien, vous les soldats, de préparer la revanche ; vous les chasseurs, de vous préparer à l'ouverture.

« Pour les imaginations vulgaires, dit l'auteur des *Haltes de chasse*, M. Eugène Chapus, la chasse se résume en des coups de fusil, des bêtes qu'on tue ou qu'on manque, pas autre chose. Elles ne comprennent en effet ni la poésie des champs, ni leurs harmonies, ni ces jouissances d'une locomotion hardie, ni ces poursuites ardentes, ni ces bonheurs de succès, qui font d'une chasse une galerie mobile de paysages grandioses, une suite de sensations vives et de contrastes fébriles. »

Avais-je raison, ami Vingtrinier, de soutenir, au début de cette lettre, que tout vrai chasseur est naturellement poète ? Si, d'aventure, M. Chapus se trouvait de ta société un jour d'ouverture, l'esquiverais-tu comme un fâcheux capable de brouiller les voies de la meute et de faire manquer la chasse ? C'est un professeur, prends-y garde, et pourtant je le crois, en tant que rêveur, bien capable de distraction. Il se peut que jamais son fusil ne se soit perdu dans l'herbe ; mais je ne jurerais pas qu'absorbé dans la contemplation de la nature à son réveil, il n'ait jamais laissé passer le lièvre au poste sans le saluer d'un coup de fusil.

Et compte-t-on pour rien, ajouterai-je de mon côté, la joie de rompre les habitudes énervantes du terre-à-terre social, de se dérober pour quelques heures, pour quelques jours peut-être, à ce supplice intolérable entre tous de hanter invariablement les mêmes lieux, de faire inévitablement la même chose aux mêmes heures, et de voir constamment les mêmes visages devant les yeux ? Dans ces courses aventureuses à travers bois, chaumes et taillis, on peut se croire rendu aux indépendances fières de la vie primitive. A ces fatigues, le cœur se dilate, le cerveau s'apaise, le sang se vivifie, et l'on acquiert des forces nouvelles pour l'instant où l'on devra reprendre le boulet des affaires ou le collier de force du ménage.

A vingt ans, ce qu'on aime dans la chasse, c'est le bruit du fusil ; à tout propos on fait parler la poudre et sur tout gibier indistinctement. Si le gibier manque, on tirera sur une feuille, sur une pierre blanche, au besoin même sur sa casquette lancée en l'air. A quarante ans, on est ménager de sa poudre et l'on ne place ses coups qu'à bon escient ; on connaît le côté économique de la chasse. A soixante ans, on y apporte la morose volupté d'un plaisir solitaire ; on fuit la jeunesse dont on est jaloux, et l'on va sournoisement tuer, tout seul, quelque pièce dont on sait la remise.

Pour beaucoup de personnes, et je suis de ce nombre, la chasse n'est pas autre chose qu'un prétexte à marcher indéfiniment sans s'apercevoir de la fatigue. Une canne à la main ne conduit guère son homme qu'à une lieue de son domicile ; un fusil sur l'épaule peut vous mener au bout du monde. Qui n'a lu, dans le temps, cette désopilante histoire, si bien contée par Méry, d'un chasseur marseillais qui, certain jour, ayant manqué certain oiseau dans sa *bastide*, s'acharne à le poursuivre, et le poursuit de Marseille à Hyères, d'Hyères à Nice, de Nice à Livourne, de Livourne à Florence, de Florence à Vienne, de Vienne à Rome ! La belle chose que l'entraînement ! Et dire que cette déambulation à outrance, recherchée comme un plaisir sans égal par le disciple de saint Hubert, serait un supplice intolérable si on l'imposait comme devoir ! Qu'on vienne soutenir, après cela, que la chasse est un plaisir de paresseux !

Elle n'est pas d'ailleurs, de nos jours, privilège de prince et de grand seigneur. On ne branche plus les braconniers comme on le faisait sous le bon roi Henri IV, et la fourche patibulaire qui se dressait à la limite des domaines féodaux est remplacée par un simple écriteau portant ces mots : *Chasse interdite* ou *Chasse gardée*. La chasse, hélas ! au grand déplaisir de quelques maîtres de château, s'est démocratisée comme tout le reste, et les nobles traités de vénerie et de fauconnerie ont vu se faufiler à côté d'eux un intrus portant la blouse et fumant la pipe, le *Manuel du Chasseur rustique*.

Tu fais des vœux, mon cher Vingtrinier, pour qu'on permette la chasse au paysan ; mais où diable as-tu vu qu'on la lui interdise ? *Jacques Bonhomme*, ce me semble, a pris assez crânement sa revanche sur le passé. Ne peut-il pas, lui aussi, se dresser une meute s'il en a fantaisie, et chasser sur ses plaisirs ?

Au fond, c'est un privilège qui s'est étendu ; mais c'est encore un privilège. Pour s'être arrêté à la chaumière, il n'est pas resté moins exclusif ; et ce n'est qu'au moyen d'une fiction que le droit de chasser, autrefois réservé à quelques-uns, appartient aujourd'hui à tout le monde. La loi permet en effet l'exercice de la chasse *sur toutes les propriétés où l'on en a le droit*. De cette disposition prise à la lettre, il résulterait que celui qui n'est ni propriétaire ni fermier de chasse a tout juste la ressource d'aller tirer des moineaux le long des chemins, à supposer que le meurtre des moineaux ne fût pas lui-même interdit au premier jour dans l'intérêt de l'agriculture. Heureusement, tous les propriétaires ne se sont pas encore coalisés pour empêcher le passage des chasseurs sur leurs terres, et, jusqu'à ce que ce moment arrive, la loi s'entend en ce sens que l'exercice du droit de chasse est permis partout où il n'est pas expressément défendu.

Ce moment viendra, garde-toi d'en douter. *Jacques*

Bonhomme s'instruit vite dans le code réglant *le tien et le mien*. Comme tu le dis, la terre est à lui, fonds et tréfonds ; il l'a travaillée, ensemencée, plantée ; il en sait jusqu'à la moindre motte ; il ne se tromperait pas d'une betterave ou d'une pomme de terre dans le chiffre de son rendement ; et comme il est jaloux de son lopin de terre, il est jaloux du gibier qui s'y réfugie. C'est un seigneur autrement superbe que le marquis, le comte ou le baron dont ses aïeux furent hommes-liges. Quel chasseur traversant son champ n'a vu son front se plisser et ses yeux s'assombrir ? Quel chasseur n'a été insulté et menacé par lui ou par sa famille ? Cette caille tirée sur le bord de sa luzernière lui appartenait ; cette perdrix qui se remise dans sa lande est sa perdrix qu'il vous défend d'aller relever ; ce levreau que vous y roulez au bout de sa randonnée est un vol que vous lui faites. L'an dernier, au passage des alouettes, j'avais, en compagnie d'un aimable camarade, installé mon miroir sur un bout de chaume brûlé, à l'extrémité d'un champ récolté dont les maîtres, homme et femme, s'occupaient d'enlever les derniers produits. Devant les cris et les gestes colériques de ces deux naturels, nous dûmes quitter la place et chercher au loin un théâtre de chasse plus hospitalier. J'avais bien examiné la femme ; je la reconnus le lendemain dans la personne d'une des laitières qui mettent mon quartier à contribution.

Aussi, dès avant l'ouverture, le paysan prend-il ses précautions contre vous en cueillant au filet tout le gibier à plume, en étranglant au lacet tout le gibier à poil qui se trouve sur ses dépendances et même sur celles du voisin. Quand vous arrivez à votre tour, vous pouvez vous donner l'agrément de compter les taupinières et les trous de rats, d'admirer les ailes rouges, bleues et noires des sauterelles, ou de prêter une oreille bienveillante au cri monotone du grillon. C'est là tout ce que l'ouverture vous ménage.

Nous causions un jour, entre chasseurs, de ces mauvaises dispositions du paysan pour le chasseur de la ville; on citait certain cantonnement giboyeux où il eût été imprudent de s'aventurer avec *Médor* ou *Diane*, et notamment une dépendance dont le propriétaire, un drôle à tout risquer, faisait la garde, un fléau sur l'épaule.

— Gageons, dit l'un de nous, que dimanche prochain j'irai lui tuer ses cailles sous le nez.

— Pari tenu, fîmes-nous en chœur, très curieux de savoir quels gâteaux il jetterait dans la gueule du Cerbère en question pour l'amadouer, mais au fond, quelque peu soucieux du résultat de ce pari.

Au jour dit, notre ami était sur le terrain avec son chien d'arrêt, un braque excellent, mais d'un caractère peu endurant et d'une taille à se défendre contre un loup. Il avait déjà levé, tiré et abattu trois cailles, lorsqu'il voit accourir à lui le maître du champ, proférant des menaces et brandissant son terrible fléau. Le chien regarde, se range contre son maître et montre ses crocs. L'homme s'arrête et se consulte. Notre ami s'avance vers lui, et d'un ton de voix sinistrement bonhomme et familier, lui dit, en le fixant dans les yeux :

— Tu demandes, mon bon ami, de quel droit je chasse par ici ? Écoute : je n'aime pas à raconter qui je suis ; les gens ont des préventions singulières contre certains métiers ; mais avec toi, je puis ne pas dissimuler, car tu m'as l'air de faire fi du respect humain, et quelque chose me dit qu'un jour nous ferons plus ample connaissance : je suis le bourreau.

Ces simples mots produisirent un effet magique. L'homme tourna brusquement les talons et gagna au large. Tout le long de la journée, notre ami eut la satisfaction de voir les gens s'enfuir devant lui ; il aurait pu chasser en toute liberté et partout, même dans les basses-cours. Mais quand vint l'heure du dîner, cette heure critique où le chasseur affamé et altéré, suivi de son chien qui tire la langue, cogne à toutes les portes des fermes, *quærens quem devoret*, toutes les portes de l'endroit se fermèrent à son nez.

Moralité : — Si vous voulez chasser, avant d'acheter un fusil, achetez quelques centaines d'hectares de terrain; et si vous voulez dîner, ne dites pas que vous êtes le bourreau.

Assez jasé; l'heure du travail sonne, je romps les chiens.

8 août 1878.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos. I

I. Au hasard de la pensée. I

II. Une lecture attachante. 10

III. Louisa Siefert. 26

IV. La Pléiade contemporaine. 65

V. Gaspard de la Nuit. 79

VI. Gustave Mathieu. 93

VII. Les Romanciers de chez nous :

I. Mme Th. Bentzon 112

II. Mme S. Blandy. 126

VIII. Les Inédits 140

IX. Les *Chansons joyeuses* de Maurice Bouchor . . . 188

X. Les *Poësies philosophiques* de Mme Ackermann. . 206

XI. Les *Sept péchés capitaux de la Littérature*. . . . 220

XII. Deux poètes en province. 242

XIII. Le Théâtre inédit du XIXe siècle 262

XIV. Propos de chasse. 281

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

INDVSTRIA
PER
ARTES

Achevé d'imprimer

le trente juin mil huit cent quatre-vingt-six

pour

BERNOUX ET CUMIN

sur les presses de

SCHNEIDER FRÈRES

12, QUAI DE L'HÔPITAL

à Lyon

758 267

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002316312b

CE PQ C282
.S68 1886
C00 SCULARY, JOS PROMENADE
ACC# 1383728